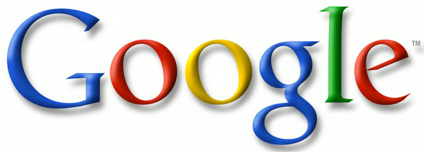
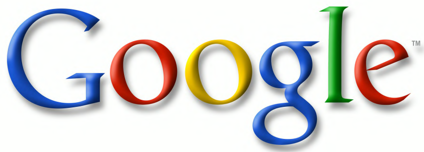



Google




600039079Y





66.

LES

VOIES ANTIQUES

DE LA

RÉGION DU RHONE

PAR

CHARLES LENTHÉRIC

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES



AVIGNON

SEGUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

13, rue Bouquerie, 13

—

1882

LES VOIES ANTIQUES
DE LA
RÉGION DU RHONE



LES

VOIES ANTIQUES

DE LA

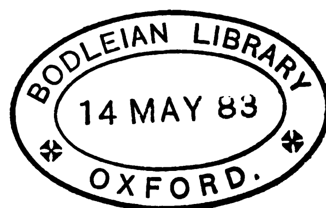
RÉGION DU RHONE

PAR

CHARLES LENTHÉRIC

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES





AVIGNON
SEGUIN FRÈRES, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
13, rue Bouquerie, 13

—

1882



LES VOIES ANTIQUES

DE LA

RÉGION DU RHONE

SOMMAIRE :

I. *La route gréco-phénicienne.* — II. *L'itinéraire d'Hannibal entre les Pyrénées et les Alpes.* — III. *Le réseau des voies romaines sous l'Empire.*

Direction générale de la vallée du Rhône et de la Saône. — La légende de Melkarth ou d'Hercule. — *Via Heraclea.* — Colonies héracléennes. — Hercule considéré comme la personnification de la puissance tyrienne. — Expéditions des Phéniciens dans le bassin de la Méditerranée. — Occupation des côtes de l'Ibérie et de la Celtique, des vallées du Rhône et de la Saône. — Route gréco-phénicienne de l'Espagne à l'Italie.

Itinéraire d'Hannibal des Pyrénées aux Alpes. — Interprétations diverses. — Polybe et Tite-Live ; les historiens et les géographes classiques. — Nouvelles études de la question à partir du XVI[e] siècle.— Derniers travaux de la critique moderne. — Prise de Sagonte. — Passage de l'Ebre et des Pyrénées. — Route suivie dans le pays des Volkes Arékomiques. — Passage du Gardon. — Passage du Rhône par Hannibal à l'Ardoise, vis-à-vis d'Orange. — Arrivée tardive de Scipion. — Hannibal remonte le Rhône et l'Isère. — Ravitaillement à Grenoble, *Cularo.* — Route par la vallée du Drac. — Passage de l'armée à Chorges, à Embrun, à Briançon. — Le mont Genèvre, *mons Matrona ;* les Matrones, *Deæ Matronæ* ou *Matres.* — Difficultés de la descente. — Les vallées du Prégalas et du Chisone. — Arrivée à Turin. — Pertes subies dans la traversée du Rhône et dans le passage des Alpes.

État des routes dans l'antiquité. — Anciens frayés. — Défaut général d'entretien. — Routes de l'empire assyrien. — Grande route militaire de l'Asie-Mineure. — Absence de routes en Grèce. — Les routes romaines considérées comme un instrument de conquête et de civilisation. — Constitution d'une route romaine : le *statumen*, le *rudus*, le *nucleus*. — — Stations et relais ; *stationes, mutationes*. — Bornes milliaires.

Itinéraires ou livrets de poste sous l'empire. — Itinéraire d'Antonin. — Itinéraire maritime. — Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem. — Carte de Peutinger ou Table Théodosienne. — Vases Apollinaires. — Les fontaines sacrées. — *Stipes* et *ex voto*. — Les dieux tutélaires des sources. — Bourbonne-les-Bains (Haute-Marne). — Niedernau (Wurtemberg). — Arles en Roussillon. — Néris (Allier). — Les Fumades (Gard). — Vicarello près de Viterbe, *Aquæ Apollinares*.

Constitution du réseau des voies romaines. — Route d'Espagne en Italie. — Voie Domitienne et voie Aurélienne, *via Domitia, via Aurelia*. — Grande route du Rhône. — Routes d'Agrippa autour de Lyon. — Routes autour d'Arles. — Routes des Alpes. — Différents passages à travers les Alpes. — Le grand St-Bernard, *Summus Penninus*. — Le petit St-Bernard, *mons Graius*. — Le mont Genèvre, *mons Matrona*. — Route du Valais. — Route de la Durance. — Routes secondaires, *viæ vicinales, viæ terrenæ*. — Dépérissement des routes pendant le moyen âge. — Les routes modernes. — Conclusion.

LES VOIES ANTIQUES

DE LA RÉGION DU RHONE

I

La vallée du Rhône s'ouvre sur la Méditerranée. Comme la plupart des vallées des grands fleuves qui débouchent dans une mer inerte et sans marée, elle ne présente à sa partie inférieure, dans la région maritime, aucun relief topographique. Une grande plaine d'alluvions récentes, en saillie sur la ligne du rivage, s'étend à perte de vue, entrecoupée de marais, de lignes de dunes, de terres meubles et de galets roulés par les eaux d'inondation. Il faut traverser cette plaine marécageuse, déserte et souvent fiévreuse avant d'arriver dans la vallée proprement dite. Celle-ci commence un peu au-dessus d'Arles. Elle s'engage entre la colline de Beaucaire et la chaîne des Alpines et suit jusqu'à Lyon le pied des Cévennes et des montagnes du Vivarais. Sur plus de trois cents kilomètres, le sillon tracé par le fleuve présente un

seul alignement droit, sans déviation, sans coude sensible. Cet alignement va presque exactement du Sud au Nord.

A Lyon, la vallée se retourne brusquement à angle droit, côtoie les plateaux de la Bresse, longe le Jura et pénètre dans le massif des Alpes. Le fleuve devient alors de moins en moins navigable et finit par n'être plus qu'un grand torrent. Il n'a plus de direction régulière. Son cours se ramifie quelquefois en plusieurs branches, et présente tantôt un entrelacement de bras inégaux et très variés, tantôt une succession de gorges étroites et de renflements, de coudes et de détours.

Par une singulière disposition, la Saône, qui vient se jeter dans le Rhône au pied de la colline boisée qui a supporté les premières assises de la ville celtique de Lugdunum, forme dans la direction du Nord au Sud le prolongement navigable du fleuve. Les deux vallées se soudent ainsi bout à bout et n'en forment qu'une. Depuis la mer jusqu'au Nord de la Bourgogne, le Rhône et la Saône font une seule et même ligne de navigation.

II

On conçoit aisément le rôle que ce chemin naturel a dû remplir dès la plus haute antiquité. « Cette vallée du Rhône, a dit avec raison l'éminent écrivain qui a attaché son nom à la plus grande œuvre de géographie populaire des temps modernes, est en réalité la principale voie historique de la France. La dépression qui s'étend à la base septentrionale des Pyrénées ne mène directement qu'au golfe de Gascogne et par conséquent ne présente au va-et-vient des peuples qu'un espace très limité. Le Rhône, la Saône et leurs affluents, conduisent au contraire par divers passages, non seulement dans toutes les provinces de la France du Nord, mais encore par les plaines de la Belgique dans toute l'Europe septentrionale, et par le détroit de la Manche dans les Iles Britanniques. S'il est vrai, d'une manière générale, que

la civilisation a marché de l'Est à l'Ouest, en suivant de rivage en rivage le bassin de la Méditerranée, il n'est pas moins vrai que la ligne presque droite formée par le cours du Rhône et de son grand tributaire la Saône a forcé l'histoire, pour ainsi dire, à faire en cet endroit un brusque détour vers le Nord, afin de gagner par le chemin le plus facile le versant océanique du continent. Dans la stricte acception du mot, l'étroite vallée du Rhône est devenue un grand chemin des nations; Arles, Vienne, Lyon, Châlon, Dijon, en sont les étapes (1). »

Nous ajouterons que ces étapes n'ont dû être que des escales pour les bateaux des premiers habitants de notre sol, pendant cette série indéterminée de siècles à laquelle on ne saurait assigner une durée quelconque, qui a succédé aux dernières périodes géologiques et précédé les âges historiques les plus reculés.

La mer, « cette route gratuite et éternelle » et les fleuves, « ces chemins qui marchent, » dont la descente s'effectue sans effort et qu'un halage rudimentaire permet de remonter sur une grande partie de leur cours, ont été pendant de longs siècles les seules voies suivies par le commerce. Tous les échanges, toutes les relations un peu régulières se faisaient par eau; et, dès l'aube même de l'histoire, on voit se dessiner le long des côtes de la Méditerranée le sillage des navires phéniciens.

Il est sans doute bien difficile, pour ne pas dire impossible, d'avoir des notions un peu nettes sur les évènements qui ont eu pour théâtre notre sol gaulois, douze ou quinze cents ans avant notre ère. La fable et la légende seules éclairent d'une lueur incertaine et bien souven trompeuse cette brume mystérieuse des premiers âges ;

(1) El. Reclus. — *Géog. Univ.* t. II, chap. III.

et, alors que l'Egypte et la majeure partie de l'Orient, s'épanouissant en pleine lumière, nous ont laissé, soi par leurs monuments, soit par leurs écrits, des témoignages incontestables de leur merveilleuse prospérité, l'Europe, — l'Europe occidentale surtout —, inculte, sauvage, presque inconnue, est restée longtemps enveloppée de ténèbres impénétrables. Pour elle, l'histoire dans le sens réellement scientifique du mot est en retard de près de dix siècles; et ce n'est que peu à peu et d'une manière fort lente que l'axe de la civilisation s'est déplacé vers l'Occident.

Ce déplacement, nous venons de le dire, a été la grande œuvre des peuples navigateurs.

Une des plus anciennes traditions orientales, qui s'est répandue successivement de l'Asie en Grèce, en Italie, en Gaule et en Espagne, où elle a subi à diverses reprises des altérations qui en ont dénaturé quelquefois le fond, parle des voyages accomplis sur tous les rivages de la région méditerranéenne par le dieu tyrien Hercule. Un commencement de civilisation, une sorte de premier polissage des peuples barbares aurait été, dans tout l'Occident, la conséquence du passage ou du séjour de ce héros mystérieux, à la fois guerrier et protecteur; et le vague souvenir d'un état meilleur, amené par le bienfait d'étrangers puissants, de conquérants d'une race supérieure et presque divine, semble s'être perpétué de génération en génération, pendant les premiers siècles de l'époque gauloise ou celtique (1).

(1) Amédée Thierry. — *Hist. des Gaulois,* première partie, ch. Ier, 1828.

Ch. Lenthéric. — *La Grèce et l'Orient en Provence,* chap. X, VI, 1878.

C'est à eux qu'on attribue la fondation de plusieurs villes de la région littorale de l'Ibérie et de la Gaule, de la plupart de leurs ports et l'établissement des routes tracées le long de la côte.

Le souvenir d'Hercule est resté sur tout ce rivage. Divers tronçons d'une voie littorale reliaient sur la côte de Provence les comptoirs Grecs et Phéniciens ; on l'appelait la voie héracléenne, *via Herculea*. La grande légende de la Crau parle des exploits du demi-dieu contre Albion et Bergios, fils de Neptune, et de la lutte héroïque qu'il soutint contre les Ligures (1). La grêle de pierres que Jupiter déchaîna pour donner à son fils des armes contre ses ennemis couvre encore le sol sur une étendue de plusieurs kilomètres (2) ; c'est cette grande mer de cailloux qu'on appelle la *Crau* d'Arles (3) (κραναόν πεδίον,

(1) *Alioquin littus ignobile est, lapideum (ut vocant) ; in quo Herculem contra Albiona et Bergion, Neptuni liberos, dimicantem cum telo defecissent, ab invocato Jove adjutum imbre lapidum ferunt. Credas pluisse, adeo multi passim et late jacent.* — Pomp. Mela, lib. II, c. V.

(2) Suivant Eschyle, Hercule, après avoir délivré Prométhée, enchaîné sur le Caucase, se rend au jardin des Hespérides. Prométhée lui trace sa route : « Tu arriveras, lui dit-il, dans un lieu battu par Borée ; prends garde que la violence de ce vent froid ne t'enlève de terre...... Tu rencontreras le peuple des Ligures ; là, malgré ta valeur, tu te trouveras sans défense ; car le destin veut que tes flèches soient épuisées, et tu ne trouveras pas même une pierre à lancer contre tes ennemis ; le terrain n'en fournit pas. Mais Jupiter sera touché ; il couvrira le ciel d'épais nuages et fera pleuvoir une grêle de pierres rondes avec lesquelles tu repousseras l'armée ligurienne. (Fragment de *Prométhée enchaîné*, tragédie perdue d'Eschyle, faisant partie de la trilogie de *Prométhée)*.

(3) *Crau*, en celtique, d'après Cambden, *craig* ou *crag*, pierre, rocher — altération de l'ionique κραναός, rude, raboteux, appliqué par Homère aux terrains pierreux.

.... Ἰθάκης κραναῆς περ ἐούσης

Hom. *Il.* l. III, v. 201.

plaine basse et pierreuse). Un peu plus loin, dans les Alpes-Maritimes, on retrouve la trace d'Hercule escaladant les derniers contreforts de la chaîne qui sépare la Provence de la Ligurie et ébauchant au pied de la Turbie cette célèbre route de la corniche qui a été pendant si longtemps l'itinéraire classique de tous les touristes (1). Une ville portant le nom d'Hercule, *Heraclea Caccabaria*, existait au fond du golfe St-Tropez (2) ; et cette désignation de *Caccabaria* rappelle un des plus anciens noms de la ville phénicienne de Carthage, *Kakkabé* (3). Une autre Héraclée a longtemps prospéré sur les rives du petit Rhône et fut le berceau du port et de la ville de St-Gilles dans le Gard (4).

(1) *Hercules porro e Gallia in Italiam contendens, dum per Alpium montes iter facit, asperas transituque difficiles vias stravit et aperuit, ut militaribus copiis cum impedimentis transitus per illos pateret.* — DIOD. SIC. liv. IV, trad. Did.

Primam viam Thebanus Hercules.... prope maritimas composuit Alpes. — AMM. MARC. XV.

Primus inexpertas adiit Tyrinthius arces.
Scindentem nubes, frangentemque ardua montis.
Spectarunt Superi, longisque ab origine sæclis
Intemerata gradu, magna vi, saxa domantem.

SIL. ITAL. *Punic.* v. 496-499.

. . . . *bellis labor acrior, Alpes.*

SIL. ITAL. *Punic.* l. III, v. 92.

(2) . . . .
A sinu Sambracitano Heraclea Caccabaria, portus. mpm. XVI
Ab Heraclea Caccabaria Alconis . . . . . . mpm. XII.

Itiner. marit., éd. Parthey et Pinder, Berlin, 1849.

(3) Voir Académ. des Inscriptions et Belles-Lettres, 16 mars 1877.

(4) *Sunt auctores et Heracleam oppidum in ostio Rhodani fuisse.* — PLIN, l. III, c. V.

Monaco enfin, *portus Herculis Monœci*, situé à l'extrémité de la côte ensoleillée de Provence et dont le rocher pittoresque se découpe en presqu'île comme Gibraltar, l'ancienne *Calpe* phénicienne, où se trouvaient les célèbres colonnes d'Hercule, était autrefois couronné par le temple du dieu; et son nom caractéristique de Monaco, rappelle le Melkarth tyrien, le dieu seul, le dieu fort et sans rivaux qui ne souffrait, dit M. Renan, ni émules, ni voisins (*Monoïcos*, μόνος οἰκῶ, seul dans la maison), et dont le culte n'était associé dans son temple à celui d'aucune autre divinité (1).

Sainct-Gilles, qu'aucuns estiment estre celle que Pline appelle Heraclea.... — César de Nostradamus, *Hist. et Chron. de Provence, 1614.*

Quant au temps du changement de ce nom de Heraclea en celuy de Saint-Gilles, il arriva sans doute vers l'an 520, à l'occasion de la demeure de ce Saint, vivant en hermite, au terroir de cette ville. — Honoré Bouche. — *Chorogr. de Provence, 1664.*

Voir Germer-Durand. — *Inscriptions grecques trouvées à Saint-Gilles (Héraclée).* Mémoires de l'Acad. du Gard, 1868-1869).

(1) Ptolémée mentionne même sur cette partie de la côte ligurienne deux ports distincts : l'un dans la rade de Villefranche, l'autre dans le petit havre de Monaco.

Μασσαλιωτῶν Νίκαια................	28° »	....43°, 5′
Ἡρακλέους λιμὴν...................	28° 15′	....42°,45′
Τρόπαια Σεβαστοῦ..................	28° 30′	....42′ 30′
Μονοίκου λιμὴν....................	28° 28′	....42°′40′

Ptol. *Géogr.* III, 2.

Herculei ponto cœpere existere colles
Et nebulosa jugis attollere saxa Monœci.

Sil. Ital. *Punic.* I, v. 568.

L'abbé J. J. L. Bargès. — *Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celto-Ligurie.* Paris, 1879.

Ch. Lenthéric. — *La Provence maritime ancienne et moderne*, c. X, XI. Paris, 1880.

III

Il est à peine besoin de dire que le divin Hercule n'a jamais réellement existé et que tous les exploits légendaires ou fabuleux auxquels on a attaché son nom et qui sont devenus en quelque sorte classiques sous le nom des douze travaux d'Hercule, — construction de routes, détournement du cours des fleuves, extermination des brigands et des animaux nuisibles — ne sont qu'une fiction poétique, représentant les efforts de l'humanité à son premier âge pour dompter la nature rebelle. Ces travaux multiples d'une société naissante ont été si nombreux et ont eu pour théâtre tant de pays si éloignés les uns des autres, qu'il eût été bien difficile, on en conviendra, de les attribuer à un seul homme, quelque héros ou demi-dieu qu'on ait pu le supposer autrefois. Mais les mythologues n'ont pas eu de peine à sortir de cet embarras et ont

imaginé autant d'Hercules que cela leur a paru nécessaire.

La plus grande confusion régnait d'ailleurs dans l'esprit des anciens au sujet d'Hercule. Une sorte de syncrétisme religieux, bien antérieur à l'histoire écrite, avait réuni, dès la plus haute antiquité, sur un seul personnage et fondu en quelque sorte dans un même moule le héros thébain, fils d'Alcmène, qui a peut-être existé réellement et est considéré comme la personnification de la race dorienne, deux divinités à la fois bienfaisantes et guerrières, l'une d'origine égyptienne, l'autre d'origine phénicienne, et toute une série de types légendaires assez confus et de fictions naturalistes, dont on retrouve le vague souvenir chez tous les peuples d'origine tyrienne (1).

Mais, quand on y a regardé d'un peu plus près, il a fallu nécessairement faire un partage de tous les exploits du demi-dieu et les diviser entre plusieurs *Héraclès* de diverses provenances.

La division a même été poussée à l'extrême; et tandis que Diodore de Sicile reconnaissait trois Hercules, Cicéron en comptait six, et Varron n'hésitait pas à en admettre jusqu'à quarante-trois, sans compter un grand nombre de guerriers de différentes nations qui se joignirent à eux (2). On ne saurait y mettre plus de complaisance. Chaque peuple a voulu avoir le sien. Les mythologies de l'Orient et de l'Occident nous parlent tour à tour d'un Hercule

(1) Plutarque. — *De Herodot malign.* C. XIV.

(2) Ὁ δ'οὖν Ἡρακλῆς τῶν μὲν Ἰβήρων παρέδωκε τὴν βασιλείαν τοῖς ἀρίστοις τῶν ἐγχωρίων, αὐτὸς δ'ἀναλαβὼν τὴν δύναμιν κὰι καταντήσας εἰς τὴν Κελτικὴν...

Diod. Sic, l, IV, c. xix.

égyptien, fils du Nil, d'un Hercule crétois, d'un Hercule lydien, d'un Hercule persan, d'un Hercule indien, d'un Hercule latin et même d'un Hercule germain, tous conquérants, voyageurs, grands redresseurs de torts, grands pourfendeurs de monstres, et portant à qui mieux mieux les mêmes attributs, la peau de lion, la massue, l'arc et les flèches, représentant, en un mot, la domination et la force, βίη Ηρακληείη (1).

Le plus important de tous ces Hercules, — le plus réel même, serions-nous tenté de dire, si l'on peut appliquer un pareil mot à un personnage mythique, — est celui dont les poètes et les géographes nous ont raconté le merveilleux voyage depuis la chaîne du Caucase jusqu'aux rivages de l'Ibérie et de la Celtique (Gaule méridionale), et qui a parcouru successivement la vallée du Danube et toutes les côtes de la Méditerranée. Peut-être n'est-il pas téméraire de voir dans cet Hercule la personnification de la race pélasgique en Occident (2), et l'indice de la grande migration de cette race primitive, depuis le Caucase où Prométhée lui trace d'avance le programme de ses travaux et l'itinéraire qu'elle doit suivre jusqu'au Danube, du Danube à l'Adriatique, de l'Adriatique aux Alpes, des Alpes au Rhône, du Rhône aux Pyrénées (3).

Il est cependant plus rationnel de le considérer comme

(1) Hesiod. — *Scutum Herculis,* passim.

(2) Voir P. Bial — *Chemins, habitations et oppidum de la Gaule au temps de César*. Besançon, 1864.

(3) Φησὶ γοῦν Προμηθεὺς παρ' αὐτῷ, καθηγούμενος Ἡρακλεῖ τῶν ὁδῶν τῶν ἀπὸ Καυκάσου πρὸς τάς Ἑσπερίδας·

ἥξεις δὲ Λιγύων εἰς ἀτάρβητον στρατόν,
ἔνθ' οὐ μάχης, σάφ' οἶδα, και θοῦρος περ ὤν·

Strab. *Geog.* l. IV, c. 1.

le symbole du peuple phénicien. Melkarth était la divinité polyade de Tyr. La légende du dieu nous le représente visitant d'abord les côtes méditerranéennes de l'Asie et de l'Egypte, parcourant ensuite le Nord de l'Afrique, puis séparant par une sorte de prodige cette Afrique de la partie méridionale de l'Europe, (c'est le détroit de Gibraltar moderne), mettant le pied en Espagne, important la civilisation en Gaule, prolongeant son séjour dans la vallée du Rhône, semant tout le long de ces rivages un collier de villes florissantes et laissant enfin comme souvenir de son passage la route la plus ancienne dont les hommes aient conservé le souvenir.

Cette magnifique épopée du Melkarth tyrien n'est que la traduction poétique des grandes entreprises phéniciennes, qui remontent au treizième ou au quatorzième siècle avant notre ère.

Il est très probable que nous ne connaîtrons jamais qu'imparfaitement l'histoire intérieure de la Phénicie; et les plus savantes explorations modernes ont pu à peine jeter quelque jour sur ce territoire jadis célèbre, qui ne nous offre aujourd'hui de son passé que des ruines émiettées, des nécropoles plusieurs fois violées et des cendres sans nom (1). Mais nous connaissons mieux la vie extérieure de ce peuple essentiellement voyageur; et nous possédons déjà quelques idées assez nettes sur la marche de ses expéditions maritimes, sur l'épanouissement de son commerce et le développement de ses colonies.

Pressés entre deux des plus puissantes monarchies de

(1) Ernest Renan. — *Mission de Phénicie*, 1862. — E. Vinet. — *L'art et l'archéologie*, 1874.

l'ancien monde, l'Egypte et l'Afrique, adossés à la grande chaîne du Liban qui limitait d'une manière bien étroite leur occupation territoriale, ne possédant en somme qu'une mince lisière de côtes d'une cinquantaine de lieues à peine, les Phéniciens ne pouvaient prétendre à être des conquérants. Mais la mer s'ouvrait devant eux, et ce fut leur véritable domaine. Cette Méditerranée, qui est la grande mer de la Bible, de l'Iliade et de l'Odyssée, est restée pendant de longs siècles le véritable foyer de la vie antique. Son rôle semble à peine avoir changé depuis plus de 3000 ans. C'est encore la mer historique par excellence, le grand bassin central où s'agitent et se transforment à chaque instant les passions, les intérêts et la fortune du monde civilisé moderne.

Aucun peuple, dans aucun temps, n'a mieux exploité la mer, dans le sens pratique et industriel du mot, que le peuple phénicien. Elle leur a, pour ainsi dire, appartenue pendant près de six siècles, et avec elle tous les rivages qu'elle baigne, toutes les rivières qui en sont tributaires, tous les fleuves qui l'alimentent.

Ne trafiquant que par voie d'échange avec les nations demi barbares de la région méditerranéenne pour lesquelles les moindres produits de l'industrie phénicienne étaient considérés comme des merveilles d'art et de fabrication, ils établirent partout des escales, des comptoirs et des entrepôts; et tout en amassant d'énormes richesses, ils ouvrirent le monde à la civilisation.

Ces marchands tyriens eurent réellement le génie de la mer. Après avoir occupé la Propontide et le Pont Euxin, c'est-à-dire la mer de Marmara et la mer Noire modernes, ils mirent pied tour à tour sur toutes les îles de la mer Egée. La Crête, Chypre, Rhodes, leur appar-

tenaient; le groupe des Cyclades et des Sporades était pour eux comme une seconde patrie. De là, ils passèrent sur les côtes de Grèce, d'Egypte, d'Italie, de Sicile, de Sardaigne et du nord de l'Afrique, où ils fondèrent Utique et Carthage. Ils s'emparèrent des Baléares et vinrent occuper la partie du sud de la Bétique — l'Espagne moderne — alors presque sauvage; et, sur cette côte ibérique, ils établirent, d'après Strabon, plus de 200 colonies, dont la plupart ne nous ont même pas laissé leur nom, mais parmi lesquelles on peut encore citer Malacca, Gadès (Cadix), Tartessas. Ils en tiraient du plomb, de l'étain, du fer, de l'argent, même de l'or; ils en exportaient du blé, des fruits, de la cire, de l'huile. Ils traversèrent les premiers le détroit de Gibraltar, où la légende place les célèbres colonnes d'Hercule, pénétrèrent résolûment dans l'Océan; et, si l'on en croit encore Strabon, plus de 300 villes auraient été fondées par eux sur les côtes de l'Afrique occidentale (1).

On les retrouve d'une manière beaucoup plus certaine sur toute la côte méditerranéenne, doublant le cap de Creux qui forme le dernier chaînon des Pyrénées-Orientales, s'arrêtant dans toutes les criques de la Gaule, nouant des relations avec les Ibères et les Ligures, puis s'arrêtant aux embouchures du Rhône, jetant à Marseille les fondations d'un comptoir qui devait s'élever en peu de temps à un si haut degré de prospérité, remontant

(1) Strabon est ici évidemment exagéré. L'expédition sur la côte d'Afrique est cependant certaine; et l'on sait même que les Phéniciens remontèrent les côtes de l'Océan Atlantique vers le Nord jusqu'aux îles Cassitérides (îles Sorlingues), où ils exploitaient l'étain sur une large échelle, et qu'ils pénétrèrent même dans la Baltique, où ils allaient chercher l'ambre jaune.

la vallée du grand fleuve gaulois, pénétrant même dans celle de la Saône (1), redescendant en Provence, franchissant la chaîne des Alpes, et, après avoir couvert la côte du golfe de Lyon de leurs colonies et de leurs comptoirs, élevant sur le rocher de Monaco un temple à leur dieu Melkarth, comme le trophée de leurs conquêtes pacifiques et le souvenir glorieux de leurs merveilleuses expéditions.

Il est donc facile d'expliquer historiquement la grande légende dn dieu tyrien. Les Grecs, qui ont tout embelli et tout poétisé, en ont fait leur Héraclès, et l'ont approprié à leur polythéisme plus délicat et plus raffiné que celui des religions tout à fait primitives. Mais l'Hercule grec n'a été qu'une transformation adoucie du Melkarth phénicien, et sa légende est manifestement tissée sur la même trame (2).

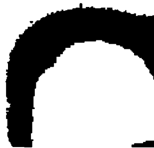
Cette légende orientale, nous l'avons dit déjà, n'est qu'un symbole. L'Hercule phénicien ne saurait être sérieusement considéré ni comme un personnage réel, ni même comme un personnage fabuleux ou une abstraction poétique. Voyageur intrépide, posant et recu-

(1) La légende d'Hercule lui attribue même la fondation d'un *oppidum* au mont Auxois sur l'emplacement où l'on devait bâtir plus tard l'*Alesia* celtique, l'un des derniers boulevards de la résistance gauloise à la conquête romaine — aujourd'hui Ste-Reine (Côte-d'Or).

Accidit autem ut Hercules, in bello adversus Geryonem in Celticam deflectens, Alesiam *ibi condidit.* — Diod. Sic., l. V, xxiv, trad. Did.

(2) Καὶ γὰρ Ἡρακλέα τὸ γένος Αἰγύπτιον ὄντα, δι' ἀνδρείαν ἐπελθεῖν πολλὴν τῆς οἰκουμένης, καὶ τὴν ἐπὶ τῆς Λιβύης θέσθαι στήλην · ὑπὲρ οὗ πειρῶνται τας ἀποδείξεις παρὰ τῶν Ἑλλήνων λαμβάνειν.

Diod. Sic., l. I, c. XXIV.



lant tour à tour les bornes du monde, fondateur de villes tyriennes, conquérant de pays subjugués par les armes tyriennes, le dieu n'est en réalité que le peuple lui-même qui a exécuté ces grands travaux. Le récit de ses courses dans la Gaule permet de suivre la marche, les luttes, le triomphe et la décadence de la colonie dont il n'est que la représentation et le symbole ; c'est en définitive le génie tyrien personnifié et déifié, et la légende du dieu n'est autre que l'histoire même de ses adorateurs (1).

On peut donc regarder aujourd'hui comme absolument acquis à la science que, dans la période comprise entre le dix-neuvième et le treizième siècle avant notre ère, les Phéniciens avaient entouré d'une ceinture de colonies tout le bassin de la Méditerranée, depuis l'archipel de la mer Egée jusqu'à Gibraltar. On est aussi très fondé à croire que cette occupation ne fut pas limitée à quelques points du littoral ou à quelques comptoirs échelonnés dans la région maritime des grands fleuves. La présence de leurs monnaies dans les vallées supérieures démontre qu'ils colonisèrent assez avant dans les terres, et qu'ils y firent un séjour prolongé. Ce qui le prouve mieux encore c'est la fondation de ces villes héracléennes c'est-à-dire tyriennes, — *Heraclea* du Rhône, *Heraclea Caccabaria* du Var, *Portus Herculis Monœci* des Alpes Maritimes, etc... — et surtout l'existence encore reconnaissable de la grande route qui partait du sud de l'Espagne, traversait les Pyrénées, côtoyait une partie de la Méditerranée gauloise, remon-

(1) Ch. Lenthéric. — *La Grèce et l'Orient en Provence*, c. X, VI.

tait la vallée du Rhône, franchissait les Alpes au col de Tende et pénétrait en Italie (1).

(1) ....Trafiquant d'une main et combattant de l'autre, ils pénétrèrent dans l'intérieur pour exploiter les mines d'or et d'argent que recelaient à fleur de terre les Pyrénées, les Cévennes et les Alpes; ils contruisirent, pour le service de cette exploitation, une route d'une hardiesse et d'une solidité merveilleuses, qui partait des Pyrénées-Orientales et allait descendre en Italie par le col de Tende.
H. MARTIN. — *Hist. de France*, t. I.
Cf. Amédée THIERRY. — *Hist. des Gaulois*, t. I.

IV

Cette route magistrale est de beaucoup la plus longue et la plus ancienne de l'Europe occidentale. Ce ne fut dans le principe qu'un simple frayé, pratiqué dès les premiers âges historiques par les migrations pélasgiques; plus tard le même frayé fut suivi et peut-être rectifié par les tribus ibériennes et ligures qui oscillaient le long de la région littorale dans un va-et-vient un peu confus. Les Phéniciens s'emparèrent ensuite de ce chemin rudimentaire et le transformèrent bientôt en une route régulière qui assura par terre la continuation entre tous les ports naturels ou artificiels de la côte. Ce fut en réalité la doublure de leur ligne de cabotage.

Elle existait, d'après Polybe, bien avant la seconde guerre punique. Hannibal dut la trouver toute tracée lorsqu'il traversa la Gaule, et elle était déjà empierrée, peut-être même pavée, suivant la méthode carthagi-

noise, qui n'était qu'une tradition tyrienne (1). Les Grecs de Marseille, qui, dès le 6e siècle avant notre ère, commençaient à se substituer aux Phéniciens dans le bassin occidental de la Méditerranée, ne manquèrent pas de l'utiliser à leur tour pour le service de leurs colonies échelonnées sur les côtes de l'Ibérie et de la Celtique.

Strabon et des géographes classiques, en nous laissant la liste à peu près complète de ces colonies (2) nous ont donné par là l'itinéraire et les principales stations de cette route gréco-phénicienne, qu'on ne tarda pas dès lors à améliorer d'une manière sensible. Les commerçants massaliotes étaient d'ailleurs les fidèles alliés de Rome. Pour se ménager sa protection contre les tribus barbares qui peuplaient le Sud de la Celtique, ils s'étaient constitués en quelque sorte les hommes d'affaires et les entrepreneurs de transport des armes romaines. Dans ce but, ils exécutèrent à la route littorale de nombreux redressements, ce qui lui permit de mieux desservir une plus grande étendue de territoire. Ils plantèrent de 8 stades en 8 stades des bornes pour indiquer les distances parcourues (3) ; ils assurèrent ainsi la marche régulière des convois de la république ; et ce fut sur ce tracé déjà très perfectionné que les Romains établirent peu de temps après et d'une manière définitive leurs deux grandes routes militaires du Midi de la Gaule, la *via Domitia* et la *via Aurelia* (4).

(1) *Primum Pœni dicuntur lapidibus vias stravisse : postea Romani per omnem pene orbem disposuerunt....* Isidor. Sev. *De origin.* l. XIV.

(2) Voir pièce justificative I.

(3) Ταῦτα γὰρ τῶν βεϐημάτισται, καὶ σεσημείωται καὶ κατὰ σταδίους ὀκτὼ διὰ Ρωμαίων ἐπιμελῶς.

Polyb. l. III, c. xxxix.

(4) Voir pièces justificatives, III et X.

V

Ce grand chemin de l'Espagne à l'Italie fut, nous l'avons déjà dit, celui que suivit l'armée d'Hannibal dans ce merveilleux passage à travers la Gaule dont les historiens classiques nous ont laissé le récit, si souvent commenté et si diversement interprété. De toutes les entreprises de cette nature, c'est certainement une de celles qui ont excité dans tous les temps et à plus juste titre l'admiration des hommes d'Etat et des hommes de guerre ; et encore ne connaissons-nous qu'assez imparfaitement tous les faits relatifs à la grande épopée carthaginoise, et l'histoire et la figure d'Hannibal ne sont-elles arrivées jusqu'à nous que par l'intermédiaire de ses ennemis.

Presque tous les historiens militaires de l'antiquité et des temps modernes ont écrit sur Hannibal. Presque

tous les grands capitaines ont dit leur mot sur sa traversée du Rhône et sur son passage des Alpes; et, à force d'en parler, on a fini par ne plus s'entendre.

Polybe et Tite-Live ouvrent la marche; et, à vrai dire, ce sont les deux sources principales auxquelles tout le monde a puisé. Eux seuls sont originaux; tous les autres ne sont que des historiens de seconde main, des commentateurs ou des amplificateurs qui n'ont fait bien souvent que délayer ou obscurcir le sujet.

Mais comme Polybe et Tite-Live diffèrent sur quelques points, les écrivains et les géographes de tous les âges ont trouvé là matière à discussion; et ce sont ces divergences et ces contradictions entre les deux auteurs classiques, non moins que la grandeur du sujet et la séduction irrésistible qu'exerce le héros de la deuxième guerre punique, qui ont donné lieu à cette avalanche de dissertations et de commentaires dont il est peu probable que nous voyions de sitôt la fin.

Il est malheureusement impossible d'accorder toujours Polybe et Tite-Live, et on est forcé sur certains points à prendre parti pour l'un des deux.

Polybe était né à Mégalopolis dans le Péloponnèse, l'an 204 avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire quatorze ans seulement après l'expédition d'Hannibal. — Jeune encore, il vint à Rome, fréquenta assidûment les Fabius et les Scipion, qui durent très certainement, comme tous les vieux généraux, lui faire bien souvent le récit détaillé de leurs campagnes en Espagne, en Gaule, en Italie; et cela, avec d'autant plus de complaisance qu'ils le considéraient déjà comme leur historiographe et qu'il était leur hôte et leur ami.

Mais Pobyle fit mieux. Il alla visiter lui-même le

théâtre de la guerre, depuis l'Italie jusqu'aux bords de l'Ebre. Il avait alors près de quarante ans. Les vieillards du pays, âgés de soixante à soixante-dix ans avaient tous conservé le souvenir du passage d'Hannibal ; quelques-uns même, qui n'étaient âgés à cette époque que de quinze à vingt ans, avaient dû très certainement servir comme mercenaires sous ses ordres ou tout au moins être mêlés d'une manière directe aux évènements de la deuxième guerre punique ; tous enfin avaient vu se dérouler, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, le long ruban de l'armée carthaginoise avec ses troupes de couleurs et d'armement si nouveaux pour eux, sa cavalerie incomparable, ses nègres et ses éléphants.

Un historien consciencieux et observateur était donc là à la source des meilleurs renseignements.

Malheureusement Polybe, ordinairement si juste et si exact, si historien dans le vrai sens du mot, écrivait trop près des évènements, et surtout dans un milieu trop passionné, pour ne pas s'être un peu laissé aller, en vue peut-être de plaire à ses illustres amis, au désir de diminuer le prestige qui entourait toujours, malgré sa défaite, le jeune chef de l'armée africaine. Il affecte un peu de considérer cette grande expédition à travers la Gaule comme une simple marche militaire; il parle avec une certaine ironie des difficultés du passage des Alpes, qu'il regarde comme assez facilement surmontables. Il cherche à réduire en général les faits à des proportions très ordinaires : « Les Gaulois des rives du Rhône, dit-il, ont maintes fois franchi les Alpes avant Hannibal et y ont fait passer des forces immenses, afin de combattre les Romains et de secourir leurs compatriotes dans les plaines du Pô.... Hannibal mon-

tra toujours dans sa conduite une extrême prudence ; il connaissait la fertilité du pays (1) et les sentiments de haine qui animaient les populations à l'endroit de Rome; et, dans les passages difficiles d'ailleurs, il prenait pour guides des montagnards indigènes qui partageaient sa fortune...

J'en parle avec assurance, ajoute-t-il, je tiens les faits dont il est question de la bouche même de témoins oculaires ; et en ce qui concerne les lieux, je les ai parcourus dans un voyage que je fis autrefois dans les Alpes afin d'en prendre par moi-même une connaissance exacte » (2).

A ce parti pris évident, il faut ajouter une concision extrême, une sobriété voisine de la sécheresse, et un silence souvent très regrettable, sur la plupart des noms de peuples, de villes et de lieux, etc.

Tite-Live, qui écrivait un siècle plus tard, complète heureusement Polybe. Il nomme les peuplades et les tribus traversées, définit leurs limites, raconte une foule d'anecdotes et d'épisodes, donne, en un mot, beaucoup de vie et de mouvement à son récit. Trop peut-être ; car on peut lui reprocher, non sans raison, un grand goût pour le merveilleux, une excessive crédulité, un véritable chauvinisme romain, et surtout la manie de prêter à ses personnages des discours à effet. C'est à coup sûr une assez mauvaise manière d'écrire l'histoire que de transformer les hommes d'action en hommes

(1) Appien (*De reb. Hisp.*, 13) dit même qu'étant encore en Espagne, il avait envoyé des émissaires chez les Gaulois pour explorer les passages des Alpes. — E. Desjardins. *Gaule Romaine*, t. I, c. 1, § 1.

(2) Polyb. III, 48.

de tribune, de décorer et d'enfler ainsi tous les actes de leur vie et de les faire poser à chaque instant comme des acteurs de drame devant le public, qui finit toujours par se laisser prendre plus ou moins à leurs déclamations.

« Je n'aime pas, disait Montesquieu, à voir jeter tant de fleurs sur les colosses de l'antiquité. »

Toutefois, on doit le reconnaître, cette mise en scène a l'avantage de donner au récit de Tite-Live un relief et un intérêt qui manquent absolument à celui de Polybe.

Il a embelli la narration de Polybe, l'a colorée, mais non faussée, comme on pourrait le croire. Il l'a même éclaircie par de nombreux détails topographiques qu'il semble avoir recueillis lui-même d'après des témoignages assez précis; et on ne saurait s'en étonner, car les principaux incidents du passage d'Hannibal ont dû certainement laisser longtemps après eux dans la région du Rhône et des Alpes des souvenirs fort durables.

Après Polybe et Tite-Live, les autres écrivains jettent peu de lumière sur la marche d'Hannibal. Silius Italicus a mis en mauvais vers la prose déjà bien assez poétique de Tite-Live (1). Appien, Varron, Cornelius Nepos, Ammien Marcellin n'ont fait que copier à peu près leurs devanciers. Quant à la vie d'Hannibal par Plutarque, on sait qu'elle n'est pas plus de lui que celle de Scipion, et que l'une et l'autre furent écrites dans le quinzième siècle par un écrivain du nom de Donato Accioli, qui, en les dédiant à Pierre de Médicis, déclarait les avoir composées en compilant divers classiques grecs ou latins (2).

(1) Sil. Ital. — 2e *guerre punique*, v. 415-555.

(2) L. des Ours de Mendajors. — *Nouvelles découvertes sur l'état de l'ancienne Gaule du temps de Jules César*. Paris, 1696.

La Renaissance, qui développa d'une manière si brillante le goût des études historiques et géographiques, mit pour ainsi dire à la mode la question de l'expédition d'Hannibal.

En 1508, Symphorien Champier traçait avec détails l'itinéraire de l'armée carthaginoise dans son *Traité des origines de la ville de Lyon* (1).

Une curieuse dissertation anonyme fut imprimée à Paris neuf ans plus tard sur les passages des Alpes, « et signamment sur ceux où passèrent Annibal, Julius César et les roys de France Charlemagne jusqu'à très illustre roy François régnant » (2).

En 1550, Quiqueran de Beaujeu, écrivit un poëme latin sur le passage d'Hannibal dans les Gaules (3). Vingt-quatre ans après, Simler s'occupait de la même question (4).

Bergier ne l'oubliait pas dans son histoire des grands chemins de l'empire romain (5), et l'érudit Cluvier la traitait d'une manière large et savante dans son *Italia antiqua* (6).

J. P. des OURS de MENDAJORS. — *Histoire critique de la Gaule Narbonnaise*. Paris, 1733.

DAUDÉ de LAVALETTE. — *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie à travers les Gaules*. Montpellier, 1838.

(1) SYMPH. CHAMPIER. — *De origine civitatis Lugdunensis*. Lugd. 1508.

(2) DAUDÉ de LAVALETTE. — *Op. cit.*

(3) QUINQUERANI BELLOIOCANI. — *De laudibus Provinciæ*, l. III. Lugdun. 1614.

(4) JOSIÆ SIMLERI. — *Vallesiæ et Alpium descriptio et de Alpibus commentarium*. Lugduni Batavorum, ex off. Elzev. 1633.

(5) BERGIER. — *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, l. III, c. 31.

(6) PHILIPPI CLUVERII. — *Italia antiqua, opus tabulis geographicis illustratum*. Lugduni Batavorum ex off. Elzev. 1624.

Vers le milieu du dix-septième siècle, un véritable concours fut ouvert sur la meilleure interprétation du passage d'Hannibal à travers la Gaule. *Undè et quo Rhodanum transivit Annibal....* etc. ? tel était le programme que l'on voit figurer dans l'histoire de Provence de Bouche et qui aurait été proposé, nous dit cet historien, « par un curieux et savant homme de son siècle qui voulait entreprendre une grande diatribe ou exercitation au sujet du passage d'Annibal » (1). Cet appel fut entendu. Il y eut un véritable déluge de mémoires, de dissertations, de controverses.

Pierre Labbe publiait, en 1664, un énorme in-quarto *De itinere Annibalis*. Le père Ménétrier ajoutait un volume in-folio à son histoire consulaire de la ville de Lyon. Puis vinrent la traduction et les commentaires sur Polybe du chevalier de Folard, joints à la traduction de Dom Vincent Thuilier, et accompagnés de cartes originales permettant de suivre la marche de l'expédition carthaginoise dans la région des Alpes (2).

Hommes de lettres, hommes d'épée, géographes, historiens, tout le monde s'y est mis depuis ; et l'on a vu tour à tour paraître le système du marquis de St-Simon laborieusement développé dans son « Histoire de la guerre des Alpes » (3), les discussions de Grosley dans

(1) Honoré Bouche.—*La chrorographie ou description de Provence, et histoire chronologique du même pays*, t. I. Aix, 1644.

(2) Dom Vincent Thuilier.—*Histoire de Polybe, traduction et commentaire*, par M. de Folard, mestre de camp d'infanterie, t. IV. Paris, 1728.

(3) *Histoire de la guerre des Alpes ou campagne de 1744 par les armées combinées d'Espagne et de France*, etc., par le marquis de Saint-Simon, aide de camp du prince de Conti. Amsterdam, 1770.

ses « Observations sur l'Italie » (1), la dissertation d'Abauzit (2), celle du célèbre Gibbon (3), les notes du géographe d'Anville (4), les itinéraires par le général Melville, insérés dans l'énorme volume de l'Anglais Withaker(5), le tableau de la Haute Italie de Charles Denina (6), l'histoire des campagnes d'Hannibal par le général de Vaudoncourt (7), les commentaires de M. de Rivaz (8), du général Rogniat (9), les mémoires des généraux Montholon et Gourgaud (10), les recherches du comte de Fortia d'Urban (11), les dissertations de Larenaudière et Maltebrun (12), Deluc (13), Letronne (14), Wickham,

(1) *La Savoie et les Alpes.* Observations sur l'Italie et les Italiens, données en 1764, sous le nom de deux gentilhommes suédois. Amsterdam, 1774.

(2) ABAUZIT. — *Œuvres diverses.* Londres, 1770.

(3) GIBBON'S *Miscellaneous works and memoirs*, t. II. Londres, 1796.

(4) D'ANVILLE. — *Notice de l'ancienne Gaule.* Art. *Alpis Pennina, Alpis Cottia, Vocontii*, etc. Paris, 1760.

(5) WITHAKER. — *The course of Hannibal over the Alps ascertained.* Londres, 1794.

(6) Ch. DENINA. — *Tableau historique, statistique et moral de la haute Italie et des Alpes qui l'entourent.* Paris, 1805.

(7) DE VAUDONCOURT. — *Histoire des campagnes d'Annibal pendant la seconde guerre punique, suivie d'un abrégé de la tactique des Romains et des Grecs et enrichie de plans et de cartes topographiques.* Milan, Paris, 1812.

8) Moniteur du 30 décembre 1813.

(9) ROGNIAT.—*Considérations sur l'art de la guerre.* Paris, 1816.

(10) Mémoires publié par M. de Montholon, t. II. *Dix-sept notes sur l'ouvrage du général Rogniat.*

(11) DE FORTIA D'URBAN. — *Dissertation sur le passage du Rhône et des Alpes.* Paris, 1821.

(12) Voir TITE-LIVE, édition Lemaire, tom. IV, note *de transitu Alpium.*

(13) DELUC. — *Histoire du passage des Alpes par Annibal.* Genève, 1818.

(14) *Journal des savants*, année 1819.

Cramer (1), Larauza, Rey (2), de Beaujour (3), général St-Cyr Nugues (4), Daudé de la Valette (5), Ernest Desjardins (6), Albert Réville (7), Revillout (8), etc.... Nous en passons le plus grand nombre; car il serait presque impossible de faire une énumération complète de tous les ouvrages, articles, lettres, notes notes et fragments, épars dans les journaux militaires, dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et surtout dans les recueils de ces modestes sociétés savantes des départements de la France, qui depuis près de cinquante ans concourent avec un zèle si louable au travail de reconstitution de notre histoire nationale.

Il faut cependant mentionner un dernier travail, le plus complet, le plus important de tous, celui que publie en ce moment M. le commandant Hennebert (9). Le

(1) VICKAM ET CRAMER. — *Dissertation on the passage of Hannibal over the Alps.* Londres, 1828.

(2) REY. — *Dissertation sur l'emploi du vinaigre à la guerre comme agent de destruction et comme moyen de défense.* Paris, 1818.

(3) FELIX DE BEAUJOUR. — *De l'expédition d'Annibal en Italie ou de la meilleure manière d'attaquer et de défendre la Péninsule italienne.* Paris, 1832.

(4) *Spectateur militaire,* 23e vol. 135e livraison, année 1837.

(5) DAUDÉ DE LA VALETTE. — *Recherches sur l'histoire du passage d'Annibal d'Espagne en Italie à travers les Gaules* Montpellier, 1838.

(6) E. DESJARDINS. — *Géographie de la Gaule romaine.* Paris, 1876.

(7) ALBERT RÉVILLE. — *Le passage d'Annibal à travers la Gaule et les Alpes.* Paris, 1880.

(8) REVILLOUT. — *Le passage d'Annibal à travers le Dauphiné.* Montpellier, 1880.

(9) HENNEBERT. — *Histoire d'Hannibal.* Paris, imprim. impér. 1870, imprim. nat. 1878.

savant officier du génie, qui semble avoir consacré sa vie à l'étude passionnée d'Hannibal, après avoir résumé toutes les études faites avant lui, a non seulement réuni tout ce qui touche à la biographie de son héros, mais a fait l'histoire du milieu même dans lequel il a vécu, puisant à toutes les sources, interrogeant tous les textes, décrivant tous les monuments de l'époque, mettant en un mot à contribution tous les éléments fournis par l'archéologie, la linguistique,les sciences naturelles, militaires et économiques.

On le voit donc : l'histoire de cette campagne mémorable a été écrite bien des fois depuis vingt siècles. Notre intention n'est pas, — qu'on se rassure, — de nous engager à notre tour dans l'éternelle discussion de l'itinéraire suivi par le vainqueur de Sagonte, depuis les bords de l'Ebre jusqu'à ceux du Tessin ; encore moins d'entrer dans les détails de cette prodigieuse marche à travers la Gaule et de cette brusque irruption en Italie dont les conséquences faillirent être si funestes à la république romaine.

Nous nous contenterons d'en donner un court résumé, d'en indiquer les traits les plus saillants et les principales étapes.

VI

C'était en l'an de Rome 534, — 219 ans avant J.-C. La ville de Sagonte, alliée des Romains, rivale de Carthage avait été assiégée et détruite en pleine paix. L'histoire nous a laissé, en l'exagérant peut-être un peu, le souvenir de son agonie tragique. Les Sagontins mirent eux-mêmes le feu à leur ville, égorgèrent leurs femmes et se jetèrent, dit-on, dans les flammes, préférant la mort à la servitude (1). Tout ce qui échappa à

(1) *Ne saltem captiva in manus Annibalis perveniret (Saguntum), ingentem rogum publice struxit, in quem ardentem ferro etiam trucidatos omnes se suosque miserunt.* — SAINT AUGUSTIN. *Cité de Dieu*, III, xx.

Les Sagontins, plutôt que de se rendre, allumèrent eux-mêmes leur propre bûcher. — VALÈRE MAXIME, VI, VI, 1.

l'incendie tomba sous le glaive du vainqueur (1). Rome réclama avec hauteur contre cette violence exercée envers une ville amie. Elle exigea impérieusement que le jeune Hannibal qui avait conduit le siège lui fût livré. Elle envoya même des ambassadeurs et une escorte pour le saisir en Espagne. Carthage refusa. C'était la guerre (2).

Hannibal avait vingt-six ans. Son plan de campagne était depuis longtemps préparé. Il espérait trouver en Gaule des auxiliaires, tout au moins des peuples qu'il pourrait intéresser à son entreprise, peut-être même grouper dans une grande coalition contre la puissance romaine. Le souvenir glorieux des premières expéditions gauloises en Italie n'était pas effacé. L'éventualité d'un deuxième sac de Rome était bien faite pour tenter les chefs de ces hordes guerrières et indisciplinées qui voyaient d'assez mauvais œil les empiétements successifs et l'ambition effrénée de leurs voisins de l'autre côté des Alpes.

Il ne fallait rien moins que l'espérance de ce concours pour faire renoncer le chef d'une nation essentiellement maritime à embarquer un ou plusieurs corps d'armée soit en Espagne, soit en Afrique, — ce qui n'aurait vraisemblablement pas présenté de très grandes difficultés, —et à les jeter brusquement sur la côte italienne à quelques marches de Rome.

Hannibal rassembla à la hâte une armée de mercenaires, recrutés un peu partout, des Espagnols, des Celtibériens, des Gaulois, des Libyens, des Numides.

(1) C'était alors la loi de la guerre, *belli jure.*— TITE-LIV., XXI, XIII.

(2) POLYB. III, 21. — TIT. LIV. XXI, XVIII. — SIL. ITAL., *Punic.* II. — FLORUS, II.

Il y avait en tout 90.000 hommes de pied et 12.000 cavaliers, sans compter les équipages, les transports et une belle division d'une quarantaine d'éléphants sur laquelle il comptait beaucoup.

Il quitta Carthagène au mois de mai de l'année 218, et quelques jours après traversait l'Ebre un peu au-dessus de Tortose. De l'Ebre aux Pyrénées, des Pyrénées au Rhône, il suivit à très peu près le littoral, tantôt guerroyant, tantôt luttant contre les défections de ses hommes, le plus souvent occupé à nouer des relations avec les peuplades qu'il rencontrait, et dont le secours lui était précieux soit pour ravitailler son armée, soit pour l'éclairer dans sa marche.

Il perdit ainsi près de 4 à 5.000 hommes dans une série de petits engagements en Catalogne ; il crut prudent de congédier ensuite un corps de 10.000 Celtibériens, dont le moral lui parut un peu affaibli ; il avait été obligé d'autre part de détacher encore quelques troupes pour surveiller les côtes d'Espagne. Bref ce fut avec 50.000 hommes de troupes et 9.000 chevaux montés qu'il arriva au pied des Pyrénées, deux mois après son départ de Carthagène.

On était au mois de juin.

Le passage des Pyrénées ne dut pas présenter de sérieuses difficultés. D'après ce que nous apprend Tite-Live sur ses dispositions de marche, Hannibal se tenait le plus près possible de la mer, toujours en vue de sa flotte. Trois cols s'offraient à lui, celui de Pertus, celui de la Massanne, celui de Banyuls. En présence de ces trois cols, de ces trois chemins assez facilement accessibles, les avis sont naturellement partagés ; et il est d'ailleurs assez difficile de dire exactement ce que les

géographes classiques désignent sous le nom de *les échelles d'Annibal* ou *les tours d'Annibal* (1).

La saine critique, fait observer judicieusement M. Hennebert, conseille de n'accueillir qu'avec une extrême réserve les solutions basées sur des traditions vagues, et de ne tenir compte ni du *gué d'Annibal* découvert au pied de la ville de Sauveterre (Basses-Pyrénées), ni du *saut d'Annibal*, ni du *mur d'Annibal*, retrouvés près des bains d'Arles-sur-Tech (Pyrénées-Orientales), ni de la *brèche d'Annibal* que l'on montre au-dessus du village des Bains, ni de la *digue d'Annibal* qui sert aux approvisionnements d'eau de la station balnéaire d'Amélie (2).

Il est fort possible que l'armée fût divisée en plusieurs corps qui passèrent simultanément par ces trois défilés, comme ils l'avaient déjà fait pour l'Ebre (3), et qu'ils durent se retrouver et se réunir de l'autre côté de la chaîne près de la ville ibérienne d'*Illiberris*, aujourd'hui Elne près Perpignan.

Là commencèrent réellement les difficultés.

Hannibal dut avoir avec les principaux chefs des Volkes

(1) *Scalæ Annibalis.* — POMP. MELA. Geogr. l. IV, c. II.
Turres Annibalis. — PLIN. XI, XVII.

(2) HENNEBERT. — *Hist. d'Hannibal*, liv. IV, ch. I.

Au confluent de la Noya et du Llobregat en Catalogne, on voit sur ce dernier cours d'eau un pont très ancien que la tradition attribue à Annibal. — MALTEBRUN, *Géogr.* id. — LAVALLÉE, t. I, p. 456.

DE MARCA (*Hisp.* 1688) mentionne les traces d'un camp punique près d'Ampurias et place non loin de là, sur le revers occidental de Montjou *(mons Jovis)*, les « Echelles d'Annibal. » — HENNEBERT. *Histoire d'Hannibal*, l. III, ch. VI.

(3) *Tripartito Iberum copias trajecit.* — TITE-LIVE, XXI, XXIII.

Arékomiques une entrevue assez délicate. Il avait, en effet, besoin de ménager beaucoup ces barbares dont les susceptibilités étaient toujours en éveil; et nul doute qu'il n'ait mis en œuvre tous ses moyens de séduction (1) pour s'assurer leur amitié et pouvoir continuer en sûreté sa route, en suivant toujours cette longue ligne de lagunes qui borde la côte et qu'on appelait les étangs des Volkes, *stagna Volkarum* (2).

Aucune incertitude sur l'itinéraire de l'armée entre les Pyrénées et le Rhône (3).

A très peu près, elle suivit le chemin déjà tout tracé qui devait s'appeler plus tard la *via Domitia*; et ses principaux gîtes d'étape furent les mêmes villes qui devinrent dans la suite les stations officielles de la voie romaine. Ainsi, après avoir franchi la chaîne des Pyrénées, *in summo Pyrenæo*; l'armée passa à *Illiberris*, Elne, — à *Ruscino*, Castel-Roussillon près Perpignan, — à *ad Vigesimum*, les cabanes de la Palme ou le fort de la Treille, — à la ville antique de *Narbo*, Narbonne, — à *Bœterræ*, Béziers, — à *Cessero*, St-Thibéry, — à *Forum Domitii*, Frontignan, — à *Sextantio*, Substantion sur le Lez près de Montpellier, — à *Ambrussum* sur le Vidourle près de Lunel, et à *Nemausus*, Nîmes, qui était la capitale du pays des Arékomiques.

De Nîmes, Hannibal se dirigea un peu vers le Nord, traversa d'abord la rivière du Gardon ou du Gard aux environs de Remoulins, doubla ensuite la petite colline

(1) TITE-LIVE, XXI, XX et XXIII.

(2) ..... Δεξιόν ἔχων τό Σάρδονίον πέλαγος.

POL. III, XLI.

(3) Voir la carte, pag. 1.

couronnée aujourd'hui par le calvaire et l'oratoire de Rochefort, et, débouchant dans la vallée du Rhône, remonta la rive droite du fleuve, à la recherche d'un point qui parût se prêter favorablement au passage (1).

C'est ici que recommencent les interprétations et les variantes.

Sur près de cent-quarante kilomètres de longueur de rive, depuis Arles jusqu'à Loriol près du confluent de la Drôme, il existe plus de dix points sur le fleuve que l'on a tour à tour indiqués comme le théâtre de la traversée de l'armée carthaginoise. Le commandant Hennebert (l. IV. chap. II) a fait consciencieusement l'historique de toutes les solutions présentées. L'anglais Withaker (2), nous dit-il, a adopté Loriol, — le général Rogniat (3) Montélimar, — le marquis de Saint-Simon (4) Saint-Paul-Trois-Châteaux; — les Bénédictins Dom Vayssette et Claude Vic (5) placent la scène entre Orange et Pont-Saint-Esprit, — Napoléon Ier (6) à la hauteur d'Orange, — de Marca (7) à Tarascon, — Pierre Quiqueran de Beaujeu (8), Doujat (9), le père Fabre (10), et Raymond de Solliers (11), à Arles, etc...

(1) Voir, pour les détails de la route suivie par Hannibal, entre les Pyrénées et le Rhône, POLYB. III, XLI et suiv. et TITE-LIVE, XXI, XX et suiv.

(2) *The course of Hannibal,* op. cit. Londres, 1793.

(3) *Considérations de l'art de la guerre,* op. cit.

(4) *Histoire de la guerre des Alpes,* op. cit.

(5) *Histoire générale de Languedoc,* t. I.

(6) Notes sur les *Considérations* du général ROGNIAT, publiées par MONTHOLON.

(7) *Hispania,* op. cit.

(8) *De laudibus Provinciæ,* op. cit.

(9) *Titus Livius ad usum Delphini.*

(10) *Panégyrique de la ville d'Arles, 1743.*

(11) *Annales manuscrites de la ville d'Arles.*—CAMBIS-VELLERON.

On a, comme on le voit, une assez belle marge; mais il est cependant facile, Polybe et Tite-Live en main, d'apprécier à leur valeur la plupart des solutions par trop fantaisistes, inspirées le plus souvent par une sorte d'amour-propre local ou par le respect de traditions assez mal comprises. Les comparaisons des textes des auteurs anciens, les distances qu'ils indiquent avec une très grande précision et l'application de ces distances sur les lieux permettent d'affirmer aujourd'hui avec la plus grande certitude que le passage eut lieu entre Avignon et Pont-Saint-Esprit, en face d'Orange, l'ancienne capitale des Cavares, *Arausio Cav arum*

On peut préciser encore davantage.

Le lit du Rhône entre l'embouchure de la Durance et celle de l'Ardèche est semé d'îles qui le forcent à se diviser en plusieurs bras tortueux. Polybe dit formellement que le passage eut lieu en un point où le fleuve n'avait qu'un seul bras. Ce point est facile à trouver sur la carte. Il se trouve entre Roquemaure et Montfaucon, et il vérifie avec une exactitude parfaite tous les calculs des distances données par les géographes classiques (1).

Un peu au-dessous de Montfaucon, se trouve sur les bords du Rhône une plaine basse, appelée l'Ardoise. C'était un des plus anciens ports fréquentés par les barques du Rhône, et de tout temps on avait choisi cette grève pour passer d'une rive à l'autre. Vis-à-vis, sur le côté gauche, la berge est plate, découverte, et permet facilement à un corps de troupes de débarquer, de se développer rapidement et d'engager immédiatement un combat.

(1) Voir notamment POLYBE, III, XXXIX, XLII, XLIX.

Pour toute personne qui connaît les lieux, ce ne peut être que là qu'eut lieu le passage si vanté du fleuve dont Tite-Live nous a donné les détails les plus précis et les plus pittoresques (1).

La véritable difficulté, à vrai dire, n'était pas de traverser le fleuve, mais de forcer le passage et de se maintenir sur la rive opposée. Des hordes gauloises, animées de très mauvaises dispositions, étaient massées sur la rive gauche et attendaient de pied ferme les Africains. Les heurter ainsi de front, c'était s'exposer à un échec déplorable et qui pouvait avoir, au début de la campagne, de désastreuses conséquences. Mais Hannibal détourna facilement l'attention des Gaulois par une ruse de guerre à laquelle ils se laissèrent prendre avec une parfaite naïveté.

L'un de ses lieutenants, Hannon, fils de Bomilcar, avait été détaché trois jours auparavant avec un petit corps d'armée de troupes légères, et remonta directement la rive droite du Rhône jusqu'à Pont-Saint-Esprit (2). Là, il traversa le fleuve sans coup férir, descendit ensuite rapidement le long de la rive gauche et vint prendre à revers le camp gaulois, qui faisait face à Hannibal. Attaqués ainsi à l'improviste, les Gaulois crurent que le gros de l'armée carthaginoise avait déjà passé sur un autre point du fleuve; ils abandonnèrent leur position pour venir au secours du camp envahi; et Hannibal profita de cette heureuse diversion pour s'engager résolûment sur le Rhône.

On a quelque peu exagéré les difficultés matérielles

(1) Voir Tite-Live XXI, xxviii et suiv.
(2) Polybe, III, xlii; Tit.-Liv. XXI, xxvii.

de la traversée en elle-même. Quelque torrentiel que soit le Rhône, il a une profondeur qui ne dépasse jamais deux mètres en moyennes eaux ; et de tout temps des armées, même avec tous leurs *impedimenta*, ont pu, avec des bateaux réquisitionnés, des radeaux, des chevalets réunis par des planches et des cordages, franchir sans trop de dangers des fleuves tout aussi redoutables. Les cavaliers passèrent en mettant leurs chevaux à la nage ; les fantassins se servirent de barques louées ou achetées aux gens du pays (1), de radeaux, d'outres (2), ou même de simples troncs d'arbre rapidement équarris et qui constituaient d'assez bons batelets d'une seule pièce qu'on appelait des *monoxyles* (3). Opération dangereuse, sans doute, qui dut coûter la vie à pas mal de monde dans certains *rapides* du fleuve ; mais c'était un déchet inévitable, et on ne s'arrêtait pas alors à la perte de quelques centaines d'hommes.

Le plus grand embarras était les chariots, les voitures et surtout les éléphants. On sait par quel artifice ingénieux on décida ces animaux prudents et qui devaient se sentir un peu dépaysés à s'engager sur le fleuve. On leur fit une route factice, au moyen de radeaux jointifs que

(1) *Pellicit donis ad naves undique contrahendas....*. Tit. Liv. XXI, xxvi.

Itaque ingens coacta vis navium est lintriumque temere ad vicinalem usum paratarum. — Id. id.

(2) Les anciens se servaient fréquemment de peaux de bouc gonflées d'air pour traverser les rivières... Voir César, *De bello civ.* I ; Quinte-Curce, VII ; Xénophon, *Retraite des dix mille.*

Ch. Lenthéric. — *La Grèce et l'Orient en Provence.* — *La navigation des utriculaires..* op. cit.

(3) ..... μονόξυλα τῶν εὐκινητοτάτων πεζῶν.

Pol. III, xliii.

l'on couvrit de terre et de gazon, bordée à droite et à gauche d'oseraies touffues ; des deux côtés, des cavaliers traversèrent à la nage et leur masquèrent ainsi la vue de l'eau. On mit en tête deux éléphants femelles ; les mâles suivirent sur ce plancher flottant. Tout alla bien jusque vers le milieu du fleuve. Mais là un peu de désordre se mit dans les rangs. Peut-être quelque cordage vint-il à se rompre, quelque madrier à fléchir, quelque radeau à s'enfoncer un peu sous la charge ; quoi qu'il en soit, une panique s'en suivit, les hommes perdirent la tête, les éléphants affolés se jetèrent à l'eau, entraînant leurs conducteurs et leurs gardiens. Heureusement les femelles avaient déjà pris pied sur l'autre rive ; le reste de la troupe nagea vers elles. Un assez grand nombre d'hommes et de chevaux seulement se noya dans la bagarre ; mais les éléphants étaient sauvés (1).

Il était temps. Les Romains arrivaient. Dès les premières marches des troupes carthaginoises en Espagne, l'éveil leur avait été donné par les Grecs de Marseille, fidèles alliés de Rome. Le consul Publius Cornelius Scipion avait débarqué aux embouchures du Rhône avec une armée de 40,000 hommes. Il croyait encore Hannibal sur les bords de l'Ebre, ou tout au plus engagé dans les défilés des Pyrénées. Ses courriers lui apprirent bientôt qu'il était déjà rendu sur les bords du Rhône et se disposait à le franchir et à prendre ensuite la route des Alpes. Scipion traversa alors Arles, Avignon, vint jusqu'à Orange pour lui couper la route ; mais ses mouvements étaient moins rapides que ceux des Africains.

(1) Voir la narration de cet embarquement des éléphants dans Polybe et Tite-Live.

Avec un peu plus d'activité cependant, les troupes romaines, qui avaient peu de chemin à faire et qui opéraient dans un pays allié, eussent pu arriver à temps pour prêter main forte aux Gaulois, s'opposer de concert avec eux au passage du fleuve, et mettre Hannibal dans une position très critique. Celui-ci ne leur en donna pas le temps. Il sacrifia un corps de cavalerie numide pour les arrêter dans leur marche ; et, dès qu'il eut passé le Rhône, au lieu de piquer droit sur les Alpes par la vallée de la Durance ou celle du Coulon, il s'esquiva promptement en remontant la rive gauche jusqu'au confluent de l'Isère.

Scipion ne put l'atteindre. Quelque peu déconfit de sa mésaventure, il fit brusquement marche en arrière, retourna à ses vaisseaux au mouillage dans le golfe de Marseille, résolu à attendre son ennemi à la descente des Alpes quelque part dans les plaines du Pô, espérant que les fatigues de la route le lui livreraient affaibli et incapable de lui opposer une résistance sérieuse.

VII

Reprenons la marche d'Hannibal. Du bas Rhône aux Alpes, la route la plus naturelle est la vallée de la Durance. Mais Hannibal avait d'excellentes raisons pour ne pas la suivre : la première, c'était le voisinage de Marseille, alliée des Romains, qui pouvait lui susciter des obstacles de toutes sortes, le faire harceler par de petites peuplades gauloises avec qui elle entretenait de bons rapports et auxquelles il était facile de représenter l'envahisseur comme un ennemi commun ; la seconde, c'était le débarquement de Scipion, qui aurait pu tomber à l'improviste sur le flanc de son armée en marche, peut-être même lui couper le passage en exécutant un mouvement tournant du côté de la Provence.

L'armée carthaginoise, en remontant rapidement la vallée du Rhône fut bientôt à l'abri de ses deux ennemis.

Dans cette marche vers le Nord, elle traversa successivement tous les affluents de la rive gauche du Rhône, l'Aigues, le Lez, la Berre, le Roubion, la Drôme, et s'arrêta au confluent de l'Isère; là elle tourna brusquement à angle droit et remonta la vallée de l'Isère dans la direction des Alpes.

Quel fut le col de la grande chaîne vers lequel Hannibal se dirigea et qu'il choisit pour son passage? La question a été longtemps posée. Les solutions abondent, et les érudits de tous les temps ont pu donner libre carrière à leur imagination.

On a proposé tour à tour le grand et le petit St-Bernard, le mont Viso, le mont Genèvre, le col de Largentière, le mont Cenis. On est même allé jusqu'à mettre en avant le St-Gothard (1).

D'après ce dernier système, Hannibal, une fois engagé dans la vallée du Rhône, ne l'aurait plus quittée, aurait traversé ou plutôt longé le lac de Genève, suivi la gorge du Valais dans toute sa longueur et remonté le fleuve

(1) On pourrait former une véritable bibliothèque des ouvrages publiés sur la question du passage des Alpes en Italie par l'armée d'Hannibal. M. le commandant Hennebert en donne le catalogue, et, tout en le déclarant peut-être incomplet, il arrive à près de 330 mémoires déjà publiés. Tous les différents systèmes peuvent d'ailleurs être classés en cinq catégories principales de la manière suivante :

Système du Saint-Gothard.
Système du Simplon.
Système du grand Saint-Bernard.
Système du petit Saint-Bernard.
Système du mont Cenis.
Système du mont Genèvre.
Système du mont Viso.

Voir HENNEBERT. — *Histoire d'Hannibal*, t. II. Append. A.

jusqu'à sa source. Arrivé au St-Gothard, il aurait bien fallu s'arrêter et se décider à escalader la montagne. C'est, il est à peine besoin de le dire, de la haute fantaisie.

Quelques auteurs se contentent de faire remonter Hannibal jusqu'à la hauteur de Martigny, au pied du grand St-Bernard; d'autres lui font quitter le Rhône à Seyssel ou à Vienne dans l'Isère, lui tracent un itinéraire assez tortueux à travers les montagnes de la Savoie et du Dauphiné et le conduisent finalement au petit St-Bernard.

Tous ces systèmes ont eu à leur tour leurs variantes, et l'esprit se perd au milieu de toutes les discussions le plus souvent obscures, et de toutes les dissertations hérissées de citations tronquées dont nous n'avons donné plus haut qu'une nomenclature bien incomplète.

Mieux vaut avoir recours simplement à Polybe et à Tite-Live. Eux seuls sont clairs, donnent des indications exactes, précises, nettes, et, malgré les erreurs des copistes, permettent de suivre pas à pas l'armée carthaginoise depuis le Rhône jusqu'au Tessin

« Lorsque les éléphants eurent été transportés de l'autre côté du Rhône, dit Polybe (1), Hannibal les plaça avec sa cavalerie à l'arrière-garde; il les conduisit le long du fleuve en tournant le dos à la mer et se dirigeant, pour ainsi dire, vers l'intérieur de l'Europe. Il arriva après quatre jours de marche sur les confins de l'Isle de Gaule, qui est un pays peuplé et fertile en blé. Ce pays tire son nom d'Isle de sa situation. Le Rhône d'une part et le Scoras de l'autre lui donnent, à leur con-

(1) Ὡς εἰς τὴν μεσόγειον τῆς Εὐρώπης.....

POL., III, XLVII.

fluent, la figure d'une pointe. Il ressemble pour la grandeur et la forme au delta de l'Egypte (1). »

Ce fleuve du nom de *Scoras* a donné bien souvent le change. On s'est quelquefois entêté à y voir une corruption du mot *Arar* (2) qui était l'ancien nom de la Saône, et on faisait ainsi remonter Annibal jusqu'à Lyon. De là toutes les erreurs qui ont motivé les solutions du passage par le mont Cenis, par le grand et le petit St-Bernard et par le St-Gothard.

Une étude plus intelligente des textes, des distances et des lieux permet d'affirmer aujourd'hui que cette rivière du Scoras ne peut être que l'Isère, et que l'Isle de Gaule était la grande plaine enfermée entre le Rhône et l'Isère et dont l'extrémité s'étend jusqu'aux premières Alpes du Dauphiné.

Le Rhône, en effet, se retourne brusquement vers l'Est au-dessus de Lyon ; il court alors presque parallèlement à l'Isère ; l'espace compris entre les deux cours d'eau s'allonge en forme de pointe ; la chaîne des Alpes

(1) Ἧκε πρὸς τὴν καλουμένην Νῆσον, χώραν πολύοχλον καί σιτοφόρον, ἔχουσαν δὲ τὴν προσηγορίαν ἀπ' αὐτοῦ τοῦ συμπτωμάτος. Τῇ μὲν γὰρ ὁ Ῥοδανός, τῇ δὲ Σχώρας ('Ισάρας) προσαγορευόμενος, ῥέοντες παρ' ἑκατέραν τὴν πλευρὰν. κ. τ. λ.

Pol. III, xlix.

(2) L'érudit Casaubon introduisit le mot Ἄραρος dans les éditions de Polype; il aurait mieux fait d'y laisser le mot Σκώρας, qui n'aurait induit personne en erreur. La véritable correction est 'Ισάρας, Isère. — Daudé de Lavalette, op. cit.

Les manuscrits de Tite-Live (XXI, xxxi) présentent la même incertitude que ceux de Polybe. On y trouve *Bisarar*, *Ibisara*, que la plupart des commentateurs, notamment Cluvier, Gronovius, Crévier, Drakenborch, Weissenborn, Madvig ont lu avec beaucoup de vraisemblance « *ibi Isara* ». — E. Desjardins, *Gaule romaine*, t. I, c. 1, § 1, p. 90, note.

le limite à l'Est et lui donne assez bien la forme triangulaire d'un delta, comme le disait Polybe.

Tite-Live entre dans d'autres détails. Il raconte les négociations d'Hannibal chez les Allobroges; il décrit la route qu'il suivit en longeant le pays des Tricastins, des Voconces et des Tricoriens (1). Ces indications sont précises. M. le commandant Hennebert s'en empare, les discute, et, grâce à lui, le fil conducteur ne saurait plus nous échapper désormais.

Hannibal remonta l'Isère jusqu'à Grenoble. Cette ville, qu'on appelait alors *Cularo,* était l'une des principales places des Allobroges. L'armée y trouva un bon accueil, des vivres, des armes et des vêtements.

Si l'on en croit même M. Hennebert, Hannibal avait depuis longtemps noué des relations avec le *brenn* gaulois qui commandait à Cularo et avait habilement fait miroiter à ses yeux la perspective de son puissant appui contre Rome. Le chef barbare aurait été séduit, se serait mis à son service, lui aurait donné quelques éclaireurs pour lui indiquer sa route et lui permettre de s'engager sans crainte dans la vallée du Drac. Mais, après plusieurs marches, l'escorte allobroge dut prendre congé des Africains; ceux-ci se trouvèrent dès lors seuls, sans guides, engagés dans une vallée étroite, entourés et surtout dominés de tous côtés par des groupes armés de montagnards hostiles et en présence du mur formidable des Alpes qui se dressait menaçant devant eux.

(1) *Sedatis certaminibus Allobrogum, cum jam Alpes peteret, non recta regione iter instituit; sed ad lævam in Tricastinos flexit; inde per extremam oram Vocontiorum agri tetendit in Tricorios, haud usquam impedimenta via, priusquam ad Druentiam flumen pervenit.* — Tite-Live, XXI, xxxi.

Il fallait marcher cependant. On passa, non sans coup férir et sans perdre beaucoup de monde, de la vallée du haut Drac dans celle de la haute Durance. On mit bientôt le pied sur le territoire de la tribu des Katoriges, composée de montagnards guerriers et solidement retranchés; il fallut enlever de vive force leur petit *oppidum*, Chorges, qui barrait la route. On traversa ensuite Embrum et Briançon.

La vallée devint alors plus étroite, les rochers plus abrupts, le climat plus rigoureux. On ne put bientôt plus avancer qu'avec le secours du pic, et on dut faire sauter à chaque pas des pans de montagne, et combler des gouffres béants en y jetant d'énormes quartiers de roche.

A ces difficultés matérielles vint se joindre une sorte de terreur superstitieuse (1). Ces grandes montagnes chauves, couvertes de glaces étincelantes étaient, disait-on, le sanctuaire de déesses inviolables et terribles. On les appelait les Matrones, *Matres*, *Deæ Matronæ*.

L'épigraphie antique nous a laissé de curieux monuments de cette dévotion locale. Le culte des Matrones a en effet survécu longtemps à la conquête; et l'image de ces divinités topiques, filles des neiges éternelles, est arrivée jusqu'à nous, parfaitement conservée sur un précieux bas-relief où l'on voit une rangée de femmes debout, à la figure sévère, vêtues de longues tuniques et se tenant par les mains deux à deux, de manière à op-

(1) *Alpes.... rem fama utique inexpertis horrendam.....*
Alpes.... metuebat multitudo.

TITE-LIVE, XXI, XXIX.

poser une barrière à l'envahisseur qui voudrait rompre cette chaîne continue (1).

Le mont Genèvre était le *Mons Matronarum*. C'était presque un sacrilège de fouler ce sol vierge; et il ne fallut rien moins que le prodigieux ascendant d'Hannibal sur ses troupes pour raffermir leur courage ébranlé, et dissiper de dangereuses hallucinations.

Enfin on arriva au col.

C'est ici que Tite-Live croit devoir faire prononcer par Hannibal un de ces petits discours de circonstance, sur le mérite duquel on est depuis longtemps fixé, et que la plupart des historiens militaires ont d'ailleurs l'habitude de placer, avec plus ou moins de variantes, dans

(1) Le bas-relief est placé sur la face principale de l'autel votif et est surmonté de l'inscription suivante :

MATRONIS
TI . IVLIVS .PRISCI . L
ACESTES

Below this inscription is a sculpture, full-faced of five Matronæ, erect, and holding hands. The central figure holds a hand of each of the two last, while these and intervening figures again hold hands interchangeably, forming a complete chain. — WYLIE. *Proceedings of the Society of Antiquaries.* April, 15, 1869.

Voir pour les inscriptions sur les *divæ matres* ou *matronæ :*

CARLO PROMIS. — *Storia dell 'antica Torino,* pass. ; MURATORI, XCIII, III, IV, V, VI, VII, VIII; XCIV, I, II, III; ORELLI, 2074, 2075, 2086, 2096.

La plupart de ces inscriptions sont transcrites dans Hennebert, *Hist. d'Hannibal,* op. cit., et portent les mentions :

MATRONIS, — MATRONIS ET DIIS DEABVS, — MATRONIS IVNONIBVS, — SENO[NIBVS] MATRONIS, — DIVIS MATRONIS, etc...

avec les formules ou dédicaces :

V. S. L. M., — EX VOTO RESTITVIT L. M., — V. S... etc...

la bouche de tous les généraux qui franchissent une montagne.

Rien ne manque au tableau, ni la mise en scène, ni l'effet oratoire.

Hannibal montre à ses soldats exténués de fatigue et mourants de froid les plaines de l'Italie. « On s'était arrêté depuis deux jours au sommet pour donner aux soldats épuisés le repos nécessaire ; une neige épaisse enveloppait l'armée. L'abattement et le désespoir étaient peints sur tous les visages. Hannibal prit alors les devants, escalada une sorte de promontoire d'où l'on pouvait découvrir de toutes parts une vue immense, fit faire halte à ses soldats et, leur montrant de son épée les plaines baignées par le Pô, qui serpentait au pied des Alpes: « Amis, s'écria-t-il, vous escaladez en ce moment « les remparts de l'Italie ; que dis-je ? les murs mêmes « de Rome. Plus d'obstacles bientôt. Tout va s'aplanir « devant vous. Une bataille, deux peut-être, et la capi- « tale, le boulevard de l'Italie est entre vos mains, en « votre puissance ». Il dit, et l'armée poursuivit sa marche » (1).

Le grave Polybe lui-même, si peu sujet à la déclama-

(1) *Prægressus signa, Annibal in promontorio quodam, unde longe lateque prospectus erat . . . . militibus Italiam ostentat......*

Subjectosque Alpinis montibus circumpedanos campos...... T. Liv. XXI, xxxv.

Voir, comme pendant de la harangue d'Hannibal, le discours véritablement académique que Tite-Live place dans la bouche de Scipion, campé sur les bords du Tessin, au moment où il va engager ses légions contre les troupes carthaginoises. C'est un véritable tournoi d'éloquence entre les deux chefs des deux armées. — T.-Liv. XXI, l et li.

tion, s'était, lui aussi, laissé gagner par l'enthousiasme. « Les soldats étaient consternés, dit-il ; Hannibal les assemble ; et, comme du haut des Alpes, qui semblent être la forteresse de l'Italie, l'on voit à découvert toutes ces vastes plaines que le Pô arrose de ses eaux, il se servit de ce beau spectacle, l'unique ressource qui lui restait, pour remettre ses troupes de leur frayeur. En même temps, il leur montra du doigt l'endroit où Rome était située » (1).

Après quelques heures de repos sur le faîte, il fallut songer à descendre, et cette descente fut terrible (2). Les hommes et les chevaux glissaient sur la neige et roulaient dans les ravins. Partout des rochers arides, surplombant des précipices et sur lesquels on ne pouvait poser le pied qu'après y avoir creusé à grand peine une trace. Tout le monde connaît la célèbre légende, si complaisamment reproduite par Tite-Live et la plupart des historiens classiques du feu et du vinaigre qui auraient été employés tour à tour pour briser les roches les plus dures (3). Ce

(1) ...... τὴν τῆς 'Ιταλίας ἐνάργειαν......
...... Διόπερ ἐνδεικνύμενος αὐτοῖς τὰ περὶ τὸν Πάδον πεδία.....
...... ἅμα δὲ καὶ τὸν τῆς 'Ρώμης αὐτῆς τόπον ὑποδεικνύων.....
POLYB., III, LIX.

(2) *Cæterum iter multo quam in ascensu fuerat difficilius fuit...*
.... *Nec qui paululum titubassent, hærere afflicti vestigio suo ; aliique super alios, et jumenta et homines, occidere.....* TIT. LIV. XXI, XXXV.
.... *Per locorum iniquitatem ac per nivem non multo pauciores amisit, quam in ascensu perierant.* — TIT.-LIV. XXI, LIV.

(3) *Arboribus circà immanibus dejectis detruncatisque struem ingentem lignorum faciunt : eamque, cum et vis venti apta faciendo igni coorta esset, succendunt, ardentiaque saxa infuso aceto putrefaciunt. Ita torridam incendio rupem ferro pandunt.* — TIT.-LIV. XXI, XVXVII.
APPIEN. — *De bello Annibalico,* IV.

fameux vinaigre était-il quelque substance détonante, quelque secret de chimie comme le feu grégeois, que les Phéniciens auraient légué aux Carthaginois et qui serait perdu depuis plusieurs siècles? On l'a dit bien souvent, mais il est assez difficile de le croire. Mieux vaut penser tout simplement que cet *acetum* désigne le fleuret d'acier ou le fer aigu (*acetum* pour *acutum*) qui servit à perforer le quartz des Alpes. C'est une explication trop naturelle pour ne pas être la vraie. Elle peut ne pas être du goût de quelques archéologues amateurs du merveilleux, elle a du moins l'avantage de satisfaire à la vraisemblance et au bon sens.

Polybe d'ailleurs ne dit rien de ce pétardement des rochers par le vinaigre; et le silence du seul historien qui ait pu interroger les témoins et peut-être même les acteurs du célèbre passage des Alpes est la meilleure preuve que c'est encore là une de ces bonnes fables dont il exhortait ses lecteurs à se défier en leur promettant de leur écrire une histoire vraie, d'où seraient bannis tous les mensonges.

L'armée touchait d'ailleurs au terme de ses épreuves. Elle descendit les flancs escarpés de la vallée de Prégalas, puis le cours du Chisone. Quelques jours après, elle était dans la plaine du Pô, après avoir accompli un de ces prodiges militaires qui surpasse tout ce que l'on avait tenté jusqu'alors et qui n'a jamais été égalé depuis.

L'effort avait été, on peut le dire, surhumain. L'en-

Sil. Ital. — *Punic.*, l. III.
P. Orose. — *Hist.* IV, xiv.
Juvenal. — Sat. X, v. 152-153.
Diod. Sic. — III, xii.
Plin., — *Hist. nat.* XXIII, 27 et XXXIII, 21.

treprise semblait impossible. Napoléon lui-même ne cessait d'admirer le génie de cet homme « qui, à l'âge de vingt-six ans, eut la hardiesse de concevoir ce qui était à peine concevable, d'exécuter ce qui devait paraître impossible et qui, renonçant à toute communication avec son pays, n'hésita pas à traverser des peuples inconnus ou ennemis, à escalader les Pyrénées et les Alpes, en payant de plus de la moitié de son armée la seule acquisition de son champ de bataille, le seul droit de combattre (1) ».

Des 102.000 hommes qu'Hannibal avait réunis sur les bords de l'Ebre, il ne lui restait déjà plus que 50.000 hommes de pied et 9.000 chevaux après la traversée des Pyrénées. Le passage du Rhône, quelques combats, des défections, des maladies eurent bientôt réduit ce chiffre à 46.000. — 20.000 hommes périrent en quinze jours dans les gorges des Alpes; c'est donc avec un effectif réduit à 26.000 combattants qu'il entrait en Italie. Mais c'étaient des hommes aguerris et que les épreuves avaient merveilleusement trempés. Avec eux, il enleva Turin après un siège de trois jours, traversa rapidement le pays des Insubres dont Milan était la capitale, culbuta rapidement sur les bords de Tessin les troupes fraîches de Cornelius Scipion, qui était enfin parvenu à le rencontrer, et put commencer cette héroïque campagne d'Italie dont les premières victoires devaient être suivies d'un si funeste dénouement.

(1) *Mémorial de Ste-Hélène*, t. VIII.

VIII

Nous venons d'esquisser à grands traits l'itinéraire de l'armée d'Hannibal, des Pyrénées aux Alpes. Rappelons les principales étapes de cette route fameuse entre toutes.

Le lecteur pourra la suivre avec intérêt sur une carte, et, nous le répétons, c'est la plus ancienne route que l'on puisse jalonner avec certitude dans le Sud de la Gaule et dans la vallée du Rhône (1).

Les Pyrénées ont été franchies près de la mer et probablement en trois points, au col de Pertus, au col de la Massanne, au col de Banyuls. L'armée se concentre ensuite, arrive à Elne (*Illiberris*), et stationne à *Ruscino*, (Castel-Roussillon près de Perpignan). Elle passe

(1) Voir la carte à la première page. La route d'Hannibal y est indiquée par un liséré orange.

à *Combusta* (Rivesaltes), longe les grandes lagunes des Volkes Arékomiques (*stagna Volkarum*), et cette ancienne mer des Sardons (*Sardonicum mare*) qui s'appelle aujourd'hui les étangs de Salses, de la Palme et de Sigean.

Elle défile devant les murs de l'antique Narbonne (*Narbo*), passe le Pont-Serme (*pons septimus*), franchit l'Orb à Béziers (*Bœterræ*), l'Hérault à *Cessero* (St-Thibéry), côtoie l'étang de Thau (*Taphron stagnum*), touche à Frontignan (*Forum Domitii*), franchit ensuite le Lez à *Sextantio* (Substantion près de Montpellier), puis le Vidourle à *Ambrussum* au-dessus de Lunel, et arrive enfin à Nîmes (*Nemausus*), capitale des Volkes Arékomiques. De là elle remonte un peu vers le Nord, et se dirige sur le Rhône en suivant la route où se trouvent aujourd'hui les villages de Marguerittes, de Bezouce et de Remoulins ; elle franchit le Gardon un peu au-dessous de la gorge où deux siècles plus tard Agrippa devait construire le célèbre aqueduc connu sous le nom de Pont-du-Gard, contourne Estézargues, longe la lisière de la forêt de Malmont, passe derrière la colline de Rochefort et débouche enfin sur la rive droite du Rhône, un peu au dessus de Roquemaure.

Le passage du Rhône a lieu entre Roquemaure et Montfaucon. On arrive à Orange (*Arausio Cavarum*) sur la rive gauche ; on remonte la grande vallée par Mornas, Mondragon, Bollène, Saint-Paul-Trois-Châteaux, Pierrelatte, Donzère, Montélimar, Livron et Valence, en traversant successivement tous les affluents du Rhône, l'Aigues, le Lez, la Berre, le Roubion, la Drôme, la Véoure, et on arrive enfin au confluent de l'Isère.

Là on quitte la vallée du Rhône et on prend celle de l'Isère; on traverse une première fois la rivière à Romans, et on suit la rive droite en passant successivement à St-Marcellin, à Vinay, à Tullins et à Moirans. On arrive ainsi jusqu'à Grenoble (*Cularo*), où l'on fait halte avant de s'engager dans le massif montagneux des Alpes. L'Isère est franchie de nouveau à Grenoble, et on commence à remonter la vallée du Drac par Vizille, la Mure, Corps et St-Bonnet.

A cette hauteur, on quitte la vallée du Drac pour prendre celle d'un de ses petits affluents, l'Ancelle. On franchit le col de la Pioly, et on pénètre dans la vallée de l'Avenche, affluent de la Durance. On arrive bientôt dans la vallée de la Haute Durance, qu'on ne quitte plus jusqu'au pied des Alpes, et on traverse successivement Chorges, Embrun, Mont-Dauphin et Briançon. On attaque enfin le mont Genèvre (*Mons Matrona*), et on arrive au sommet de la chaîne au col de Sestrières.

Sur le revers occidental des Alpes, la vallée de la Durance est profondément encaissée; mais sur le revers italien, se déploie un véritable éventail de sept vallées convergentes, la Doria Riparia, le Chisone, le Pelice, le Pô, la Vraita, la Maira, la Stura. Toutes ces vallées menacent la Circumpadane; toutes sont commandées par la Durance. Pour l'envahisseur qui marche de France en Italie, la haute Durance est donc par excellence la vallée militaire; c'est le couloir naturel dont les rampes successives se présentent à toute armée qui de la vallée du Rhône cherche à passer dans la vallée du Pô (1). Hannibal ne pouvait manquer de la suivre. Ar-

(1) HENNEBERT. — *Hist. d'Hannibal*, l. IV, c. II.

rivé au col du mont Genèvre, il n'avait pour descendre que l'embarras du choix. Il prit la vallée de Prégalas, puis celle du Chisone, entra ainsi dans le pays des Tauriniens et, quelques jours après, débouchait dans la grande plaine du Pô.

IX

Nous avons déjà dit que cette route de l'ancien littoral des Volkes et de la basse vallée du Rhône faisait suite en Provence à l'ancienne voie héracléenne qui longeait la côte depuis Marseille jusqu'à Nice et Monaco, et qu'elle était, dans la région voisine de la mer, la doublure de l'itinéraire maritime que suivait de port à port le cabotage gréco-phénicien.

On sait qu'une route de même nature a existé de toute antiquité en Afrique, qu'elle desservait les différentes stations de la côte et permettait, dans l'intérieur du continent, l'expédition des marchandises débarquées par les navires phéniciens.

Usées par de lourds chariots, ces routes ont présenté de très bonne heure des ornières qui devaient les rendre bien souvent impraticables ; et très vraisemblablement,

lorsqu'elles étaient trop défoncées, on n'hésitait pas, au lieu de les entretenir, à les abandonner et à adopter quelque variante s'écartant assez peu des chemins délaissés.

Les méthodes d'empierrement et de pavage, si perfectionnées de nos jours, étaient à peine connues des anciens. On en attribue, il est vrai, l'invention aux Carthaginois, qui les tenaient eux-mêmes de Tyr ; et il est bien possible que les voies primitives, qui reliaient tous les comptoirs phéniciens de la Méditerranée en Afrique, en Espagne, en Sicile et dans la Gaule Narbonnaise, aient présenté çà et là quelques parties pavées ou empierrées (1). A vrai dire on n'en a retrouvé que des vestiges insignifiants ; presque partout elles ont repris l'aspect vague de chemins à l'état naturel, et celles même dont l'assiette semble avoir été conservée, comme la grande route des Pyrénées au Rhône et aux Alpes, ont à peu près disparu sous les pavages et les empierrements des chaussées modernes.

En somme, l'ancienne route celtique ou phénicienne du Sud de la Gaule n'était qu'un frayé, ou plutôt que la réunion de plusieurs frayés, présentant une succession d'alignements droits, réunissant entre eux les principales bourgades et qui, à force d'être suivis et battus, avaient pris la consistance et l'aspect d'une sorte de chemin régulier. Chemin sans police à la vérité, sans entretien, sans administration : car, à ces époques primitives et à demi barbares, une route s'établissait, pour ainsi dire, d'elle-même et était commandée par le relief même du sol. On avait hâte d'arriver, on craignait les longues éta-

(1) *Primum Pœni dicuntur lapidibus vias stravisse.*
Isidor. Sev. — *De orig.*, l. XIV.

pes, les gorges profondes et sinueuses, les traversées des forêts dans lesquelles on ne s'engageait qu'avec une extrême réserve et sous l'empire d'une religieuse terreur (1); on allait ainsi droit devant soi, toujours à découvert, de manière à gagner le plus tôt possible les *oppida* et tous les petits centres habités échelonnés sur la route et où l'on pouvait trouver, en cas d'attaque, un secours ou un refuge.

« Les voyages antiques, fait judicieusement remarquer M. Alf. Maury, s'opéraient presque toujours suivant certaines lignes. On longeait les mêmes rivières, on côtoyait le même littoral, on gravissait les mêmes pentes, on s'engageait dans les mêmes détours. Il n'y avait donc pas, à proprement parler, de routes; il existait seulement des itinéraires. Les tracés changeaient d'autant moins qu'on avait bien des motifs pour ne pas les abandonner.

« Il ne suffisait pas d'avoir fait le choix d'une voie facile, il fallait pendant le trajet être assuré de rencontrer de quoi se ravitailler, de quoi s'abreuver, soi et ses bêtes de somme ; il était indispensable d'avoir de distance en distance des lieux convenables pour les haltes, des endroits commodes et bien défendus pour passer la nuit.

« Une fois la direction qui réunissait ces divers avantages reconnue et adoptée, on s'y tenait. C'est là ce qui explique comment en Asie, en Afrique, les voies commerciales n'ont pas subi de changements pendant des

(1) *Sed fortes tremuere manus, motique verenda*
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
. . . .
Luc. — *Phars.*, l. III, v. 397 et seq.

milliers d'années. Depuis un temps immémorial, elles continuent à être suivies par les caravanes ; elles ont gardé le plus souvent les mêmes stations, déterminées par la présence d'oasis, de puits, de passages de rivières qui subsistent aujourd'hui comme par le passé. Les races asiatiques qui ont, à diverses époques, pénétré en Europe s'avançèrent par les mêmes chemins et marchèrent sur les traces les unes des autres. Les migrations se sont opérées suivant des directions presque constantes que la seule inspection de la carte pourrait faire deviner, et qui représentent aussi le mouvement des armées dans les grandes expéditions militaires (1) ».

(1) Alf. Maury. — *Les voies romaines en Italie et en Gaule.* Paris, 1866.

X

Civilisation et circulation sont, pour ainsi dire, synonymes, et l'absence de viabilité régulière est ce qui caractérise le mieux les époques de barbarie.

Les routes, dans le vrai sens du mot, n'apparaissent dans l'histoire que chez les peuples conquérants, déjà civilisés, possédant un vaste empire, une organisation stable, une administration régulière et un grand esprit de centralisation.

La Gaule et la Germanie, qui n'ont été jusqu'à la conquête, que des agglomérations de peuplades très batailleuses, d'origines diverses, presque toujours divisées, unies seulement par un lien fédératif temporaire en vue de la défense commune, ne pouvaient avoir des routes régulières.

Tout au contraire, l'Assyrie, qui a été pendant plu-

sieurs siècles une monarchie riche, paisible, et très fortement centralisée, semble avoir possédé, bien des siècles avant tous les peuples de l'Occident, un véritable réseau de routes de terre reliant la métropole aux provinces qu'elle avait soumises à ses armes. Des traditions un peu confuses sans doute en attribuent l'honneur à Sémiramis ; et, bien qu'on ne puisse avoir que des notions assez vagues sur les travaux publics qui remontent à près de vingt siècles avant notre ère, on sait que le vaste empire de Babylone possédait des canaux, des digues défensives contre les inondations du Tigre et de l'Euphrate, que la viabilité sur terre y était assurée, et que des convois de toute nature circulaient activement sur une grande partie de ce vaste territoire asiatique, aujourd'hui désert et silencieux.

Noyée dans la lumière éblouissante de l'extrême Orient, la légende de la belle Sémiramis est, en quelque sorte, le pendant de celle du Melkarth tyrien et de l'Hercule grec dans les régions méditerranéennes. On a même dit et il est assez logique d'admettre que le personnage de Sémiramis, comme celui d'Hercule ou celui d'Astarté, est multiple, et, il est fort probable qu'à ces époques primitives de naïveté et de barbarie, l'imagination populaire a réuni sur un même type presque divinisé toute une série d'exploits, de bienfaits, et de travaux grandioses accomplis par plusieurs personnages ou même par plusieurs groupes plus ou moins nombreux, dont il est difficile de bien distinguer aujourd'hui les traits, et qui ont tous contribué au développement des arts, de l'industrie et de la civilisation au seuil même des temps historiques.

Quelques siècles après les Assyriens, les Perses, hé-

ritiers de leur grandeur et d'une partie de leur empire, établirent comme eux des routes régulières. On sait même, d'après Xénophon, que Cyrus avait institué des courriers qui le mettaient en relations permanentes et assez rapides avec l'extrémité de ses états.

L'Asie-Mineure était traversée, au temps de Périclès, par une grande voie militaire qui faisait communiquer le golfe Persique avec la mer Egée, et le long de laquelle on avait établi cent onze relais de poste situés à une journée de marche les uns des autres et où l'on pouvait trouver un gîte, des chevaux, des approvisionnements.

Les Grecs, au contraire, dont la domination ne s'exerçait que sur un territoire fort restreint, n'avaient pas de grandes routes leur permettant de traverser d'un bout à l'autre l'Attique ou le Péloponèse. Toute leur activité était tournée du côté de la mer ; et la seule voie régulièrement entretenue dont les historiens nous aient laissé le souvenir était, en dehors des voies urbaines et des chemins de banlieue de leurs principales villes, la petite route qui conduisait d'Athènes au Pirée. Partout ailleurs, ils n'avaient que de médiocres frayés, empruntaient le plus souvent, comme ils le font encore aujourd'hui, le lit desséché des rivières ; le plus souvent ils allaient à travers champs.

La Grèce, même à son apogée, était du reste trop restreinte, trop fractionnée, pour avoir senti la nécessité d'ouvrir et d'entretenir de grandes lignes de communication entre ses différentes provinces. Athènes, Sparte et Corinthe étaient aussi indépendantes et peut-être plus étrangères les unes aux autres que ne le sont aujourd'hui Paris et Madrid, Londres et Berlin. Aucun lien permanent ne les unissait. Le commerce ne pénétrait

pas dans l'intérieur du pays, Toutes les affaires se faisaient par mer. La civilisation était toute locale et concentrée autour de quelques villes principales. Au point de vue de la viabilité et en général de tout ce qui touche au génie civil, la Grèce a été de tout temps ce qu'elle est encore de nos jours, un pays primitif et à demi barbare.

Il en fut tout autrement à Rome dès les premières années de la République. L'activité y était toujours tournée du côté pratique.

Le sentiment esthétique pur dominait chez les Grecs; et ce petit peuple merveilleux, qui a eu, plus que tout autre, la passion du beau et de l'idéal, était à peu près insensible aux grands travaux d'utilité publique, le plus souvent incompatibles avec le sentiment élevé de l'art. Chez les Romains au contraire, la pensée politique et la préoccupation de l'utile l'emportaient toujours sur l'amour du beau.

Les Grecs étaient avant tout des artistes et des lettrés, les Romains des conquérants et des constructeurs; la Grèce entière nous apparaît comme une grande académie de beaux-arts, Rome était surtout une école pratique d'administration et de travaux publics (1).

Affermir leur autorité, se substituer peu à peu aux indigènes dans toutes les questions locales, rattacher par des liens étroits et par des besoins communs la métropole aux villes de province, établir entre elles un courant d'idées, d'usages, d'habitudes, enlacer en quelque sorte

(1) E. Mallay. — *Études sur l'antiquité. — L'architecture, les travaux publics, les artistes et les artisans à Athènes et à Rome.* — Clermont-Ferrand, 1878.

tout le monde conquis par eux dans les mailles serrées d'une réglementation qui descendait dans tous les détails de la vie publique et privée, *romaniser* en un mot, comme on l'a si bien dit, les peuples les plus hétérogènes et les absorber dans la vie disciplinée de leurs dominateurs, tel fut le programme suivi par les Romains avec une énergie, une intelligence et un esprit de suite qui ne se sont pas démentis un seul instant pendant plusieurs siècles.

Le principal organe de cette centralisation excessive était le vaste réseau de routes dont les itinéraires classiques nous ont laissé une si complète description.

Déjà, dès les belles années de la République, le peuple-roi avait reconnu la nécessité d'établir des communications permanentes et sûres entre Rome et les différentes provinces de l'Italie nouvellement soumises à ses armes.

Ce réseau s'agrandit au fur et à mesure de la conquête.

Dans le principe, il était restreint à quelques routes de banlieue; mais, dès l'annexion de la Campanie au territoire de Rome, on ouvrit jusqu'à Capoue la célèbre voie Appienne. Cette route célèbre, *regina viarum*, comme l'appelle le poète Stace, la première et la plus importante des grandes voies qui rayonnaient autour de la ville éternelle, — elle date de l'an de Rome 442, 312 ans ans avant notre ère, — fut, ainsi que son nom l'indique, *via Appia*, l'œuvre du censeur Appius Claudius. Elle remplaça les chemins informes dont on s'était contenté jusqu'alors (1).

(1) *Appia aqua inducta est ab Appio Claudio censore, cui postea Cæco fuit cognomen, M. Valerio Maximo et P. Decio Mure coss. anno* XX *post initium belli Samnitici. Qui et viam Appiam a porta Capena usque ad urbem Capuam muniendam curavit.* — SEXT. JUL. FRONTIN. — *De aquæductibus urbis Romæ,* l. I.

Les autres routes furent établies sur le même type. Comme la voie Appienne, elles eurent une destination éminemment stratégique ; elles assuraient la marche des armées et des approvisionnements et créaient des rapports continus de commerce et d'affaires entre Rome, cœur de l'empire, et les provinces, les municipes, les colonies.

Presque toutes portaient le nom du magistrat ou du général qui en avait ordonné l'exécution ou dirigé les travaux de construction (1).

Ce n'étaient plus de simples frayés comme les anciens chemins plus ou moins défoncés dont elles prenaient la place; c'était mieux encore que nos routes modernes, dont nous avons le droit cependant de nous montrer assez jaloux, mais qui se réduisent le plus souvent soit à une mince couche d'empierrement, soit à un revêtement pavé reposant sur le terrain naturel ou sur une médiocre fondation. Les routes romaines étaient de véritables constructions à chaux et à sable ; destinées à durer pendant des siècles, elles présentaient ce caractère de solidité et de force que les Romains savaient toujours imprimer à leurs travaux publics.

Vitruve nous a laissé dans tous ses détails la descrip-

M. Valerio et P. Decio Mure consulibus, par Appium Claudium censorem, via facta et aqua inducta est, quæ ipsius nomine nuncupatur. — Cassiodor., *in chronic.*

Tite-Live, IX, xix.

Strabon, *Geog.*, l. V, c. I, iii.

Bergier. — *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, t. i.

P. Bial, — *Chemins, habitations et oppidum de la Gaule au temps de César.*

(1) *Via Flaminia, via Aurelia, via Domitia,* etc.

5

tion d'une de ces routes modèles ; et les fouilles très nombreuses que les archéologues ont fait exécuter un peu partout dans le sous-sol de l'ancien monde romain, ont permis de vérifier l'exactitude de cette description, et de retrouver dans un parfait état de conservation, sur un très grand nombre de points, les différentes parties qui constituaient les chaussées antiques (1).

Ces voies étaient formées de diverses couches de maçonneries successives, encaissées dans une tranchée de un mètre environ de profondeur. Tout d'abord, on coulait dans le fond de la tranchée un bain de mortier de chaux et sable de 3 à 4 centimètres d'épaisseur. Sur ce mortier, on disposait avec soin un lit de grosses pierres plates et larges. C'était la couche inférieure, la fondation, le *statumen*.

Par dessus ce socle on établissait un véritable béton de pierres concassées ou de cailloux de petites dimensions agglutinés dans du ciment, et que l'on battait avec force, de manière à faire une masse compacte d'une composition analogue à celle de ces blocs artificiels que l'on échoue dans les ports au-devant des jetées pour les protéger contre les attaques de la mer. C'était la couche intermédiaire ; elle pouvait avoir 30 centimètres environ ; on l'appelait le *rudus*.

La couche supérieure était le noyau ou *nucleus*. Comme la précédente, elle avait de 20 à 30 centimètres ; c'était

(1) Une route romaine pavée ou empierrée portait le nom de *stratum*. C'est de là que sont venues au moyen âge, par une légère altération, les deux dénominations d'*estrée* et d'*estrade*, usitées encore, la première dans le Nord, la seconde dans le Midi de la France. Les Anglo-Saxons en ont fait *street*, les Germains *straat*, *strasse*.

une couche imperméable de ciment mélangé de fragments de poteries et de tuiles, fortement pilonnée et semblable à celle que l'on employait pour les aires où l'on battait le blé.

Dans quelques régions de la Gaule méridionale, ces briques concassées étaient remplacées par des fragments de pierres volcaniques; et dans les contrées métalliques, comme le Vivarais et la Lozère, par des scories de fer, qui ont laissé leur nom aux chemins romains *(camin roumiou, camin ferra)* (1).

La route proprement dite, qu'on appelait la *summa crusta*, la croûte supérieure, était établie au-dessus de ces trois couches. C'était quelquefois un empierrement de cailloux liés entre eux par une matière d'agrégation qui acquérait la consistance du ciment, tantôt un pavé de grandes dalles, polygonales, dures, en général de nature volcanique, comme on en voit encore sur beaucoup de voies publiques en Italie. Le revêtement extérieur de la route formait saillie sur le sol naturel ; c'était comme le dos d'un véritable mur enfoui dans la terre ; on l'appelait le *calceum*; le mot s'est altéré au moyen âge, et il est devenu *cauchie*, *chauchée*, nous en avons fait *chaussée* (2).

Ce n'est pas tout pour une route que d'être facile et viable, il faut qu'elle soit sûre, surtout au milieu de pays à demi barbares, souvent déserts, toujours hostiles. Les Romains y avaient pourvu. Des gîtes d'étapes, des relais, *stationes*, existaient dans toutes les villes d'une cer-

(1) Gr. Charvet. — *Les voies romaines chez les Volkes Arékomiques*, 1874.

(2) Alf. Maury. — *Les voies romaines en Italie et en Gaule.*

taine importance ; en rase campagne on avait établi des maisons de halte, où l'on avait la faculté de renouveler les attelages, *mutationes*. On pouvait s'y ravitailler, y trouver du secours, des chevaux, des renforts. Enfin des indications très précises sur la longueur du chemin parcouru étaient données aux voyageurs au moyen de stèles en pierre, quelquefois en marbre, de forme cylindrique ou quadrangulaire, ayant en général deux mètres de hauteur et sur lesquelles on inscrivait, avec le nom et les dignités de l'empereur règnant, les distances des localités entre elles ou cumulées depuis l'origine de la route. Ces stèles étaient espacées de mille en mille pas, et on les appelait des bornes *milliaires*.

Les routes romaines étaient, comme on le voit, de véritables monuments.

XI

Les nombreux sondages exécutés dans ces derniers temps et le texte de Vitruve ont permis de rétablir tous les éléments techniques de construction d'une chaussée romaine. Les itinéraires officiels de l'empire nous font connaître à leur tour les différentes mailles de ce magnifique réseau de voies de communications qui est resté pendant plusieurs siècles le mieux établi et le mieux administré de tout l'univers.

Ces itinéraires étaient, en fait, de véritables livres de poste. Etablis dans l'origine pour le service de l'empereur, des principaux magistrats et des chefs d'armées, ils se répandirent et se multiplièrent à profusion dès le second siècle. On en fit un très grand nombre d'exemplaires, et ils furent bientôt à la disposition de tous les commerçants, de tous les voyageurs. Quelques-uns mêmes étaient illustrés, et de grossières enluminures y

figuraient les rivières, les chaînes de montagnes, l'emplacement des villes avec des couleurs et des signes conventionnels destinés à en faciliter la lecture.

Mais tous ces exemplaires, transcrits à la hâte par des mains le plus souvent inexpérimentées sur des rouleaux de papyrus, qu'on appelait des *volumina,* fourmillaient naturellement d'erreurs et contenaient un véritable fouillis de variantes souvent indéchiffrables.

Presque tous ont malheureusement disparu. Trois ou quatre seulement sont arrivés jusqu'à nous par l'intermédiaire de copistes quelquefois infidèles; mais les erreurs qu'ils contiennent ont été soumises à une discussion sévère. La critique moderne est parvenue à corriger les textes fautifs ; et, en somme, on se trouve aujourd'hui en possession de documents extrêmement précieux qui permettent d'éclairer d'une manière très nette les questions géographiques qui se rattachent à l'histoire du monde romain (1).

Le plus important, le plus complet et le mieux étudié de ces livres de postes est l'*Itinéraire d'Antonin.* Sa rédaction première fut entreprise, comme son nom l'indique, par ordre et pour l'usage de l'empereur, *Itinerarium provinciarum Antonini Augusti.*

Depuis Antonin, il a été l'objet de bien des retouches, au fur et à mesure que s'ouvraient de nouvelles routes. Il donnait les distances de Rome à la limite extrême de toutes les provinces, distances comptées de l'enceinte extérieure de la ville, et non, comme on s'est plu trop souvent à le dire, à partir de ce fameux milliaire doré, élevé par Auguste sur le parvis même du Capitole.

(1) Voir pièce justificative II.

La mensuration y est indiquée le plus souvent en milles romains, dont la valeur était de 1481m50; quelquefois, notamment en Gaule au dessus de Lyon, en lieues gauloises, qui valaient un peu moins du double du mille (1). C'est l'itinéraire pour ainsi dire classique. Les érudits modernes en ont fait l'objet de leurs études les plus consciencieuses, et il est aujourd'hui entre les mains de tous ceux qui s'occupent de géographie romaine (2).

Après l'Itinéraire d'Antonin, vient la célèbre Carte de Peutinger ou Table Théodosienne, le plus ancien monument cartographique qui nous soit connu.

Cette carte n'est en quelque sorte que la traduction illustrée de l'Itinéraire d'Antonin; et les deux documents, malgré de nombreuses divergences dans les détails, se complètent l'un par l'autre. On est d'ailleurs assez peu fixé sur la véritable origine et la date précise de la carte de Peutinger, qui a été depuis le XVI[e] siècle l'objet de tant de discussions et de commentaires de la part des historiens et des paléographes, et que la magnifique restauration de M. Ernest Desjardins, enrichie de notes

(1) Walkeanër évalue la lieue gauloise, à . . . 2208m
D'Anville, à 2209m50
De Caumont, à 2211m16
De Boissieu, à 2221m50
Vincent Durand, Guigue, baron de Rostaing, à 2222m
A. Aurès, Pistolet de Saint-Ferjeux, à . . . 2415m
Bergier, à 2475m

A. du Mesnil. — *La lieue gauloise de la Table de Peutinger.* — *Bulletin de la Diana.* Montbrison, 1881.

(2) Voir les pièces justificatives, III, IV, V, VI, VII, VIII, IX et X, qui sont des extraits de l'excellente édition des itinéraires classiques publiés à Berlin : *Itinerarium Antonini Augusti et Hierosolymitanum ex libris manu scriptis ediderunt G. Pathey et M. Pinder. Berolinii* MDCCCXLVIII.

d'une très grande valeur scientifique, a mise aujourd'hui à la portée de tous (1).

Les villes de Stabia, d'Herculanum, de Pompéi y sont figurées ; et on a voulu voir dans cette représentation, sur la Table Théodosienne, de ces trois villes détruites par l'éruption du Vésuve de l'an 79 de notre ère une sorte de preuve de l'existence de la carte au premier siècle (2). Rien n'est moins sûr ; et il est très permis de supposer que quelque cartographe, ignorant ou peu scrupuleux, aura voulu indiquer rétrospectivement l'emplacement de ces villes disparues, ou même orner simplement sa carte d'une restauration fantaisiste.

La carte de Peutinger a été bien souvent considérée comme un monument du deuxième siècle exécuté, d'après les uns, sous le règne d'Alexandre Sévère, d'après les autres, sous celui de Probus. Mais l'opinion la plus accréditée est qu'elle est bien postérieure et qu'elle fut confectionnée à Constantinople vers l'an 393 après Jésus-Christ, sous Théodose le Grand. On sait d'ailleurs que le savant antiquaire Conrad Peutinger, d'Augsbourg, qui vivait dans la première moitié du seizième siècle, n'a pris aucune part à sa rédaction. Elle passa ensuite dans la collection du prince Eugène de Savoie ; elle échut enfin à la bibliothèque de Vienne.

Deux autres monuments de même nature, mais de date plus récente et n'embrassant qu'une partie restreinte du territoire de l'empire, permettent en quelque sorte de

(1) Ernest Desjardins. — *La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne*, 14 liv. in-fol. Paris, 1874.

(2) C. Brouchoud. — *Des voies de communication entre Vienne et Lyon dans l'antiquité.* — Congrès archéol. de Vienne, année 1879

contrôler les deux premiers, de les rectifier sur quelques points et de reconnaître les changements introduits dans le réseau des voies romaines. C'est d'abord l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem et d'Héraclée à Milan, qui ne remonte guère qu'au quatrième siècle de notre ère, *Itinerarium a Burdigala Hierusalem usque et ab Heraclea per Aulonam et per urbem Romam Mediolanum usque* (1); ce sont ensuite les fameux vases Apollinaires qui donnent la route de Gadès (Cadix) à Rome, et dont la découverte, qui remonte à peine à quelques années, a été un véritable coup de fortune pour tous les amis de l'art et de l'archéologie (2).

La trouvaille a eu lieu au petit bourg de Vicarello, qui faisait partie, il y a quelques années de la délégation de Viterbe dans les États Romains. C'est aujourd'hui un assez pauvre pays, situé à trente milles environ au Nord-Ouest de Rome, dans l'ancienne Etrurie, sur la rive septentrionale du lac *Bratiano*, l'ancien *lacus Sabatinus*. Quelques sources thermales d'eaux salines acidulées y attirent encore chaque été un certain nombre de baigneurs; mais cette modeste station balnéaire était jadis une des plus célèbres de l'occident; on l'appelait les Eaux Apollinaires, *Aquæ Apollinares*.

En 1852, les Pères Jésuites du collège romain, alors

(1) Voir pièce justificative XI.

(2) *La stipe tribulata alle divinità delle acque Apollinari, scoperta al cominciare del 1852, di* G. MARCHI D. C. D. G. — Roma, tipog. delle Belle arti, 1852.

Revue archéol. 3e année, 5e vol. 1862.

A. AURÈS. — *Concordance des vases Apollinaires et de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem dans toutes les parties qui leur sont communes et comparaison de ces textes avec l'Itinéraire d'Antonin et la Table Théodosienne.* — Nîmes, 1868.

propriétaires de l'établissement thermal, firent faire quelques réparations au bassin qui alimentait l'une des piscines. Ils reconnurent bien vite que la construction de ce bassin remontait à une époque fort reculée, et mirent au jour neuf inscriptions votives, un nombre considérable de vases d'argent, de bronze, et surtout des monnaies dont les couches étaient en quelque sorte stratifiées chronologiquement. A mesure qu'on creusait dans le bassin, les objets découverts prenaient un caractère de plus en plus archaïque. On n'en pouvait douter : on était en présence d'une de ces nombreuses sources sacrées dont l'origine se perd dans le passé assez confus des peuples primitifs de la vieille Etrurie.

L'usage de jeter en offrande des pièces de monnaie ou des bijoux dans les lacs et les fontaines était en effet fort répandu (1) chez les anciens. César, Diodore de Sicile, Strabon en parlent maintes fois comme l'une de ces vieilles coutumes religieuses des peuplades d'origine celtique. Le dieu tutélaire qui présidait aux eaux sacrées était l'objet d'un culte tout spécial. Un sanctuaire était bâti au-dessus ou à côté de la source, presque toujours *orienté*, suivant le rituel antique, dans la direction du levant. On se rendait processionnellement à la piscine. Après avoir trempé silencieusement les mains dans l'eau bienfaisante et sacrée, on s'en mouillait les yeux, le front et les lèvres (2); les plus fervents, les bras ouverts dans

(1) Cæsar. *De Bello Gallico*, l. VI, c. 17.
Diod. Sic., *Bibl. hist.*, l. V., p. 305,
... ἐν λίμναις ἱεραῖς. — Strab. *Geogr.*, l. IV, c. 1, 13, éd. Did.
Justin, l. XXXII, c. 3.

(2) *Ora, manusque tuas lavimus, Feronia, lympha....*
Horat., Sat., lib. I, V, v. 24.

l'attitude des *orantes*, récitaient des prières presque toujours gracieusement rythmées et que le temps a emportées malheureusement avec les religions naïves qui les inspiraient (1). Les malades, les baigneurs, les pèlerins, les dévots de toute nature ne manquaient pas d'ailleurs de jeter, avant de se retirer, dans le creux de la source, en témoignage de leur reconnaissance et de leur piété, un ex-voto, dont la valeur était en général proportionnée à leur fortune. On appelait ces offrandes des *stipes*. C'était en général des pièces de monnaie d'or ou d'argent, des vases de prix, des bijoux, quelquefois précieux, bagues, fibules, pierres gravées, etc.; mais le plus souvent des objets sans valeur, de pauvres médailles en bronze, des ustensiles de verre ou de poterie. Les plus fortunés élevaient dans l'enceinte sacrée de petits autels votifs; la plupart avaient recours à des graveurs, *marmorarii*, ou à des ciseleurs, dont les échoppes encombraient les abords du temple, et faisaient inscrire leurs noms sur des plaques de marbre ou de bronze, que l'on encastrait ensuite dans les murs du sanctuaire (2); les

(1) M. Edw. Barry (*Histoire du Languedoc*, l. II, notes) retrouve un écho de ces poésies primitives dans l'invocation toute païenne que le poète Ausone adressait, sous les successeurs de Constantin, à la fontaine sainte de *Burdigala*, sa patrie :

Salve, fons ignote ortu, sacer, alma, perennis,
Vitree, glauce, profunde, sonore, illimis, opace,
Salve, urbis genius, medico potabilis haustu,
Divona . . . .

Auson. — *De clar. urb. Burdigala*, v. 29-32.

(2) . . . . *quo fit ut omnis*
Votiva pateat veluti descripta tabella
Vita senis.

Horat., Sat. l. II, I, v. 32-34.

humbles et les pauvres se contentaient de crayonner eux-mêmes leurs noms et leurs vœux sur les marches et les colonnes du temple avec cette naïve et touchante confiance qui a fait de tout temps la force des hommes de foi.

Tel était, dans ses lignes générales, le culte primitif des fontaines sacrées. Tout d'abord, on vit s'élever sur leurs bords des temples, puis un certain nombre d'habitations, puis enfin, comme autour de la source sainte du dieu *Nemausus*, à Nîmes, des villes considérables.

Ce culte était partout le même.

A Bourbonne-les-Bains, dans la Haute-Marne, l'ancienne *Borbonia* ou *Aquæ Bormonis* ou *Borvonis* des Romains, on a recueilli près de 4700 monnaies dont quatre en or aux effigies de Néron, d'Hadrien, de Faustine Jeune et d'Honorius, 265 en argent et le reste en bronze, les unes gauloises, la plupart impériales échelonnées depuis le règne d'Auguste jusqu'à celui des derniers souverains du Bas-Empire. Au dessous de ce premier trésor lapidaire, les fouilles ont permis d'extraire près de 1600 pièces auxquelles l'action érosive de l'eau thermale avait enlevé tout leur relief, et qui re-

. . . . *nam posse mederi*
Picta docet templis multa tabella tuis.
TIBULL., l. I, III, v. 27-28.

Voir le petit *ex-voto* en bronze de Valeria Procilla, trouvé à Nîmes au siècle dernier près du creux de la Fontaine. L'inscription porte : DEO NEMAVSO VALERIA PROCILLA. La plaque de bronze était percée, à ses deux extrémités découpées en queue d'aronde, de deux trous qui avaient servi, d'après Ménard, à la fixer contre le mur du temple du dieu Nemausus ou au bas de son simulacre placé dans le temple même.

MÉNARD. — *Hist. de Nismes*, t. VII.

CH. LENTHÉRIC. — *La Grèce et l'Orient en Provence*, c. VI, III.

couvraient elles-mêmes une couche plus ancienne de conglomérat portant de nombreuses empreintes de médailles tout à fait frustes mais de provenance évidemment gauloise. Ce conglomérat et ces monnaies étaient mêlés à un nombre considérable d'objets antiques très variés, — statuettes, fragments de poteries, épingles en os, bagues en or pâle, grains de colliers en succin, etc... (1).

A Niedernau, près de Rottembourg dans le Wurtemberg, on eut l'idée de creuser, en 1835, un peu à côté de la source actuellemeut exploitée, et on découvrit à cinq ou six pieds de profondeur une série de monnaies romaines, échelonnées depuis Trajan jusqu'à Valens, et une statuette d'Apollon qui semblait montrer du doigt l'emplacement de la source sacrée. Sur la foi de cette indication, on continua les fouilles, et on ne tarda pas à arriver à l'orifice du *nymphæum* antique (2).

L'établissement thermal d'Arles en Roussillon, connu aujourd'hui sous le nom d'Amélie-les-Bains, a donné lieu, en 1846, à des découvertes analogues.

On escarpa la roche granitique à travers laquelle coule la principale source, dans le but d'en augmenter le volume ; et les eaux, sortant avec plus d'abondance, entraînèrent avec elles des monnaies romaines et celtibériennes et des inscriptions sur lames de plomb encore indéchiffrées (3).

Mêmes résultats aux sources de Neyrac dans l'Ardèche,

(1) *La République Française*. — Rev. scientif., n° du 20 mai, 1879.

(2) MAX. DE RING. — *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube*. Paris, 1846.

(3) E. GERMER-DURAND. — *De l'antiquité des Eaux des Fumades*. — Mémoires de l'Académie du Gard, 1865-1866.

où l'on a mis au jour, en 1852, une piscine romaine, un assez grand nombre de débris de poterie antique et et des monnaies en bronze de Gordien-le-Pieux (1).

Les découvertes faites à la Station de Néris, dans l'Allier, en 1819, en 1847 et en 1867 sont bien autrement importantes. On y a retrouvé les ruines de toute une ville d'eaux antique, des thermes, un temple, un théâtre, des aqueducs, plusieurs villas, des fragments de statues et de bas-refiefs, des inscriptions votives, en l'honneur des Divinités Augustes et du dieu topique Nérius (2).

Le nom d'un autre dieu topique gaulois, IVAHV, se lit sur une poterie en bronze retrouvée dans une des piscines de l'établissement thermal d'Evaux, dans la Creuse (3).

Tout récemment enfin, dans le Gard, les sources hydrosulfurées des Fumades ont été explorées avec le plus grand soin et ont donné une véritable moisson archéologique (4) : — de magnifiques autels votifs portant en relief leur dédicace aux déesses mères ou aux nymphes augustes protectrices de la source (5), et l'image des ces

(1) Gr. CHARVET.— *Les Fumades et leurs environs*. Nîmes, 1880.

(2) *Revue des Sociétés savantes*, 6e série, t. V, 1877, pp. 411-415.

(3) *Annales de la Société du Puy*, t. XXXI, 1870-1871.

(4) Gr. CHARVET. — *Les Fumades. — Découvertes archéologiques*. Alais, Nîmes, 1872-1880.

(5) Voici quelques-unes de ces dédicaces :

NYMPHIS. AVGVSTIS //// RVM ///
NYMP. QUINTINA. MAXIMI . F. V. S. L. M
NYMPHIS. CASVNIA. QUINTINA. V /// M
CASVNA. V / L. M. MAT / S /
/ YM // L. IVL. ASCANIVS. V. S. / M
NYMFIS. L. LVCRETIVS. EVPEPES. V. S. L. M.
etc. . . . etc. .

Voir la traduction et les commentaires de ces inscriptions dans l'intéressante monographie de M. G. Charvet, sur les Fumades.

nymphes, les unes couchées et demi nues, les autres debout, vêtues de la *stola* antique — des monnaies en or aux effigies de Vespasien, de Nerva, de Trajan, de Marc-Aurèle ; — des milliers de médailles grand bronze, dont une gauloise portant la légende d'Epadnactus, ce chef arverne qui devint l'allié de César (1), les autres au nom de Vespasien, de Nerva, d'Hadrien, de Faustine, femme d'Antonin, de Commode, de sa femme Crispine, de Septime Sévère, de sa femme Julia Domna. Point de pièces en argent ; elles ont dû être d'ailleurs complètement altérées, par suite de leur séjour prolongé dans l'eau sulfureuse.

Le classement de ces diverses monnaies, rapproché de toutes les découvertes de même nature faites dans les localités environnantes, où l'on a retrouvé, en même temps que des pièces romaines, des médailles gauloises et massaliotes du troisième et du quatrième siècle, permet de conclure que les eaux des Fumades, très en vogue dans la période qui s'étend des premiers Flaviens aux derniers Antonins, ont été connues et fréquentées depuis l'an 350 avant notre ère et jusque vers l'an 390 ap. J.-C., c'est-à-dire pendant près de sept siècles.

Des découvertes de même nature ont été faites à Vichy, à Plombières, à Bains dans les Vosges, à Niederbroun dans le Bas-Rhin, à Bourbon-Lancy dans la Saône-et-Loire, à Bagnères de Luchon, à Cauterets, en un mot dans les bassins de presque toutes nos sources minérales

(1) Epadnactus ou Epasnactus, chef gaulois arverne, qui livra Luctère à César. Tête analogue à celle de Minerve, à droite. Légende : EPAD. — Au revers, guerrier debout, tenant une enseigne de la main droite, et le bouclier et la haste de la main gauche. — Gr. Charvet. — *Les Fumades*, op. cit., note.

qui étaient, on le voit, aussi bien connues des Celtes et des Romains que de nous-mêmes.

En somme les vertus curatives des eaux étaient partout, en Italie et en Gaule, l'objet du même culte. Le dieu topique qui présidait à ces eaux bienfaisantes était toujours à peu près le même (1). On l'honorait de la même manière, on lui offrait les mêmes présents. On l'appelait en général de son nom gaulois *Belen* ou *Belenus,* assez semblable au *Bel* ou *Baal* de l'Orient et au fameux *Belenus Apollo* des trois premiers siècles, dont le culte était associé à celui de l'empereur sur les inscriptions d'Aquilée et dont l'attribut caractéristique, gravé sur tant de monnaies gauloises et massaliotes, était une roue à quatre rayons, rappelant le fameux disque qui surmontait le trépied fatidique de l'Apollon pythien dans le temple de Delphes (2).

Le nombre des pièces de monnaie et la quantité de métaux précieux jetés ainsi en offrande pendant une assez longue série de siècles dans les sources sacrées est, pour ainsi dire, incalculable. La plus grande partie de ces trésors a disparu, soit par l'action corrosive des eaux minérales, soit surtout à la suite de détournements qui ont dû être très fructueux.

L'une de ces spoliations est restée célèbre ; c'est celle du trésor de la Vieille-Toulouse.

On connaît le curieux épisode qui marqua la prise de cette ancienne capitale des Volkes Tectosages par le consul Cépion, l'an de Rome 648-106 ans avant J.-C.

(1) Pline désigne même certaines sources sous le nom de Fontaine-Dieu :

. . . . . . *quibus ille fons deusque celebratur.* — Plin., l. I.

(2) E. Desjardins. — *Géographie de la Gaule romaine,* t. II, c. iv.

D'immenses richesses en or y étaient concentrées, provenant du butin que les Gaulois avaient ramassé dans toutes leurs expéditions de Pannonie, de Grèce et de Thrace. La ville possédait un temple dédié à Belenus Apollon et qui était un objet de vénération dans tout le Sud-Ouest de la Gaule (1). Autour du temple s'étendaient des étangs sacrés.

Le pays, dit Strabon, était d'ailleurs riche en mines d'or et d'argent ; et depuis un temps immémorial, les Gaulois Tolosates jetaient des lingots et des pièces de monnaie dans les étangs consacrés à la divinité protectrice de la ville. Cette protection n'empêcha pas le consul Cépion de la livrer à un pillage en règle ; peut-être même fut-elle pour lui une utile indication ; et la quantité fabuleuse de lingots d'or et d'argent que l'on emporta ainsi de Toulouse a été, pour les historiens classiques des premiers siècles, l'objet de longues discussions. Justin, dont l'opinion est généralement adoptée, fait monter la somme à 118.000 livres pesants d'or et à 1.500.000 livres pesants d'argent (2), qui auraient valu ensemble près de cent trente millions, d'après le calcul fait par les Bénédictins au moment où ils écrivaient leur histoire du Languedoc ; ce qui ferait près de deux cents millions de notre monnaie actuelle (3).

(1) J. J. A. Barthélemy. — *Numismatique ancienne.*
Dion. — *Fragmenta apud Valesium,* p. 618-630.
Aulu-Gelle. — L. 3, c. 9.
Orose. — L. v, c. iv.
Strabon. — L. 4, p. 180 et suiv.
(2) Justin. — L. 32, c. 3.
(3) *Histoire générale de Languedoc avec des notes et des pièces justificatives, par dom Cl. Devic et dom Vaissette, religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur,* t. II, xxxiv.

Il est peut-être prudent d'en rabattre quelque peu. Quoi qu'il en soit, c'est là un des exemples les plus saisissants de l'accumulation des offrandes en métaux précieux jetées dans les fontaines et les réservoirs antiques (1).

Il n'est peut-être pas téméraire de penser que les sources Apollinaires devaient recéler autant de trésors que les étangs sacrés de Toulouse.

Ce qui est certain c'est que la dévotion au dieu topique de ces sources célèbres remonte aux plus anciennes époques connues. On a pu retirer en effet du fond de la piscine plus de cinq cents kilogrammes de grossiers morceaux de métal désigné sous le nom d'*æs rude* (airain brut), qui servait aux échanges avant que l'as monétaire même le plus élémentaire ait été inventé. Cet *æs rude* recouvrait lui-même une couche de silex taillés appartenant à l'époque néolithique.

Au dessus de l'*æs rude* se trouvait une assise de près de cent kilogrammes de lingots d'airain, qui dénotent un progrès assez sensible dans l'art encore bien primitif du monnayage et que l'on appelait *æs grave signatum*.

La couche supérieure enfin était formée de débris de poteries, de vases de bronze et d'argent et de plusieurs

(1) La coutume de jeter dans le creux d'une source ou d'un lac des pièces de monnaies et d'autres objets d'une certaine valeur, en reconnaissance des faveurs et des protections accordées par la divinité topique qui préside à ces eaux, s'est conservée dans certains cantons du Cantal, du Rouergue, de la Lozère, notamment aux lacs de St-Andéol, de Saillants, de Born, de Soubeyrol. — Voir Grégoire de Tours, *de gloria confessorum*, c. 2.

Ignon. — *Notice sur les monuments antiques de la Lozère*. — *Mémoires de la Société d'agriculture, sciences et arts de Mende*, t. XI, 1839-1840.

Bulletin de la Société de la Lozère, t. IX, 1858.

centaines de monnaies frappées, dont les âges étaient en quelque sorte gradués chronologiquement et présentaient une série continue depuis l'origine de l'art monétaire jusqu'à l'extinction du paganisme; « et si l'on considère, dit avec raison le R. P. Marchi, dans la dissertation qu'il a publiée, en 1852, pour faire connaître le premier au monde savant la découverte de Vicarello, que l'*æs rude*, qui fut le premier tribut jeté dans ces eaux, quoique englouti dans le gouffre plus anciennement que *l'æs grave signatum* et que les monnaies frappées, qui trouvaient un lit déjà préparé pour s'y ranger, a été cependant trouvé en si grande masse, nous ne croyons pas exagérer en avançant que plusieurs siècles avant la fondation historique de Rome, les Eaux Apollinaires étaient renommées parmi les Etrusques et fréquentées par eux; et qu'il n'y a pas de bains qui puissent nous fournir leurs annales écrites sur des monuments plus authentiques que la longue série des monnaies extraites de ces Eaux Apollinaires » (1).

C'est dans cette mine précieuse d'antiquités qu'on a retrouvé les quatre vases en argent massif appelés depuis « les vases Apollinaires. » Leur forme allongée, presque cylindrique, rappelle celle des bornes milliaires. Fabriqués du temps de Trajan à Cadix, l'ancienne Gadès phénicienne, ils ont été apportés précieusement par quelque riche baigneur, qui y avait fait graver avec le plus grand soin toutes les étapes de son pèlerinage à la source sacrée, tout comme les touristes naïfs de la Suisse moderne le font autour de leurs bâtons de marche.

(1) G. Marchi. — *La stipe tribulata alle divinità delle acque Apollinari,* op. cit.

Ces vases sont admirablement conservés. Les inscriptions et les ciselures ont gardé une netteté parfaite ; et cette nomenclature exacte des principales stations de la route entre Cadix et Rome complète de la manière la plus heureuse les indications déjà fournies par les itinéraires classiques en Espagne, dans le sud de la Gaule et en Italie.

XII

L'interprétation de ces précieux documents permet de reconstituer aujourd'hui avec la plus grande précision toutes les mailles du réseau des voies militaires de la vallée du Rhône et de ses affluents, vers le deuxième siècle de notre ère, à l'époque de l'apogée de la domination romaine, alors que la Gaule complètement soumise était devenue l'une des plus riches provinces de l'empire (1).

Chez un peuple centralisateur par excellence comme le peuple romain, ces routes étaient surtout un instrument de conquête et de colonisation.

Le premier soin d'un général victorieux était d'employer son armée à la construction ou au perfectionne-

(1) Le lecteur est prié de suivre les divers itinéraires dont nous allons donner la description sur la carte que nous avons placée à la première page de cette étude et sur les pièces justificatives.

ment, suivant les méthodes que nous avons indiquées plus haut, de ces grandes routes stratégiques absolument nécessaires pour assurer le service des approvisionnements et les communications de l'armée; c'était le meilleur moyen de faire sentir à chaque instant la main toute puissante de Rome aux peuples à peine domptés et chez lesquels une explosion de révolte était toujours à craindre.

C'est ainsi que, dès l'an 122 av. J.-C., le consul Cneïus Domitius Ahénobarbus, après avoir battu à Vindalium, au confluent de la Sorgues et du Rhône, les Allobroges, l'une des plus puissantes tribus qui faisaient partie de la clientèle des Arvernes, s'empressa d'appliquer ses troupes à la réfection de la grande route d'Espagne, la même qui avait conduit Hannibal des Pyrénées jusqu'au Rhône. Cette route a gardé son nom. C'est la voie Domitienne, *via Domitia*.

Un peu plus tard, le consul Aurélius Cotta attacha le sien à la route littorale de la Provence. Ce fut la voie Aurélienne, *via Aurelia*. Ouverte, dans le principe, depuis la porte Janicule à Rome jusqu'à Pise, elle fut successivement prolongée jusqu'à Gènes, de là jusqu'aux Alpes, puis jusqu'à Aix et Arles, où elle vint se souder à la voie Domitienne.

Ces deux routes, qui longeaient les côtes de la Provence et de la Narbonnaise, formaient ensemble le grand chemin d'Italie en Espagne. Sans doute le trajet par mer en ligne droite aurait été bien autrement rapide; mais la marine de Rome était assez médiocre. Les Romains, si intrépides sur terre, étaient d'assez pauvres navigateurs et préféraient de beaucoup faire le tour de la Méditerranée que de s'aventurer dans une traversée directe ou de s'assujettir à un cabotage assez long de port à port,

en doublant tous les caps de la côte, d'après les indications de l'itinéraire maritime dont on osait à peine s'écarter (1).

Cette grande voie littorale, *via Domitia* et *via Aurelia*, franchissait ainsi les Alpes au point le plus bas, le plus facile, le plus déprimé de la chaîne en vue de la mer, *in Alpe maritima*, comme on peut le lire sur la carte de Peutinger.

C'était à proprement parler le chemin de desserte de tous les ports de la côte, de toutes les anciennes villes grecques et phéniciennes, depuis Monaco jusqu'aux célèbres colonnes d'Hercule au sud de la péninsule ibérique. Elle passait à Fréjus, à Marseille, à Arles et à Narbonne (2), et franchissait les Pyrénées au cap de Creux, à l'endroit désigné sur les itinéraires sous le nom de *summum Pyrenæum*, où Pompée s'était fait élever un magnifique trophée, qui portait les noms des huit cent seize villes conquises pendant sa guerre d'Espagne (3).

La grande route qui pénétrait au cœur de la Gaule s'embranchait à Arles même, sur le Rhône, au point où la voie Aurélienne se soudait à la voie Domitienne. Elle remontait la vallée du fleuve, se maintenait toujours sur la rive gauche jusqu'à Lyon; et il eût été d'ailleurs difficile qu'elle pût s'écarter sensiblement de ce sillon naturel, si nettement tracé en ligne droite entre deux rangées de collines souvent abruptes et très rapprochées.

(1) Voir pièce justificative XI, l'extrait de l'itinéraire maritime le long des côtes de la Gaule, depuis Vintimille jusqu'à Arles, dans l'estuaire du Rhône. Le nombre des escales depuis l'embouchure du Tibre jusqu'à celle du Rhône était de 59, dont 34 sur les côtes de l'Italie et 25 sur les côtes de la Gaule.

(2) Voir pièce justificative X.

(3) *Le trophée de Pompée.* — Histoire de Languedoc, note E. B., t. I.

A Lyon, elle franchissait d'abord le Rhône, puis la Saône dont elle suivait la vallée sur la rive droite jusqu'à Mâcon *(Matisco)* et Châlons *(Cavilunno)*.

Châlons était un carrefour. Quatre routes y aboutissaient, reliées entre elles par un réseau de voies secondaires.

La première de ces routes était celle de l'Ouest et ses différentes ramifications desservaient : — d'une part la vallée de la Loire et de ses principaux affluents, en passant à Autun, *Augustodunum*, à Nevers, *Nevirnum*, à Bourges, *Avaricum*, à Orléans, *Genabum*, à Tours, *Cæsarodunum*, à Angers, *Julio Magus*, et finissant au port des Namnètes, Nantes, *Portus Namnetum*; —d'autre part les provinces correspondantes à la Bretagne et à la Normandie modernes, les basses vallées de la Seine et de la Somme et les villes déjà populeuses de Rennes, *Condate*, de Rouen, *Rotomagus*, et d'Amiens, *Samarobriga*.

Deux autres routes remontaient vers le Nord : — la plus importante suivait la vallée de l'Yonne, puis celle de la Seine, traversait la petite île de Lutèce, qui commençait déjà à porter, sous Tibère, au premier siècle de notre ère, son nom de Paris, *civitas Parisiorum*, ainsi qu'on a pu le lire sur une inscription récemment découverte, au cœur même de la cité, dans le sous-sol de l'église Notre-Dame, et mentionnant l'existence de la corporation des bateliers de la Seine (1); —l'autre remontait la

(1) TIB . CAESARE
AVG . IOVI . POTVM
MAXSVMO . ARAM
NAVTAE . PARISIACI
PVBLICE . POSIE
RVNT

vallée de la Somme, passait sur le plateau de Langres, traversait les Vosges et suivait tout le cours de la Moselle jusqu'au Rhin, en desservant sur son passage les villes de Toul, *Tullum*, de Metz, *Divodunum*, de Trèves, *Augusta Treviorum*, et de Coblentz, *Confluentes*.

La quatrième enfin était la route de l'Est, qui menait droit au Rhin. Elle remontait d'abord la vallée du Doubs, passait à Besançon, *Vesontio*, passait le Jura, aboutissait au Rhin près d'Augst, l'ancienne capitale des Rauraques, *Augusta Rauracum*, située un peu au dessus de Bâle, et suivait ensuite la rive gauche du fleuve jusqu'aux rivages de l'Océan germanique (1).

La grande route militaire de l'intérieur de la Gaule, depuis la région du Bas-Rhône jusqu'aux collines boisées de la Haute-Savoie, suivait naturellement la vallée et presque toujours la berge même du fleuve ; et, de même que la route littorale de la Narbonnaise reliait tous les ports de la côte méditerranéenne, la route d'Arles à Châlons desservait toutes les escales fluviales, tous les points de stationnement des barques et des radeaux, employés à la descente, à la remonte ou à la traversée d'une rive à l'autre.

Il est donc certain qu'elle a dû exister dès la plus haute antiquité, au moins à l'état rudimentaire, soit

Inscription trouvée sous le chœur de Notre-Dame et aujourd'hui déposée au musée des Thermes, à Paris. — LÉON RÉNIER. — *Annuaire de la Société des antiquaires de France*, année 1850-1851.

(1) Voir notre carte placée à la première page ; — Cf. les cartes itinéraires de la Gaule au commencement du cinquième siècle, travail préparatoire publié par le ministère de l'instruction publique ; — le recueil des Itinéraires, éd. Parthey et Pinder. Berlin, 1848.

comme chemin de desserte du fleuve, soit comme voie de secours, lorsque les eaux torrentielles rendaient, pendant les crues, la descente périlleuse et la remonte absolument impossible.

Les témoignages des géographes classiques nous apprennent de la manière la plus certaine que le mouvement commercial de la Gaule était dû en grande partie à la navigation fluviale.

Strabon ne cesse d'admirer l'heureuse disposition de la Celtique, dont les grands fleuves toujours navigables permettaient de pénétrer au cœur du pays et d'établir une communication presque continue entre l'Océan et la Méditerranée. Les luttes des Séquanes et des Edues au sujet des péages de la Saône sont la manifestation de de l'activité commerciale qui existait déjà depuis longtemps à l'époque de la conquête (1).

Pour aller chercher l'étain en Bretagne ou aux Iles Cassitérides (2), dont ils faisaient un gros trafic, les Grecs massaliotes avaient de très bonne heure préféré la voie du Rhône, si bien orientée vers le Nord, au détour par le détroit de Gadès, trop long et surtout gêné par la concurrence des colonies phéniciennes. Lorsque les crues du fleuve obligeaient à suivre les chemins qui longeaient la rive, le portage avait lieu à dos de cheval, et, d'après

(1) Πρὸς δὲ τοὺς Αἰδούους καὶ διὰ ταῦτα μέν, ἄλλ' ἐπέτεινε τὴν ἔχθραν ἡ τοῦ ποταμοῦ ἔρις τοῦ διείργοντος αὐτούς, ἑκατέρου τοῦ ἔθνους ἀξιοῦντος εἶναι τὸν Ἄραρα καὶ ἑαυτῷ προσήκειν τὰ διαγωγικὰ τέλη.

STRAB., *Geog.*, l. IV, c. III, 2 ed. Did.

CÆSAR, *Bell. Gall.*, pass.

(2) Οὔτε νήσους οἶδα Κασσιτερίδας ἐούσας, ἐκ τῶν ὁ κασσιτέρος ἡμῖν φοιτᾷ......
Ἐξ ἐσχάτης δ'ὦν ὅ τε κασσίτερος ἡμῖν φοιτᾷ καὶ τὸ ἤλεκτρον.

HERODOT. — *Hist.*, l. III, CXV, ed. Did.

Diodore de Sicile, il fallait à peine trente jours pour faire ce voyage (1).

Les marchands tyriens connaissaient aussi la route du Rhône, et ces premiers civilisateurs de la Celtique avaient pénétré par là jusqu'au cœur de la Gaule. La ville sacrée d'Alise en Bourgogne, fondée d'après la légende par Hercule (2), était établie sur les riches coteaux que domine le faîte séparatif de la Saône et de la Seine ; c'était le point de passage obligé des marchandises en transit du Midi au Nord, de la Méditerranée à l'Océan.

Les Grecs et les Phéniciens, dont les colonies étaient échelonnées sur tout le rivage méditerranéen, remontaient ainsi le cours du Rhône et de la Saône et, après un transbordement assez court, pouvaient reprendre leur navigation jusqu'aux embouchures de la Loire, de la Seine et du Rhin, où la marine de Bretagne leur apportait du fer, des pelleteries, de magnifiques chiens de chasse et de combat et surtout l'étain si recherché des Iles Cassitérides, l'un des éléments du bronze, alors indispensable à tous les besoins de la vie. Ils lui livraient en échange des toiles, des laines, des étoffes, des épices,

(1) Πολὺς δὲ καὶ ἐκ τῆς Βρεττανικῆς νήσου διακομίζεται πρὸς τὴν καταντικρύ κειμένην Γαλατίαν, καὶ διὰ τῆς μεσογείου Κελτικῆς ἐφ' ἵππων ὑπὸ τῶν ἐμπόρων ἄγεται παρὰ τὲ τοὺς Μασσαλιώτας καὶ εἰς τὴν ὀνομαζομένην πόλιν Ναρϐῶνα.

DIOD. SIC., l. V, XXXVIII.

Ἡμέρας ὡς τριάκοντα κατάγουσιν ἐπὶ τῶν ἵππων τά φορτία πρὸς τὴν ἐκϐολὴν τοῦ Ῥοδανοῦ ποταμοῦ.

DIOD., SIC, l. V, XXII, ed. Did.

(2) Κατα δὲ τὴν Ἡρακλέους ἐπὶ Γηρυόνην στρατείαν, καταντήσαντος εἰς τὴν Κελτικὴν αὐτοῦ καὶ πόλιν Ἀλησίαν ἐν ταύτῃ κτισαντος.....

DIOD.. SIC., l. V, XXIV, ed. Did.

des bijoux. Le long du chemin ils trafiquaient avec les Gaulois de l'intérieur (1).

Cette route de la vallée du Rhône était la plus importante des quatre voies magistrales désignées communément sous le nom de « voies d'Agrippa » et qui rayonnaient autour de Lyon.

L'une de ces routes, nous dit Strabon, traversait les Cévennes et conduisait dans l'Aquitaine ; une autre descendait dans la vallée du Rhin ; la troisième allait rejoindre l'Océan après avoir traversé le pays des Bellovaques et des Ambiens ; la quatrième enfin était la grande route du Rhône, conduisait dans la Narbonnaise et aboutissait au rivage massaliote, ἐπὶ τὴν Ναρβώνιτιν καὶ τὴν Μασσαλιωτίκην παραλίαν (2).

Les colonnes milliaires dont elle est jalonnée et que l'on a retrouvées quelquefois en place, les stations et les relais qui sont mentionnés sur les itinéraires classiques permettent de la reconstituer aujourd'hui avec une exactitude à peu près parfaite. Elle se développait d'un bout à l'autre sur le flanc gauche de la vallée, tantôt

(1) P. Bial. — *Chemins de la Gaule du temps de César*, op. cit.
Hujus civitatis est longe amplissima auctoritas omnis oræ maritimæ regionem earum, quod et naves habent Veneti plurimas, quibus in Britanniam navigare consuerunt, et scientia atque usu nauticorum rerum reliquas antecedunt, et in magno impetu maris atque aperto, paucis portubus interjectis, quos tenent ipsi, omnes fere, qui eo mari uti consuerunt, habent vectigales.
Cæs. *Bell. Gall.*, l. III, viii.

Τέτταρα δ'ἔστὶ διάρματα, οἷς χρῶνται συνήθως ἐπὶ τὴν νῆσον ἐκ τῆς ἠπείρου, τὰ ἀπὸ τῶν ἐκϐολῶν τῶν ποταμῶν, τοῦ τε Ῥήνου καὶ τοῦ Σηκοάνα καὶ τοῦ Λείγηρος καὶ [τοῦ] Γαρούνα.
Strab — *Geogr.*, l. IV, c. v, 2 ed. Did.

(2) Strab. — *Géog.* IV, vi, 11 édit. Did.

côtoyait le fleuve à une très faible distance, le plus souvent longeait le pied des coteaux et se tenait toujours au dessus de la zone d'inondation. Elle franchissait ainsi tous les affluents de la rive gauche, l'Ozon, la Gère, l'Auron, le Bancel, la Galaure, l'Isère, la Véoure, la Drôme, le Roubion, la Berre, le Lez, l'Aigues, la Sorgues, la Durance, et traversait successivement les territoires des Allobroges, des Ségalaunes, des Tricastins, des Cavares et des Salyens, qui formaient les cités et les colonies de Vienne, *Vienna*, de Valence, *Valentia*, de St-Paul-Trois-Châteaux, *Neomagus*, et plus tard *Augusta*, d'Orange, *Aurausio*, d'Avignon, *Avenio*, et d'Arles, *Arelate*.

L'étude détaillée de cette voie fréquentée entre toutes a été faite bien des fois.

Il n'en est pas de mieux connue aujourd'hui, pas même celles qui rayonnent autour de Rome. La nomenclature suivante, que nous empruntons à un travail consciencieux récemment adressé à la commission de géographie historique de l'ancienne France, permettra au lecteur de la suivre pour ainsi dire pas à pas, de se rendre compte du nombre et de l'emplacement de ses stations et de ses principales étapes, et d'en faire l'assimilation avec les villes et les localités modernes (1).

I. LUGDUNUM, Lyon, sur le coteau de Fourvières, *Lugdunum Segusiavorum*, *caput Galliarum*, — *colonia Copia Claudia Augusta Lugudunensium ;*

II. VIENNA, Vienne (Isère), à XXIII milles de Lyon le long du Rhône (34.074^{m}), et par le raccourci, *per compen-*

(1) FLORIAN VALLENTIN. — *La voie d'Agrippa de Lugdunum au rivage massaliote*. Paris, 1880.

dium, à XVI milles, — *Vienna Allobrogum, colonia Julia Viennensium.*

III. Figlinis, St Rambert-d'Albon (Drôme), à XVIII milles de *Vienna* (26,667m).

IV. Ursolis, St-Vallier (Drôme), à XVIII milles de *Vienna* (38,519).

V. Tegna, Tain (Drôme), à XVIII milles de *Figlinis* (25.185m),

VI. Valentia, Valence (Drôme), à XIII milles de *Tegna* (19,259m).

VII. Umbenno, simple *mutatio*, Les Battendons, hameau de la commune d'Etoile (Drôme), à IX milles de *Valentia* (13,333m).

VIII. Batiana, *mutatio*, Bauce, quartier de la commune de Saulce (Drôme), à XVIII milles de *Valentia* (26.667m).

Acunum, *mansio*, Montélimar (Drôme), quartier de Notre-Dame d'Aygu, à XII milles de *Batiana* (17,778m).

IX. Novemcraris ou Novencrares, *mutatio*, le Logis des Granges Goutardes (Drôme), à XII milles d'*Acunum* (17.778m).

X. Senomago, St Pierre de Sénos, hameau de Bollène (Vaucluse), à XVIII milles d'Acunum (26,667m).

XI. Ad Letoce, *mutatio*, gué du Lez, un peu à l'Est de Bollène, à VIII milles de *Novemcraris* (11,862m).

XII. Arausio, *civitas*, à XV milles de *Senomago*, (22,215m), Orange (Vaucluse), *Arausio Cavarum, Colonia Julia Secundanorum.*

XIII. Cypresseta ou Cepressete, *mutatio*, Pont de Sorgue (Vaucluse) à XV milles d'*Arausio* (22,216m).

XIV. Avenio, *civitas*, à V milles de *Cypresseta*, 7,407m, Avignon, (Vaucluse) *Colonia Avenio Cavarum.*

XV. BELLINTO, *mutatio*, Barbentane, (Bouches-du-Rhône) à V milles d'*Avenio* (7,407^{m}).

XVI. ERNAGINUM, *mutatio*, à X milles de *Bellinto*, (14,814^{m}), St-Gabriel près Tarascon (Bouches-du-Rhône).

XVII. ARELATE, *civitas*, *Arelate Salyum*, *colonia Julia Paterna Areletensium Sextanorum*, à VII milles d'*Ernaginum* (10,370), Arles (Bouches-du-Rhône).

Cette voie d'Agrippa avait, ainsi depuis son origine à Lyon, à peu près au quartier de la Guillotière, jusqu'à Arles, CLXX milles ou 251 k. 855^{m}. Aujourd'hui on compte de Lyon à Arles 258 k. par la route de terre et 266 k. par le chemin de fer. Il est impossible de voir des tracés qui se rapprochent davantage sur d'aussi grands parcours (1).

Restaurée par Agrippa, cette route, qui avait joué un si grand rôle dans l'histoire des migrations des peuples primitifs de la Gaule et de leurs transactions commerciales, devint l'une des plus fréquentées de l'empire. Claude, débarqué à Marseille pour se rendre dans l'Ile de Bretagne, Fabius Valens, général de Vitellius, rançonnant sur son passage la ville de Vienne, Constantin, poursuivant son beau-père Maximien des bords du Rhin au rivage de la Méditerranée, la parcoururent d'un bout à l'autre (2). C'était le passage obligé de la Narbonnaise à la Germanie. C'est par elle que toutes les villes marchandes du littoral communiquaient avec Lyon qui, d'après Ammien Marcellin, était devenu, depuis le deuxième siècle, la tête même des Gaules, *qui locus est exor-*

(1) Voir l'Itinéraire d'Antonin et l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem ; — éd. Parthey et Pinder. Berlin, 1848.

(2) FLOR. VALLENTIN. — *La voie d'Agrippa*, op. cit.

dium Galliarum (1), désignation qui est reproduite d'une manière si caractéristique sur la carte de Peutinger : *Lugdune caput Galliarum* (2).

La vallée du Danube avait été, aux époques les plus reculées, la principale route des Aryens et des races indo-européennes dans leur marche générale vers l'occident; la vallée du Rhône et de la Saône devint, à partir du cinquième siècle avant notre ère, et est restée, jusqu'à nos jours, le grand chemin de tous les marchands tyriens, rhodiens, phéniciens, grecs ou italiotes, en un mot de tous les peuples maritimes et commerçants de la région méditerranéenne et de l'extrême Orient, émigrant ou trafiquant du Midi vers le Nord.

(1) Amm. Marcell. XV, 11, 17.
(2) Table de Peutinger. — Segm. 2.

XIII

Cette route du Rhône n'était pas cependant la plus directe pour les armées romaines qui se rendaient fréquemment d'Italie en Gaule et en Germanie. C'était un bien long détour que de suivre toute la côte ligurienne qui correspond à ce qu'on appelle aujourd'hui la rivière de Gênes, puis de doubler le cap des Alpes Maritimes, et de festonner ensuite tout le littoral de la Provence le long de la voie Aurélienne. Le cabotage du port d'Ostie au port d'Arles, tel que nous l'a laissé l'itinéraire maritime (1), n'était pas moins long, il était en outre plus incertain, sujet à des retards, quelquefois à des dangers et, au demeurant, convenait médiocrement à une nation assez peu familiarisée avec les choses de la mer.

(1) Voir pièce justificative XII.

A tout prendre, la barrière des Alpes effrayait beaucoup moins les Romains et les Gaulois qu'une traversée directe de la Méditerranée, ou même qu'une navigation fractionnée de port à port en vue de la côte rocheuse de Provence.

De tout temps les Gaulois avaient su pénétrer en Italie en escaladant les Alpes. Il est sans doute assez difficile d'avoir des notions un peu nettes sur la situation de la Gaule cinq ou six siècles avant notre ère. On sait cependant que toute la Celtique formait une vaste agglomération de tribus guerrières, intelligentes, toujours en mouvement et qui se sentirent bientôt mal à l'aise dans leurs étroites limites.

Les grandes expéditions de Bellovèse en Italie et de Sigovèse en Orient, par cette vallée du Danube qu'ont suivie quinze siècles plus tard les armées tout aussi peu disciplinées des premiers Croisés, n'appartiennent certainement pas à l'histoire. Tite-Live (1) et la plupart des historiens latins n'ont fait que reproduire, en les arrangeant à leur façon, des traditions et des légendes héroïques, originaires, selon toute apparence, de la Gaule elle-même, où l'on aimait à se représenter sous les formes les plus dramatiques les conquêtes et les voyages des générations disparues.

La critique moderne commence aujourd'hui à jeter quelque jour sur le fond un peu confus de tous ces vieux récits de guerre et à dégager les faits réellement historiques des légendes un peu monotones dans lesquelles ils sont enchevêtrés. Il est sans doute possible que déjà

(1) TITE-LIVE. — L. V, c. 33 et seq.
CÆSAR. — *De bello Gall.*, l. 6, c. 25 et seq.

dans le sixième siècle, sous le règne de Tarquin l'Ancien, ainsi que le raconte, sans aucune preuve du reste, Tite-Live, et que l'ont successivement répété, d'après lui, presque tous les historiens classiques et même les graves Bénédictins (1), une première armée gauloise ait fait irruption sur le versant italien des Alpes. Il est probable cependant que la plupart des auteurs ont reporté un peu trop haut la date de ces invasions, qu'il faut les placer tout au plus vers le milieu du quatrième siècle avant l'ère chrétienne, à l'époque de la chute de la domination des Etrusques en Italie, et que les premières expéditions de nos ancêtres de l'autre côté des Alpes sont à peu près contemporaines des grandes migrations gauloises en Pannomie, en Thrace, en Grèce et en Asie (2).

Quoi qu'il en soit, la route par la vallée de la Durance et le mont Genèvre était la plus naturelle, la mieux dessinée, la plus facile; et tout porte à croire que c'est elle qui fut suivie dès les temps les plus reculés. Une fois connue, elle fut presque toujours adoptée. C'est par là certainement qu'ont passé les hordes de Bellovèse, les éléphants d'Hannibal et les premières légions de César.

Elle traversait cette partie de la chaîne des Alpes que Tite-Live (3) a appelée le premier les Alpes Juliennes, *Juliæ Alpes*, en l'honneur du conquérant des Gaules.

Mais cette désignation ne fut qu'éphémère. Le

(1) Dom Cl. Devic et dom J. Vaissette. — *Hist. génér. du Languedoc*, l. I. c. 1.

(2) Voir le récit de ces expéditions dans l'*Histoire des Gaulois* d'Amédée Thierry, l. I, c. 1.

(3) Tite-Live. — V, 34.

massif du mont Genèvre et les puissants contreforts qui le soudent au groupe du mont Cenis et du mont Viso ont pris, dès le premier siècle, et ont conservé depuis lors le nom d'un petit roi des Alpes, Cottus ou Cottius, qui se soumit pacifiquement à Auguste, vers l'an 25 de notre ère, et ne se vit imposer pour conditions de l'alliance de Rome que l'obligation d'ouvrir, à travers ses états couverts de montagnes inaccessibles, des routes plus courtes et d'un accès plus facile que les sentiers dont on s'était servi jusque là (1). Le nom des Alpes Cottiennes,

(1) Amm. Marc. — XV, x, 2 et 7.

Strabon, en parlant de la route qui traversait cette partie des Alpes, dit qu'elle passait du pays des Voconces dans la Cottie : διὰ Οὐοκοντίων καὶ τῆς Κοττίου (V, 1, 3) et πρός τὴν Κοττίου ἐπ' 'Εϐρόδυνον κώμην (id. id). La carte de Peutinger porte en gros caractères la mention COTII REGNUM, royaume de Cottius.

Le tombeau du roi Cottius est à Suze. A l'ouest de cette ville, on voit encore aujourd'hui un arc honoraire en très bon état de conservation, dont la frise représente les différentes scènes du sacrifice solennel appelé *suovetaurile*, dans lequel on immolait un porc, un mouton et un taureau, et dont l'architrave porte l'inscription suivante en quatre lignes :

IMP. CAESARI. AVGVSTO. DIVI. F. PONTIFICI. MAXVMO. TRIBVNIC. [POTESTATE. XV. IMP. XIII

M. IVLIVS. REGIS. DONNI. F. COTTIVS. PRAEFECTVS. CEIVITATVM. QVAE [SVBSCRIPTAE. SVNT. SEGOVIORVM. SEGVSINORVM

BELAGORVM. CATVRIGVM. MEDVLLORVM. TEBAVIORVM. ADANATIVM, [SAVINCATIVM. EGDINIORVM. VERMINIORUM

VENISANORVM. IEMERIORVM. VESVBIANORVM. QVADIATIVM. ET. CEIVITATES. [QVAE. SVB. EO. PRAEFECTO. FVERVNT

qui doit se traduire :

A l'empereur César Auguste, fils du divin César, grand pontife, revêtu de la puissance tribunitienne pour la quinzième fois (la première étant de l'an 23 avant J.-C., l'arc de Suze date par conséquent de l'an 8), *ayant reçu treize salutations impériales* (par suite de ses victoires) ; *M. Julius Cottius, fils du roi Donnus,*

Alpes Cottiæ, est inscrit, à côté de celui du mont Genèvre, sur l'Itinéraire d'Antonin, sur celui de Bordeaux à Jérusalem, sur la Table de Peutinger, sur les Vases Apollinaires (1). Les Alpes Cottiennes et le mont Genèvre étaient la route classique de l'Italie en Gaule à travers les Alpes.

Mais ce n'était pas la seule; et les deux cols célèbres

préfet des cités dont les noms suivent : Segovii, Segusini, Belaci, Caturiges, Medulli, Tebavii, Adanates, Sevincatii, Egdinii. Verminii, Venisani, Iemerii, Vesubiani, Quadiates, et les cités qui furent sous le gouvernement de ce préfet (ont élevé ce monument. (Traduction de M. Ern. Desjardins).

Il est curieux de remarquer que Cottius, fils du roi Donnus et roi lui-même, ne prend pas son titre souverain sur l'inscription de l'arc de Suze, qu'il avait fait élever en l'honneur de l'empereur César Auguste, se contente de celui de Préfet, et qu'il adopte le nom de famille des Jules, *Julius*, comme s'il eût été fait citoyen romain par Auguste. Il est probable que son indépendance fut respectée; l'empereur Claude accrut même son domaine et lui donna de nouveau le titre de roi, qu'il prit alors, d'après Dion Cassius pour la première fois (a). A sa mort seulement, le petit royaume des Alpes fut réduit en province romaine (b), et cette région des Alpes prit son nom, Alpes Cottiennes, qu'elle a gardé depuis.

Ern. DESJARDINS. *Gaule Romaine*, t. I, c. 1, § 1.

(a) Μάρκῳ Ἰουλίῳ Κοττίῳ τὴν πατρῴαν ἀρχὴν, ἣν ἐπὶ τῶν Ἄλπεων τῶν ὁμωνύμων εἶχε, προσεπηύξησε [ὁ Κλαύδιος] (an de Rome 797, 44 de notre ère), βασιλέα αὐτὸν τότε πρῶτον ὀνομάσας, « l'empereur Claude augmenta l'héritage paternel que M. Jules Cottius possédait dans les Alpes qui portent son nom et lui conféra pour la première fois le titre de roi. »

(DIO. CASS. XL, 24).

(b) *Regnum Alpium...., defuncto Cottio, in provinciæ formam redegit.* — SUETON. *Nero*, 18.

(1) Voir pièces justificatives, IV, VIII, X et XI.

Cf. A. AURÈS. — *Concordance des vases Apollinaires et de l'Itinéraire de Bordeaux à Jérusalem dans toutes les parties qui leur sont communes, et comparaison de ces textes avec l'Itinéraire d'Antonin et avec la Table Théodosienne.* — Nîmes, 1868.

du grand et du petit St-Bernard, qui permettent de contourner le massif du mont Blanc au Nord et au Sud-Ouest, étaient aussi très-bien connus des anciens.

Le col du grand St-Bernard est la clef du passage à travers les Alpes Pennines. Le point culminant portait anciennement le nom de *Summus Penninus*. Au dire de Strabon (1) la route du grand St-Bernard était de son temps difficilement accessible aux bêtes de somme. Tite-Live (2) cependant n'hésite pas à l'indiquer comme le chemin suivi par deux des plus anciennes peuplades celtiques, les Boïens et les Lingons, lors de la première irruption des Gaulois en Italie, vers le cinquième siècle avant notre ère (3).

Ce grand chemin à travers les Alpes Pennines était, ainsi qu'on peut s'en assurer à la lecture de l'itinéraire d'Antonin (4), à peu près le même que la route actuelle; il passait aux mêmes points remarquables; comme elle il contournait les rives dénudées du petit lac aux reflets d'acier qui baigne les murs de l'hospice moderne.

Ce nom de *Penninus*, porté à la fois par la montagne et par le lac glacé, dernier reste d'un glacier disparu (5), ne rappelle pas, comme l'a dit naïvement Tite-

(1) Ἡ μὲν [ὁδὸς] διὰ τοῦ Ποινίνου..... ζεύγεσιν οὐ βατή.
STRAB., *Geog*, IV, VI, 7.

(2) *Pœninon.... Boii Lingonesque transgressi.* — TITE-LIVE V, 35.

(3) E. DESJARDINS. — *Gaule romaine*, t. I, c. 1, § 1.

(4) Voir la pièce justificative VII.

(5) Voir la carte de Peutinger, où le petit lac du grand St-Bernard est désigné sous le nom de *Henus lacus*, pour *Pœnus* ou *Penninus lacus*.

ἡ κεφαλὴ τοῦ Δορία ποταμοῦ ἡ κατὰ τὴν Ποινίναν λίμνην. 28°, 45'. — 43°, 45'.
PTOL. III, I, 24.

Live, trompé par une fausse analogie (1), les Carthaginois, *Pœni*, conduits par Hannibal. Nous avons d'ailleurs vu plus haut que le général Africain ne dirigea pas son armée sur le grand St-Bernard, mais bien sur le mont Genèvre. L'origine du *Penninus* nous est aujourd'hui parfaitement connue; c'est une ancienne divinité topique, d'origine gauloise, le dieu *Penn*, que les Romains ont incorporé sans hésiter dans leur mythologie complaisante et fort élastique et dont ils ont fait un *Jupiter Pœninus*.

De même que le mont Genèvre était consacré aux Déesses Mères ou aux Matrones *(mons] Matrona)*, le grand St-Bernard avait aussi son génie tutélaire, sorte de gardien du passage des Alpes, dont il était prudent de s'assurer la protection quand on mettait le pied sur son redoutable domaine.

Trente et une inscriptions votives ont été retrouvées au grand St-Bernard; la plupart sont dédiées au *Jupiter Pœninus*, quelques unes au dieu *Penn* lui-même. Ces ex-voto, gravés sur des tablettes d'airain, avaient dû être jadis encastrés dans les murs du temple aujourd'hui disparu du dieu Penn ou du Jupiter topique qui s'était substitué à la divinité celtique (2).

(1) Tite-Live, XXI, 38.

(2) Voir, pour les inscriptions votives trouvées au grand Saint-Bernard :

Christian de Loges. — *Essai historique sur le mont Saint-Bernard*. Montpellier, 1789.

Levade. — *Recueil de quelques inscriptions romaines trouvées dans le pays de Vaud et le Vallais.*

Le Père Murith, chanoine du grand Saint-Bernard. — *Société des antiquaires de France*, 1821.

De Haller. — *Helvetien unter der Romern.*

La montagne, qui avait pris d'abord le nom du génie gaulois, *Summus Penninus*, prit plus tard celui du maître des dieux et s'appela « montagne de Jupiter, Mont-Joux », *mons Jovis*. Cette dernière désignation n'a pas d'ailleurs prévalu ; mais on la retrouve cependant dans un certain

ORELLI. — *Corpus*.
STEINER. — *Codex inscript. Roman. Danubii et Rheni*, 1822.
MOMMSEN. — *Inscriptiones confederationis Helvelicæ*.
CARLO PROMIS. — *Le Antichità di Aosta*. Torino, 1862.

Le nombre de ces inscriptions aujourd'hui connues est de trente-trois. Presque toutes sont dédiées à Jupiter Pœninus IOV.OPT.POEN., un petit nombre à Pœninus tout court, qui semble conserver ainsi ses caractères de dieu topique ou de génie particulier de la montagne. Nous donnons ici, d'après le texte de Mommsen et les savantes notes de M. E. Desjardins (*Gaule Romaine*, op. cit.), auquel on ne saurait mieux faire que de recourir dans toutes les questions de géographie ancienne de la Gaule, deux de ces inscriptions avec leur traduction :

1° IOVI . POENINO
L. PACCIVS L. F. PAL
NONIANUS
FVNDIS
7. LEG. VI. VICTRICIS P. F.
EX VOTO

qui doit se traduire :

« *A Jupiter Pœninus, L. Paccius Nonianus, fils de L., inscrit dans la tribu Palatina, né à Fundi, centurion de la Légion VI*ᵉ *Victrix Pia Fidelis. Ex-voto.* »

2° FELICIO
ET TERRENA
PRISCA . MIC
EX LEG XIIII . GEM
POENINO V. S. L. M.

dans laquelle on doit lire au lieu de MIC, MHC *(missus honesta missione)* et qui doit se traduire :

« *Felicion, ayant reçu son congé comme soldat de la légion XIV*ᵉ *Gemina, et Terentia Prisca ont acquitté leur vœu à Pœninus.* »

nombre d'actes des IXe, X^e^ et XIIe siècles (1); et la petite plate-forme qui s'étend au devant de l'hospice jusqu'à la rive du lac s'appelle encore « le Plan de Joux ».

De l'autre côté du massif du Mont-Blanc se trouve le sommet du petit St-Bernard, le *mons Graïus* (2) qui a donné son nom à la chaîne des Alpes Grées, *Alpes Graiæ* (3).

Ce sommet, comme celui du *Penninus*, était aussi consacré à Jupiter. L'hospice du petit St-Bernard s'est appelé, jusqu'en 1777, « la maison des pauvres du Mont Jupiter, *domus pauperum Montis Jovis* (4). » Sur la crête de la montagne se dressait une magnifique colonne de gneiss porphyroïde, qui s'appelait « *columna Jovis*, colonne de Joux ou de Jupiter », et qui avait été plantée, dans les premiers siècles de notre ère, en l'honneur du maître des dieux. Au XIIe siècle, le plateau supérieur qui domine le col portait encore le nom de *Mont-Jouvet*. C'est d'ailleurs sans aucune raison sérieuse que Pline et Ammien Marcellin, s'appuyant sur la légende d'Hercule, ont donné à cette partie de la chaîne le nom d'Alpes Grecques, *Alpes Graiæ* ou même *Græcæ* (5); et il est

(1) — LUITPRAND. — *Histor.* I, 9.
CARLO PROMIS. — *Le antichità di Aosta*, op. cit.

(2) *Legiones..... Penninis Cottianisque Alpibus, pars Monte Graio traducuntur.* TACIT. — *Hist.* IV, 68.

(3) Ἐν δὲ ταῖς Ἄλπεσιν..... — PTOL. III, 1, 37. — Voir pièces justificatives IV et V.

(4) *Domus sancti Bernardi Montis Jovis, Hospitale Montis Jovis.* — Voir chartes de 1177 et 1193.
CARLO PROMIS. — *Le antichità di Aosta.* — Torino, 1862.

(5) .... *Ejusdem exercitus (Herculis) et Graios fuisse Graiarum Alpium incolas.* — PLIN. III, XXIV, 2.
AMM. MARCELL. — XV, X, 9.
VARRO. — *Ap. Servium ad Virg. Æneid.* X, 13.
PETRON. — *Sat.* 122.

beaucoup plus logique de penser que cette désignation latine de *Graiæ* (Alpes Grées) a été engendrée par le vocable *crau* ou *craig*, qui rappelle à la fois le celtique *karn*, *kairn*, pierre sacrée, et l'ionique κρανάος, pierre, rocher, et a dû être le nom primitif de quelque divinité topique, analogue au dieu *Penn* du grand St-Bernard.

Comme dernière preuve, enfin, de la fréquentation de ces deux passages aux époques les plus reculées de l'histoire de la Gaule et du caractère religieux qu'on attribuait aux sommets escarpés qui les dominaient, on ne saurait oublier le cromlech, si fièrement planté au dessus de la route moderne, et qui se composait d'une cinquantaine de pierres brutes d'un demi-mètre cube environ, plantées circulairement à trois mètres de distance les unes des autres, et dessinant une circonférence de soixante-dix mètres de rayon (1). Ce cromlech, le plus élevé peut-être qui existe au monde, — son altitude est de 2500 mètres, — fut très certainement, à l'origine des temps, le temple primitif de la divinité protectrice du passage.

(1) Carlo Promis. — *Le antichità di Aosta*, op. cit.
Borrel. — *Étude sur les monuments de l'antiquité dans la Tarentaise*, 1875.

XIV

On le voit donc. Dès les premiers temps historiques de la Gaule et de l'Italie, c'est-à-dire cinq ou six cents ans avant notre ère, des communications régulières existaient entre les deux versants de la chaîne des Alpes. On est même certain que le nombre des passages n'était pas limité aux trois cols du mont Genèvre, du grand et du petit St-Bernard.

Polybe, en effet cite quatre routes pour sortir de l'Italie et pénétrer en Gaule (1).

(1) Ces quatre passages, sont :

1° La route de la Corniche sur le rivage de la mer Tyrrhénienne.

2° Celle du pays des *Taurini* par le mont Genèvre.

3° Celle du pays des *Salassi* par le val d'Aoste (grand et petit Saint-Bernard).

4° Celle de la Rétie.

Voir Polybe, fragment cité par Strabon, IV, vi, 12.

Un siècle après Polybe, Varron, contemporain de César, en comptait cinq (1). Les textes sont sans doute un peu confus et laissent prise à bien des interprétations et des commentaires ; mais les itinéraires classiques permettent de les éclaircir et de les compléter ; et grâce à eux, il est aujourd'hui possible de dessiner le réseau des voies romaines à travers les Alpes avec une précision très-satisfaisante.

La plus méridionale de ces voies était, nous l'avons déjà dit, la voie Aurélienne, qui longeait d'abord la rivière de Gènes (2), franchissait les Alpes à la Turbie, au-dessus de Monaco (3), et se terminait à Arles, où elle était prolongée dans la direction des Pyrénées par la voie Domitienne. C'était la route d'Espagne.

A Arles, se détachait aussi la route du Rhône ; nous venons d'en donner plus haut les différentes étapes jusqu'à Lyon.

Les autres routes d'Italie en Gaule partaient de Milan, *Mediolanum*.

La route du Nord traversait d'abord le Tessin, longeait ensuite la vallée de la Sesia, puis celle de la Doria Baltea, passait à Novare, *Novaria*, à Verceil, *Vercellæ*, à Ivrée, *Eporedia*, et aboutissait à Aoste, *Augusta prætoria Salassorum*, dans le pays des Salasses

(1) *Sane omnes altitudines montium, licet à Gallis Alpes vocentur, prope tamen montium Gallicorum sunt ; quas quinque vias Varro dicit transiri posse : una quæ est juxta mare per Ligures; altera qua Hannibal transiit; tertia qua Pompeius ad Hispaniense bellum profectus est ; quarta qua Hasdrubal de Gallia in Italiam venit ; quinta, quæ quondam a Græcis possessa est, quæ exinde Alpes Græcæ appellantur. Ad Æneid.* X, 13.

(2) Voir pièce justificative III.

(3) *In Alpe Maritima. — Carte de Peutinger.* Segm. 2.

ou Salassiens. Aoste était la dernière étape de la plaine. Au devant se dressait le grand mur circulaire des Alpes : sur la droite les Alpes Pennines, sur la gauche les Alpes Grées, au milieu le massif du Mont-Blanc (1).

Strabon décrit avec une très grande netteté les deux passages de la chaîne, l'un au dessus, l'autre au dessous du Mont-Blanc. « Ceux, dit-il, qui partent d'Italie et veulent franchir les Alpes (au Nord-Ouest), doivent prendre la route qui passe par la vallée des *Salassi* (c'est le val d'Aoste). Ce chemin bifurque : une des deux routes, âpre et inaccessible aux bêtes de somme, gravit le *Pœninus* ; l'autre, plus à l'occident, gagne le pays des *Centrones* (2) (Tarentaise, vallée de l'Isère) » ; et il ajoute que, pour se rendre à Lyon, la route inférieure, celle du petit St-Bernard, *mons Graïus*, par la vallée de l'Isère, était la plus longue mais la meilleure et la seule carrossable (3).

La route supérieure, celle qui passait au col du grand St-Bernard, *Summus Penninus*, si nettement décrit par Strabon et par Pline l'Ancien (4), conduisait dans la vallée de la Dranse et de là au coude du Rhône près de Martigny, *Octodurum* (5).

(1) D'après l'ancien historien Cœlius Antipater, cité par Tite-Live, il ne serait pas impossible que les anciens eussent aussi connu le passage par le col de la Seigne, situé au sud du Mont-Blanc et qui passe sur les croupes du mont Cramont, *jugum Cremonis*. *(Hannibalem) Cœlium per Cremonis jugum dicere transisse.* — Tite-Live XXI, 38. — Voir à ce sujet E. Desjardins, op. cit.

(2) Strab. — *Géog.* IV, vi, 7. — Voir la traduction et les commentaires de M. Em. Desjardins, op. cit.

(3) Ἡ μὲν ἁμαξεύεσθαι δυναμένη διὰ μήκους πλείονος, ἡ διὰ Κεντρώνων.
Strab. — *Géogr.* IV, vi, 11.

(4) Strab. — *Géog.* IV, vi, 7 et 11.
Fores Penninæ. — Plin. III, xxi, 1.

(5) Voir pièce justificative VII.

Ce passage du grand St-Bernard, connu de toute antiquité par les Gaulois qui le considéraient, ainsi que nous l'avons dit plus haut, comme le sanctuaire redoutable du dieu Penn, fut aussi de très bonne heure fréquenté par les Romains et est devenu, depuis la conquête, l'un des grands chemins des Alpes. César, dans ses nombreux va-et-vient d'Italie en Gaule (il a fait ainsi deux voyages au moins par an, de l'année 58 à l'année 51 av. J.-C.) (1), passait tour à tour par le grand, par le petit St-Bernard, ou par le mont Genèvre, qui lui étaient tous devenus très familiers. Cæcina franchit le grand St-Bernard, en 69 ap. J.-C., avec ses légions et les troupes auxiliaires gauloises et germaines, lorsqu'il effectua à travers les Alpes sa marche contre Othon pour venir au secours des villes de la Gaule Cisalpine, Novare, Milan, etc., qui s'étaient déjà prononcées en faveur de Vitellius. Constantin fit améliorer le passage en 340. Ce fut le chemin suivi par les Lombards en 547, par l'armée de Charlemagne en 773, par un corps de troupes de Frédéric Barberousse en 1166, par Bonaparte en 1800, au début de la guerre d'Italie.

A partir de Martigny, la route suivait le Rhône, traversait la cluse de St-Maurice, *Tarnaïas*, arrivait au lac de Genève, *lacus Lemmanus* ou *Lausonius*, près de Villeneuve, *Pennelocus*, côtoyait la rive Nord du Léman jusqu'à Vevey (*Vibisco*); là elle remontait vers la partie supérieure du canton de Vaud, se rapprochait des lacs de Neuchâtel, de Morat et de Bienne, passait à Avenches, *Aventicum*, l'ancienne capitale de l'Helvétie à l'é-

(1) Voir à ce sujet M. E. Desjardins (op. cit.), qui regarde toutefois le mont Genèvre comme le passage des Alpes, adopté le plus souvent par César.

poque impériale, dont on admire encore les ruines nombreuses, l'amphithéâtre et le mur d'enceinte presque continu, se dirigeait sur Soleure, *Solodunum*, suivait la vallée de l'Aar, passait à Augst, la plus importante ville des Rauraques, *Augusta Rauracorum*.

C'était, comme on le voit, la grande route de l'Italie vers la Germanie. Elle traversait à la fois les Alpes et le Rhône et faisait communiquer la Gaule cisalpine avec la vallée du Rhin. Elle portait officiellemen le nom de « route de Milan à Mayence par les Alpes Pennines », et mesurait quatre cent dix-neuf milles. *A Mediolano per Alpes Penninas Mogontiacum m. p. m. CCCCXVIIII* (1).

On ne trouve plus sur les itinéraires classiques aucune mention de routes régulières dans la vallée supérieure du Rhône au dessus de Martigny. Il est cependant probable que le Simplon était connu des anciens, et qu'il a dû être franchi plusieurs fois dans les premiers siècles de notre ère, sinon par des armées régulières, du moins par des groupes isolés d'émigrants ou d'envahisseurs.

A défaut de textes, des inscriptions et des vestiges de voies romaines ont été trouvées le long de la vallée supérieure du Rhône (2) jusques à la hauteur de Brieg (3),

(1) Voir pièce justificative VII.

(2) IIMMPP . CCAA
EESS . GALLO . T
VOLVSIANO
P. F. AVGG AVEN
LEVG
XVII

Inscription trouvée à Sion dans l'ancien ossuaire. *Nunc sedunt in curia*.

MOMMSEN. — *Inscript. Helvetic.* Zurich, 1854.

(3) DE HALLER. — *Helvetien unter der Romern*, t. II, carte E. DESJARDINS, t. I, op. cit.

et dans la gorge de la Saltine dont l'accès est assez facile et qui s'engage sur les pentes boisées du Monte-Leone, le sommet le plus élevé du massif du Simplon; et on peut regarder comme certain que, près de deux mille ans avant que le premier consul Bonaparte ait ordonné la construction de la grande route militaire qui fait aujourd'hui l'admiration des touristes et demeurera l'honneur des ingénieurs français du commencement du siècle, le passage du Simplon a été fréquenté par les peuples montagnards étagés sur les deux versants de la chaîne italo-gallique. Alors comme aujourd'hui, c'était le chemin le plus direct pour passer de la haute vallée du Rhône dans celle du Tessin.

Nous avons décrit plus haut la route de Milan au Rhin par le grand St-Bernard, le Valais et la Suisse occidentale.

Une deuxième route partait aussi de Milan et se dirigeait vers le Rhône en passant par le petit St-Bernard et la Tarentaise.

Les deux routes avaient un tronc commun de Milan à Aoste.

A partir d'Aoste, la deuxième route contournait, au Sud-Ouest, le massif du Mont-Blanc, escaladait les Alpes Grées, et franchissait le col du petit St-Bernard, *Mons Graïus*.

On entrait ainsi en Gaule par la vallée de l'Isère, en passant à St-Maurice, *Darantasia*; on se rapprochait du lac d'Annecy *(Bautas)*; on franchissait ensuite les deux faîtes séparatifs de l'Isère et du Fier, du Fier et de l'Arve, et on arrivait à Genève.

La route suivait alors la rive septentrionale du Léman,

passait à la colonie équestre de Nyons, *Equestribus ;* à Lausanne, *Lausonum ;* puis remontait vers le Nord, traversait le canton de Vaud, rentrait en Gaule à Pontarlier, *Ariorica,* descendait dans la vallée du Doubs à Besançon, *Vesontio*, et finissait par gagner la vallée du Rhin.

L'itinéraire d'Antonin porte sa longueur à cinq cent cinquante milles et la désigne sous le nom de « route de Milan à Strasbourg par les Alpes Grées », *A Mediolano per Alpes Graïas Argentorato m. p. m. DL* (1).

De cette route du petit St-Bernard se détachait un embranchement très important qui se dirigeait vers l'Ouest. Il est désigné dans l'itinéraire sous la rubrique : *item à Mediolano per Alpes Graïas Viennam*, *m. p. m. CCCVIII.* Il commençait à Moutiers, *Darantasia*, suivait la vallée de l'Isère, passait à Conflans, *ad Publicanos*, à Chambéry, *Lemincum,* à Bourgoin, *Bergusia,* et venait aboutir dans la partie de la vallée du Rhône la plus vivante et la plus peuplée à Vienne, l'ancienne capitale des Allobroges, qui était devenue, à l'époque impériale, l'une des principales et des plus florissantes colonies de la Gaule (2).

Mais la grande voie de communication entre la Gaule cisalpine et la Gaule transalpine était celle de la vallée de la Durance.

Milan était toujours le point de départ.

La route gagnait d'abord en droite ligne Pavie, *Ticeno*,

(1) Voir pièce justificative VI.
(2) Voir pièce justificative V.

et la vallée du Pô, qu'elle ne quittait qu'à Turin, *Taurino*. Elle passait ensuite à Rivoli, *ad Octavum*, à Suze, *Segusione*, à Oulx, *ad Martis ;* elle escaladait alors le mont Genèvre, *Mons Matrona,* et descendait dans la vallée de la Durance par Briançon, *Bergantio,* Embrun, *Eburoduno*, et Gap, *Vapincum* (1).

Près de Chorges, elle projetait un premier embranchement vers le Nord-Ouest. Cet embranchement, qui n'est pas indiqué sur les itinéraires, mais dont on retrouve seulement le tracé ou plutôt le graphique sur la table de Peutinger, suivait la vallée du Drac, traversait la Romanche et l'Isère et passait à Grenoble, dont le nom primitif, *Cularo,* a une physionomie gauloise très prononcée (2). Ce bourg de Cularo, si heureusement situé au pied des Alpes dauphinoises, au centre du Grésivaudan l'une des plus riches et des plus gracieuses vallées de la France, ne fut élevé que vers 380, sous l'empereur Gratien, à la dignité de cité, *civitas ;* il se débarrassa alors de son vieux nom celtique et prit en l'honneur de son protecteur celui de *Gratianopolis ;* jusque là il n'avait été qu'un simple *vicus*, dépendant de la colonie de Vienne à laquelle il avait tout intérêt à être relié.

La route continuait donc à partir de Grenoble dans la direction de Vienne, suivait jusqu'à Moirans, *Morginno,* la vallée de l'Isère et aboutissait enfin à la métropole des Allobroges, bâtie sur les collines boisées du Rhône, à son confluent avec la rivière de la Gère (3).

(1) Voir pièce justificative IV, VIII et XI.

(2) Nous avons vu plus haut que cette route de Chorges à Grenoble, par la vallée du Drac et de la Romanche, était, à très peu près, celle qu'avait suivie l'armée d'Hannibal.

(3) Voir A. Allmer. — *Inscriptions de Vienne en Dauphiné*, t. I. Carte de Peutinger, Segm. 2.

A Gap, la route se bifurquait encore en deux branches.

La première se dirigeait directement vers le Rhône en suivant la direction de l'Ouest.

Elle passait à Veynes, *Davanio,* franchissait le col de Cabre, *Gaura Mons*, qui sépare la vallée de la Durance de celle de la Drôme, traversait la petite ville de Die dans la Drôme, qui était autrefois la capitale des Vocon-ces, *Augusta Dea Vocontiorum*, et aboutissait à Valence, *Valentia*, et à Vienne, *Vienna.* Elle est désignée dans l'itinéraire d'Antonin sous la rubrique : *a Mediolano per Alpes Cottias Viennam, m. p. m. CCCCVIIII* (1).

La deuxième branche courait droit au Sud; elle suivait la vallée pittoresque de la Durance, passait par Sisteron, *Segusterone*, Apt, *Apta Julia,* et Cavaillon, *Cabellio,* contournait la chaîne des Alpines, traversait St-Remy, *Glanum,* et venait enfin à Arles se souder à la fois à la voie Aurélienne et à la voie Domitienne. C'était la route de Milan à Arles, *a Mediolano Arelate per Alpes Cottias*, *m. p. m. CCCCXI* (2).

Ainsi, sans tenir compte de la route littorale qui venait de Gênes, traversait les Alpes maritimes en vue de la mer et suivait plus ou moins fidèlement le contour de la côte de Provence jusqu'à Marseille, on pouvait pénétrer en Gaule par quatre directions différentes qui passaient aux quatre cols du Simplon, du grand St-Bernard, du petit St-Bernard et du mont Genèvre; et sur ces lignes principales s'embranchaient sept grands chemins

(1) Voir pièce justificative VIII.
(2) Voir pièce justificative IV.

qui permettaient tous d'arriver facilement dans la vallée du Rhône :

Le premier, par le Simplon, descendait à Brieg ;

Le deuxième, par le grand St-Bernard, arrivait à Martigny ;

Le troisième, par le petit St-Bernard, conduisait à Genève ;

Le quatrième, également par le petit St-Bernard, menait à Vienne ;

Le cinquième, par le mont Genèvre et les vallées du Drac et de l'Isère, conduisait aussi à Vienne ;

Le sixième, par la vallée de la Drôme, aboutissait à Valence ;

Le septième, enfin, descendait toute la vallée de la Durance presque jusqu'à son confluent avec le Rhône et se terminait à Arles.

Il faut enfin ajouter la route de la Corniche, *via Aurelia.*

Cela faisait en tout huit grandes routes partan tde la vallée du Rhône pour se rendre en Italie.

XV

Mais ce n'était pas tout.

Il existait, sur la rive méridionale du Léman, tout comme sur la rive septentrionale, une route littorale dont on a pu relever des vestiges sur un très grand nombre de points, notamment à Hermance, à Meysseri, etc., où l'on a retrouvé des bornes milliaires, aux noms de Constance Chlore, de Septime Sévère, de Caracalla (1).

(1) IMP. CAES. FLAVIO
VAL. CONSTANTIO
PIO. FEL /// AVG. ET
SEVERO. NOB. CAES
VII

Inscription trouvée aux environs d'Hermance, probablement sur son ancien emplacement ; car la distance de Genève à Hermance est bien d'environ 7 milles romains.

On peut donc en conclure qu'une route à peu près continue entourait le lac autrefois, à peu près sur l'emplacement de celle qui suit le rivage moderne. Tout au moins est-on sûr que cette route existait sur la rive suisse et sur la partie de la rive savoisienne qui longe la partie du Léman qu'on appelle « le petit lac », et qu s'étend de Genève aux abords de Thonon. Ces deux routes se réunissaient à Genève, et dès lors n'en faisaient plus qu'une qui descendait le cours du Rhône, passait à une petite localité située à l'embouchure du Fier, qui portait le nom générique de *Condate* (1), et, tout en suivant le Rhône, aboutissait au confluent du Guier, à la station d'*Augustum,* que l'on croit reconnaître dans le village moderne d'Aoste (2).

C'est à Aoste que la route de Genève rencontrait celle des Alpes; elle se confondait alors avec elle, abandon-

(1) *Condate,* nom commun à un grand nombre de villes gauloises situées au confluent de deux cours d'eau et qui correspond assez bien à notre mot *coude.* — *Condate Andecavorum*, Condé; — *Condate Carnutum,* Cosne; — *Condate Cornaviorum,* Congleton; — *Condate Redonum;* Rennes; — *Condate Santonum;* Cognac; — *Condate Senonum*, Montereau; — *Condate Suessionum,* Condé-sur-Aisne; — *Condate Viducassium,* Condé-sur-Noireau, etc.

Voir aussi l'inscription de la corporation des bateliers établis au confluent *(Condate)* du Rhône et de la Saône à Lyon : NAVTAR *(um)*,... CONDEATIVM, de BOISSIEU.

(2) Il importe de ne pas confondre ce petit village d'Aoste, situé à l'embouchure du Guier dans le Rhône avec celui du même nom qui se trouve sur la Drôme entre Die et Valence, et la petite ville piémontaise d'Aoste au pied du versant italien du grand St-Bernard.

Voir A. ALLMER, op. cit., t. I, sous la rubrique *embranchement d'Augustum à Genève,* et cf. Carte de Peutinger.

nait la vallée du Rhône, et, tout en serpentant à travers les petites collines du Dauphiné, passait à Bourgoin et se terminait à Vienne.

Toutefois, il est peu probable que la vallée du Rhône, qui présente, au-dessous du Guier jusqu'à Lyon, une plaine large, riche et fertile, n'ait pas été desservie par un chemin longeant d'une manière continue le fleuve, dont les eaux commencent à perdre leur allure torrentielle et à devenir navigables. Malgré le silence des itinéraires, on est fondé à croire que ce chemin devait exister et qu'il devait se trouver naturellement en dehors du champ d'inondation. On ne saurait en effet rationnellement admettre que Lyon, ville de création moderne, véritable citadelle, comme l'appelle Strabon (1), élevée au centre d'un vaste bassin hydrographique et d'où l'autorité impériale pouvait aisément s'étendre sur tout le pays compris entre les Cévennes et les Alpes, n'ait pas été le point de départ d'une route remontant directement le fleuve, établissant ainsi une communication permanente entre le haut Valais, pays des Helvètes montagnards, et le rivage massaliote.

Une pareille lacune eût été une véritable anomalie.

La route latérale au fleuve, qui descendait de Brieg

(1) Τὸ τὲ Λούγδουνον ἐν (μέσω) τῆς χώρας ἔστιν, ὥσπερ ἀκρόπολις διὰ τὲ τὰς συμβολὰς τῶν ποταμῶν καὶ διὰ τὰ ἐγγὺς εἶναι, πᾶσι τοῖς μέρεσι.

STRAB., l. IV, CVI.

Δίοπερ καὶ Ἀγρίππας ἐντεῦθεν τὰς ὁδοὺς ἔτεμε, τὴν διὰ τῶν Κεμμένων ὀρῶν μέχρι Σαντόνων καὶ τῆς Ἀχουιτανίας, καὶ τὴν ἐπὶ τὸν Ῥῆνον, καὶ τρίτην τὴν ἐπὶ τῶν ὠκεανόν, τὴν πρὸς Βελλοάκοις καὶ Ἀμβιανοῖς, τετάρτη δ' ἔστιν ἐπὶ τὴν Ναρβωνῖτιν καὶ την Μασσαλιωτικὴν παραλίαν.

STRAB. IV, VI, II, ed. Did,

à Genève et de Genève à Seyssel et Aoste, ne pouvait être brusquement interrompue pour reprendre ensuite à partir de Lyon. Elle continuait très certainement le long de la grande vallée et aboutissait au confluent du Rhône et de la Saône, au pied des collines de Fourvières et de la Croix-Rousse.

Nous avons vu plus haut que Lyon était le point de convergence de quatre routes importantes :

L'une, se dirigeant vers l'Ouest, traversant les Cévennes et l'Aquitaine, et se terminant sur les bords de l'Océan, à l'embouchure de la Gironde, dans le pays des *Santones*, à Saintes, *Mediolanum Santonum ;*

La seconde, celle du Nord, conduisant dans la vallée du Rhin ;

La troisième, aboutissant à la Manche par le pays des Bellovaques et des Ambiens, qui occupaient à peu près les vallées de la Seine inférieure et de la Somme ;

La quatrième enfin, descendant la rive gauche du Rhône jusqu'à la Méditerranée, et desservant la Narbonnaise et les villes marchandes du littoral.

Strabon en rapporte, un peu légèrement peut-être, l'honneur exclusif à Agrippa, gendre et favori d'Auguste; mais on sait aujourd'hui qu'elles existaient plusieurs années avant notre ère. Agrippa les trouva toutes tracées et déjà très fréquentées, lorsqu'il vint exercer son commandement à Lyon; il se contenta de les rectifier et de les remanier suivant le type officiel adopté par l'administration romaine.

A ces quatre routes, il convient d'en ajouter encore deux :

Celle dont nous avons parlé plus haut et qui remontait la vallée du Rhône jusqu'à Genève;

Une dernière, enfin, tracée presque en ligne droite, sur la rive droite du Rhône, passant par Givors et Sainte-Colombe. Le grand faubourg de Sainte-Colombe est par rapport à Vienne ce que Villeneuve est pour Avignon, Trinquetailles pour Arles; et la route qui y conduisait directement constituait, en somme, un léger raccourci de la grande route de la rive gauche, de Lyon à la mer; on l'appelait pour cette raison le *compendium* (1).

Vienne, tout comme Lyon, était un centre de rayonnement. Six routes y aboutissaient : deux venaient des Alpes, deux de Lyon, une d'Arles, la dernière de l'Helvie.

Nous avons déjà décrit les cinq premières; nous ne dirons qu'un mot de la dernière, la route de l'Helvie. Bien qu'elle ne figure ni sur la table de Peutinger, ni sur aucun itinéraire, son existence ne saurait être mise en doute; et il est possible de la suivre à la trace, grâce à quelques bornes milliaires, encore en place sur son parcours. L'une de ces bornes existe à Ampuis, à 3 kil. de Vienne, portant les noms des empereurs Maxime et Maximin; une autre est à Andance, au nom d'un des fils de Constantin, trois autres au petit village d'Arras, sur lesquelles on lit les noms d'Aurélien, de Dioclétien et de Licinius père. La route était tout entière sur la rive droite du Rhône; elle traversait le Doux près de Tournon, passait à Aps, *Alba Helviorum,* et de là se dirigeait sur les Pyrénées (2).

(1) Voir pièce justificative IX.

(2) A. Allmer.— *Inscriptions antiques de Vienne en Dauphiné. — Appendice aux inscriptions relatives aux empereurs. Routes parcourant le territoire de la colonie,* t. I, 171-194. Paris, 1875.

Une autre borne existe à Tournon, au nom de l'empereur Tacite; on pense qu'elle a été trouvée sur la rive gauche du Doux. Dans ce cas, elle appartiendrait aussi à la route de l'Helvie.—Voir Allmer.

Arles enfin, placé dans l'estuaire même du fleuve, était, comme Vienne et comme Lyon, un véritable carrefour. Bâtie, à la rencontre des routes Aurélienne et Domitienne, sur un plateau qui dominait de quelques mètres la plaine submersible, Arles est restée pendant plusieurs siècles le point de passage obligé de toutes les troupes, de tous les commerçants, de tous les fonctionnaires qui allaient d'Italie en Espagne.

C'était en même temps la tête de ligne de la principale route des Alpes, celle de la Durance et du mont Genèvre.

C'était encore le point de départ de la navigation du Rhône et l'origine de la grande route latérale au fleuve, celle qui desservait Avignon, Orange, Valence, Vienne, Lyon et Genève, longeait le lac Léman et allait porter la vie et le mouvement jusques dans les gorges profondes du Valais.

C'était enfin l'un des premiers ports de l'empire ; car les étangs et le Rhône se mêlaient sous ses murs et formaient une vaste lagune dans laquelle se rendaient à la fois les navires du fleuve et les navires de mer ; et l'excellence de cette situation, à la fois maritime et fluviale, l'avait fait désigner, en 418, par l'empereur Honorius pour être le lieu de réunion de l'assemblée des sept provinces des Gaules (1).

(1) *Honorius et Theodosius, August. viro insigni Agricolæ Præfecto Galliarum . . . . maxime opportunum judicamus ut..., constituto tempore in metropolitana, id est in Arelatensi urbe, incipiant septem provinciæ habere concilium . . . . Tanta enim loci opportunitas, tanta est copia commerciorum, tanta illic frequentia commeantium, ut quidquid usquam nascitur, illic commodius distrahatur. — . . . . . Quidquid enim dives*

Au point de vue de la viabilité et de la variété des moyens de transport, Arles présentait donc des avantages incomparables et que nulle autre ville des Gaules ne pouvait songer à lui disputer.

Oriens, quidquid odoratus Arabs, quidquid delicatus Assyrius, quod Africa fertilis, quod speciosa Hispania, quod fortis Gallia potest habere præclarum, ita illic affatim exuberat, quasi ibi nascantur omnia quæ ubique constat esse magnifica. Jam vero decursus Rhodani et Tyrrheni recursus, necesse est, ut vicinum faciant ac pene conterminum, vel quod iste præterfluit vel quod ille circuit. Cum ergo huic serviat civitati quidquid habet terra præcipuum, ad hanc velo, remo, vehiculo, terra, mari, flumine deferatur quidquid singulis nascitur...... Data XV cal. Maias Accepta Arel. X. Cal. Junias D. D. N. N., Honorio XII et Theodosio VIII Augg. Coss.

Extrait du Rescrit des empereurs Honorius et Théodore le Jeune adressé, en l'an 418, au préfet des Gaules, siégeant dans la ville d'Arles.

XVI

Tel était, dans ses lignes générales, l'ensemble du réseau des voies romaines de la vallée du Rhône. Mais nous ne connaissons qu'imparfaitement les petites mailles en nombre infini de ce réseau dont les itinéraires, les bornes milliaires et les textes classiques nous ont donné seulement les linéaments principaux.

Nous savons cependant, par les témoignages, de plusieurs auteurs de l'empire, que ce système de voies militaires, *viæ militares* (1), était complété par toute une série de routes transversales de moindre importance,

(1) On les a appelées successivement *viæ consulares*, *viæ prætoriæ*, *viæ militares*, *viæ regiæ*, *viæ regales*, *viæ solemnes*, *viæ publicæ*, *aggeres publici*, etc.... P. Bial, *Chemins, habitation et oppidum de la Gaule au temps de César*, op. cit.

viæ vicinales, construites aussi à chaux et à sable, pavées et entretenues soit par les municipes, soit par les *pagi* et les *vici* qu'elles desservaient, soit enfin par les populations riveraines, et quelquefois subventionnées par l'État (1).

Enfin de ces diverses routes *vicinales*, qui constituaient ce que nous appellerions aujourd'hui le réseau départemental, se diffusait, comme les menues branches d'un arbre immense, un nombre considérable de chemins d'exploitation rurale, *viæ agrariæ*, qui n'étaient ni pavées, ni entretenues régulièrement et qu'on désignait pour cette raison sous le nom de chemins de terre, *viæ terrenæ*(2).

C'est avec cet outillage de transport admirablement conçu et non moins bien administré par des fonctionnaires spéciaux appelés *curatores*, *quatuorviri viarum curandarum*, *duumviri viis purgandis* etc. (3), qui

(1) SICULUS FLACCUS. — *De conditionibus agrorum.*

J. PAULUS JURISC. — *Recept. Sentent.*

BERGIER. — *Histoire des grands chemins de l'empire romain*, op. cit. pass.

(2) *Privatæ (viæ) sunt quas agrarias quidem dicunt ... vias terrenas.*

ULPIAN. — *De via public. et de itiner. publ. reficiend.*, l. II.

(3) Les magistrats nommés par l'empereur, pour la direction et la surveillance des travaux publics portaient, suivant la nature de leurs attributions, les noms et titres de :

Curatores viarum.
— *alvei Tiberis.*
— *cloacarum Urbi.*
— *Tiberis et riparum.*
— *aquarum.*
— *aquarum et miniciæ.*
— *operum publicorum.*
— *operum locorumque publicorum.*

correspondaient assez bien à notre corps des Ponts-et-Chaussées moderne, que Rome, après avoir conquis le monde par ses armes, le maintint solidement sous sa domination et put en organiser l'exploitation à son profit de la manière la plus fructueuse et la plus méthodique.

Ce magnifique mécanisme fonctionna régulièrement pendant plusieurs siècles ; il était si merveilleusement établi, tous les ressorts en étaient si bien agencés qu'il put continuer à se mouvoir et à rendre les plus grands services, même après les premières invasions barbares et alors que l'empire s'effondrait de tous côtés, par le seul fait de la vigoureuse impulsion donnée, et malgré l'insuffisance et quelquefois même le défaut complet d'entretien.

Toutes les routes romaines étaient encore à peu près pratiquables du temps de Charlemagne ; et c'est très certainement à l'aide de ces grandes voies militaires, précieux legs du vieil empire romain disparu, que le grand empereur de la nation franke put mener à bonne fin ses principales guerres à travers l'Europe occidentale. Son génie lui en faisait comprendre toute l'importance ; et il conçut, lui aussi, de vastes projets de travaux publics ; mais ces essais de restauration ne

Curatores ædium sacrarum.
— *ædium sacrarum monumentorumque publicorum tuendorum.*
Præfecti ou *curatores operum maximorum.*
— *statuarum.*
— *horreorum galbanorum.*
— *operis thermarum.*
etc. etc.
E. Mallay. *Études sur l'antiquité, l'architecture, les travaux publics*, op. cit.

reçurent qu'un commencement d'exécution et ne tardèrent pas à s'abîmer dans l'anarchie féodale.

La grande route du Rhône, sur laquelle des nations entières avaient circulé librement pendant plusieurs siècles, fut alors, comme toutes les autres voies de communication, fragmentée en plusieurs tronçons à peine viables, sur lesquels la circulation devint de plus en plus pénible et où le commerce trouva de moins en moins de sécurité.

Tout était local, fiscal et oppressif au moyen âge. Loin de favoriser la circulation, on s'ingéniait à trouver mille moyens pour l'entraver. On barrait les passages, on détruisait les gués, on coupait les routes, on rançonnait les convois. Sans doute il serait injuste de ne pas admirer tout ce que cette époque, intermédiaire entre la civilisation antique et la civilisation moderne, eut de religieux, d'héroïque et de chevaleresque ; mais il est aussi impossible d'en méconnaître le caractère violent, brutal et destructeur de toute œuvre de progrès matériel. A ce point de vue, le système féodal fut un véritable retour à la barbarie ; et il semble que son objectif ait été de détruire presque partout la magnifique ordonnance de l'héritage romain.

C'est de notre siècle seulement que date, en fait de viabilité, le retour dans la voie du progrès ; et nous n'avons eu rien de mieux à faire que de reprendre les traditions romaines, en y apportant les perfectionnements et les améliorations de l'industrie moderne.

Toutes les routes qui longent aujourd'hui le Rhône, toutes celles qui remontent ses affluents et qui mènent de la vallée principale aux sommets des Alpes, sont les mêmes, dans leur direction générale, que les grandes

voies militaires qui formaient en quelque sorte le premier réseau de l'empire et les chemins secondaires qui en constituaient le deuxième réseau.

L'histoire du fleuve et des routes qui y conduisent est ainsi intimement liée à celle de la civilisation elle-même dans le Sud-Est de la France. La vallée du Rhône est encore aujourd'hui ce que la nature l'a faite, ce qu'elle était déjà il y a trois mille ans, ce qu'elle est restée pendant plus de vingt siècles, ce qu'elle sera toujours : la grande voie commerciale et politique des peuples méditerranéens.

CHARLES LENTHÉRIC.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

SUR LES COLONIES GRECQUES DU LITTORAL DE LA MÉDITERRANÉE

On n'est pas absolument certain de connaître aujourd'hui toutes les colonies possédées par les Grecs d'Ionie sur les côtes occidentales de la Méditerranée, dans les cinq ou six siècles qui ont précédé notre ère. Il est certain d'ailleurs que tous ces établissements ne sont pas de fondation grecque et que la plupart existaient avant l'année 599, où l'on place assez généralement la première expédition des Grecs en Occident.

Les Phéniciens avant les Grecs, les Ligures avant les Phéniciens ont eu des ports et des comptoirs sur toutes nos côtes ; et il y a tout lieu de penser que les colonies grecques se sont, pour ainsi dire, greffées sur des établissements antérieurs, en activité depuis plusieurs siècles.

Les géographes anciens désignent souvent les villes du littoral sous le nom de « colonies massaliotes » et font ainsi de Marseille la métropole, c'est-à-dire la ville mère d'où seraient sortis tous les autres établissements grecs échelonnés sur la côte de la Gaule ou de l'Ibérie. Cette suprématie de Marseille est loin d'être prouvée. En fait, la grande ville phocéenne n'exerçait aucune autorité sur ses voisines ; et il est même assez probable que le flot de l'émigration grecque s'est porté presque simultanément sur tous les rivages de la Méditerranée, depuis le port de Monaco jusqu'aux colonnes d'Hercule.

Quelles étaient, parmi toutes ces villes, celles que l'on pouvait appeler, à proprement parler, des colonies ? celles qui n'étaient que de simples comptoirs ou des lieux de stationnement pour les navires ? celles beaucoup plus nombreuses, qui, tout en restant presque exclusivement celtiques, ligures ou ibériennes, possédaient un faubourg grec maritime et commerçant, comme nous voyons encore aujourd'hui dans nos ports modernes un quartier spécial, ordinairement appelé *la Marine,* et presque exclusivement habité par les marins provençaux, génois ou catalans ? Il est bien difficile de le dire.

La liste suivante n'est donc et ne peut être que l'énumération des villes situées sur le bord même de la mer ou dans la région littorale, et avec lesquelles les Grecs avaient établi des relations permanentes. Quelque incomplète qu'elle soit, elle peut donner une idée de l'importance de leur commerce et de leur colonisation à l'époque de la plus grande prospérité de la principale de leur colonie, Massalia, c'est-à-dire, deux ou trois cents ans avant notre ère.

1° Monaco, *Portus Herculis Monœci*, Μονοίκου λιμήν. (STRABON, l.IV, c. VI 3, et PTOLÉMÉE, l.III, I, 2.)

2° Dans la rade de Villefranche, Ἡρακλέους λιμήν (PTOL., l. III, I, 2) se trouvait sur l'emplacement de la station d'*Olivula* de l'Itinéraire maritime.

3° *Nice, Nicæa*, Νίκη. (PLINE, III, 5 : STRAB., IV, c. I, 5; PTOL., III, I ; MELA, II, V.)

4° Antibes, *Antipolis*, Ἀντιπόλις. (PTOL., II, IX ; STRAB., IV, I, 5 ; PL., III, V. ; MEL., II, V.)

5° Les îles de Lérins, *Insulæ Lero et Lerina*, Πλανασία καὶ Λήρων, aujourd'hui Sainte-Marguerite et Saint-Honorat. (STRAB., IV, I, 10.) — La ville de *Vergoanum* se trouvait dans l'île de Lero. (PL., l. III, c. II.)

6° Cannes, *Ægitna*. POLYB., XXIII, VIII.

7° *Athenopolis*, colonie des Marseillais (PL., III, V ; MEL.,

II, v), ville perdue, se trouvait vraisemblablement dans le golfe de Saint-Tropez, l'ancien *Sambracitanus sinus*, ou le long de la chaîne des Maures.

8° *Heraclea Caccabaria* (baie de Cavalaire), *Itin. mar.*, station dont l'emplacement n'est pas exactement déterminé, et qui ne fait peut-être qu'une avec la précédente.

9° *Olbia*, Ὀλϐία, l'heureuse (STRAB., IV, I, 9; MEL., II, v), aujourd'hui disparue, se trouvait dans la rade d'Hyères, probablement à Léoube.

10° Les îles Stœchades, Στοίχαδες, *insulæ Stœchades* (STRAB., IV, I, 10; PL., III, XI), au nombre de cinq, trois grandes et deux petites, correspondent aujourd'hui aux îles d'Hyères, à la presqu'île de Giens, appelée quelquefois *Pomponiana*, et aux îles de Marseille.

11° *Tauroentium, Tauroïs*, Ταυροέντιον (STRAB., IV, I, 9; PTOL , II, IX; MEL., II, v; *Itin. mar.*), aujourd'hui disparu dans le golfe de la Ciotat, sur la plage des Lèques.

12° La Ciotat, *Citharista portus. (Itin. mar.)*

13° Cassis, *Carsici portus. (Itin. mar.)*

14° Marseille, *Massilia*, ancien port du *Lacydon* (tous les géogr. class. *pass.*)

15° Carry, *Incarus positio. (Itin. mar.)*

16° *Mastromela*, vers l'embouchure de l'Arc dans l'étang de Berre. (PL., III, v; FEST. AVIEN., *Or. mas.*, v. 691-992; STEPH. BYZ., d'après Artémidore).

17° *Maritima*, sur l'étang de la Valduc. (MEL., II, v; PL., III, v.)

18° Les embouchures du Rhône, *ora Lybica* (1) (PL., III, v.). Dans le voisinage se trouvait le port des Fosses-Mariennes, qui s'ouvrait dans l'étang du Galéjon.

19° Arles, *Arelate* (tous les géogr. class. *pass.*), appelée aussi *Theline* par les Grecs. (Av., *Or. mar.*, 979-681).

20° *Rhodanusia*, vers Beaucaire ou Fourques, sur l'une des branches du Rhône.

21° *Heraclea* du Rhône, probablement Saint-Gilles du Gard.

22° Adge, *Agatha*, (tous les géogr. class., *pass.*)

23° Narbonne, *Narbo-Martius*, Νάρβω. (Tous les géogr. class., *pass.*)

24° Collioure, *Caucoliberis*. (Petr. de Marca, *in M. Hisp.*; E. Desjardins, *Gaule rom.*)

25° Port-Vendres, *Portus Veneris*, dans le voisinage duquel se trouvait le temple de la Vénus Pyrénienne, ἱερόν τῆς πυρηναίας Ἀφροδίτης. (Strab., IV, i, 3.)

26° *Rhode* d'Ibérie, probablement Rosas en Espagne. (Tit. Liv., xxxix, i ; Petr. de Marca, *in M. Hisp.*, II, 18.)

27° *Emporium*. aujourd'hui Castello de Ampurias, en Espagne, près des Pyrénées, Ἐμπορίος δίπολις. (Strab., l. III, iv, 8; Scymn. Ch., v. 204; Pl., III, 3; Tit. Liv., XXI, c. lx, xxvi, c. 19, et xxxvi, c. ix.). D'après Sil. Ital., III. v. 369, Empurias fut fondée directement par une colonie venue de Phocée. (Scylax, *in Peripl, Europa*, § 2.)

28° *Hemoroscopium*, Ἡμοροσκοπεῖον (Strab., III, v. 6), si- tuée entre le Sucron et Carthago Nova (Avien., *Or. mar.*, v. 470-478). Strabon mentionne deux autres villes dans le voisinage, mais n'en donne pas le nom.

29° *Dianium*, Διάνιον (Strab., II, v, 6), près d'Hemoroscopium.

30° *Azania*, ville des Massaliotes suivant Philon, cité par Etienne de Byzance; position inconnue; était peut-être l'une des deux villes massaliotes voisine d'Horoscopium.

31° *Mænace* en Espagne, Μαινάκη (Strab., III, v, 2), la plus occidentale des colonies grecques sur le détroit même des colonnes d'Hercule. Certains auteurs la confondent à tort avec Malaca.

32° *Alonis*, île et ville des Massaliotes, citée par Etienne de Byzance, d'après Artemidore. Mela (II, 6) la place sur le golfe *Illicitan*, aujourd'hui golfe d'Alicante; mais il est plus rationnel de la placer entre les Alpes et les Pyrénées, probablement sur la côte des Maures, à l'ancienne station *Alconis* de l'itinéraire maritime.

33° Cyrène, Κυρήνη, ville massaliote d'après Etienne de Byzance, position inconnue. H. Steph. thes. Did.

A cette liste, il convient d'ajouter les deux comptoirs gréco-phéniciens d'*Avenio*, Avignon, sur le Rhône, et *Cabellio*, Cavaillon, sur la Durance.

II

SUR LES ITINÉRAIRES D'ANTONIN

Les deux documents classiques désignés sous le nom générique d'Itinéraires d'Antonin comprennent un Itinéraire terrestre *(Itinerarium provinciarum Antonini Augusti)* et un itinéraire maritime *(Imperatoris Antonini Augusti itinerarium maritimum)*.

L'un des meilleurs textes des ces Itinéraires a été publié à Berlin, en 1848, par MM. Parthey et Pinder.

Le premier de ces documents jouait, dans les temps anciens, un rôle analogue à celui des cartes de poste ou des livrets d'étapes militaires à l'usage des nations modernes avant l'établissement des chemins de fer; le second était la liste des escales obligatoires de la flotte romaine, qui prenait, comme on le sait, rarement le large, perdait la terre de vue le moins souvent possible, et relâchait tous les soirs dans un port désigné à l'avance, où elle trouvait tout ce qui pouvait être nécessaire à son ravitaillement.

Le texte des savants éditeurs Parthey et Pinder est accompagné de nombreuses variantes, qui sont la preuve évidente des altérations diverses que ces documents ont subies en nous parvenant par l'intermédiaire des copistes.

Le lecteur qui voudra approfondir toutes les questions relatives à la géographie ancienne de l'empire romain ne pourra mieux faire que de consulter le livre même de MM. Parthey et Pinder; mais pour ceux qui veulent se contenter d'être fixés sur la géographie de la Gaule transalpine correspondan-

te à nos côtes de Provence et de Languedoc, il suffira de consulter l'extrait de ce travail qui a été fait par M. Léon Renier, et publié dans l'*Annuaire de la Société des antiquaires de France*, année 1850, avec toutes les variantes de l'édition de Berlin.

« Ces variantes, dit M. Renier, sont le résultat de la collation de vingt manuscrits, les seuls qui aient une valeur réelle parmi les quarante que l'on connaît, et qui ont été consultés par les éditeurs.

« Voici la liste de ces manuscrits avec l'indication des lettres par lesquelles ils sont désignés :

A, ms. de Paris, Bibl. nat. n. 4806, Xe siècle.
B, id. n. 4807, fin du IXe siècle.
C, id. n. 4808, XIIe siècle.
D, id. n. 7230, A, Xe siècle.
E, id. n. 4126, XIVe siècle.
F, ms. d'Orléans, n. 265. C'est une copie faite en 1511, d'un ms. ancien, que l'on croit perdu.
G, leçons d'un autre ms., notées sur le précédent.
J, ms. de Reims, K 755-780, XVe siècle.
K, ms. de Wolfenbuttel, n. 61, XVe siècle.
L, ms. de Vienne, Bibl. impér., n. 181, VIIIe siècle.
M, ms. de Dresde, D 181, Xe siècle.
N, ms. du Vatican, n. 1883, XIVe siècle.
O, ms. de Madrid, Bibl. nat., Q 129, XIVe ou XVe siècle.
P, ms. de l'Escurial, IIR 18, XIIIe siècle.
Q, ms. de Florence, Bibl. Laur. plut. LXXXIX, Sup. n. LXVIII, XVe siècle.
R. ms. de Florence, Bibl. Laur. plut. LXXXIX, sup. n. LXVII, Xe siècle.
S, ms. de Leyde, Voss. f°, 60, XIIIe siècle.
T, ms. de Paris, Bibl. nat. sup. lat. n. 671, XVe siècle.
U, ms. de Munich, n. 291, milieu du XVIe siècle.
V, id. n. 99, milieu du XVe siècle.

« Suivant MM. Parthey et Pinder, ces manuscrits peuvent se partager en quatre classes ou familles, dont la première se compose des manuscrits N de Vienne, L du Vatican et J de Reims ; la seconde, du manuscrit P de l'Escurial ; et la troisième, du manuscrit D de Paris. Ces deux derniers manuscrits nous offrent l'édition la plus ancienne des Itinéraires ; on n'y trouve aucune trace des changements opérés dans l'empire, après le règne de Dioclétien. On rencontre, dans les trois premiers, des noms qui n'ont pu être employés avant le règne de Constantin ; mais tous les cinq sont d'une grande valeur, et, quand ils s'accordent, ils méritent une entière confiance.

« Les savants éditeurs rangent dans la quatrième classe six manuscrits d'une moindre autorité, savoir : le manuscrit M de Dresde, le manuscrit O de Madrid, le manuscrit Q de Florence, et les manuscrits U et V de Munich ; enfin, les neuf autres, d'une autorité encore moindre, mais offrant cependant aussi parfois de bonnes leçons, leur ont paru ne pouvoir être classés dans aucune de ces quatre familles.

« On ne connaît qu'un seul manuscrit ancien de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem : ce manuscrit est du IX siècle et il fait partie du numéro 4808 de la Bibliothèque nationale de Paris, qui contient le ms. C, beaucoup plus récent, de l'itinéraire d'Antonin. On en trouve une copie moderne à la suite du ms. G, d'Orléans. »

III

1	1	ITINERARIVM PROVINCIARVM	
	2	ANTONINI AVGVSTI	
289	3	*Via Aurelia.*	
	4	A Roma per Tusciam et Alpes maritimas.	
	5	Arelatum usque	mpm DCCXCVI
		....	
		....	
294	2	*Tegulata* (1)	mpm XII
	3	*Delphinis* (2)	mpm XXI
	4	*Genua* (3)	mpm XII
	5	*Libarium* (4)	mpm XXXVI
	6	*Dertona* (5)	mpm XXXV
	7	*Aquis* (6)	mpm XXVIII
295	1	*Crixia* (7)	mpm XXX
	2	*Canalico* (8)	mpm X
	3	*Vadis Sabatis* (9)	mpm XII
	4	*Pullopice* (10)	mpm XII
	5	*Albingauno* (11)	mpm VIII
295	6	*Luco Bormani* (12)	mpm XV
	7	*Costa Balenæ* (13)	mpm XVI
296	1	*Albintimilio* (14)	mpm XVI
	2	*Lumone* (15)	mpm X
	3	*Alpe summa* (16)	mpm VI
	4	*(Huc usque Italia, ab hinc Gallia).*	
	5	*Cemenelo* (17)	mpm VIIII

(1) *Tegulata*, Trigoso, Serro. (2) *Delphinis*, Porto-Fino. (3) *Genua*, Gênes. (4) *Libarium*, Monte-Chiaro, Villa-Vecchia. (5) *Dertona*, Tortona. (6) *Aquis*, Acqui. (7) *Crixia*, Rochetta di Cairo. (8) *Canalico*, Cadibona, Calizano, Mallaro. (9) *Vadis Sabatis*, Vado. (10) *Pullopice*, La Pietra. (11) *Albingauno*, Albenga. (12) *Luco Bormani*, Oneglia. (13) *Costa Balenæ*, La Costa, Torre di Larma. (14) *Albintimilio*, Vintimille. (15) *Lumone*, Menton, au-dessus de Monaco. (17) *Cemenelo*, Cimiès, au-dessus de Nice.

297	1	*Varum flumen* (1)	mpm VI
	2	*Antipoli* (2)	mpm X
	3	*Ad Horrea* (3)	mpm XII
	4	*Forum Iuli* (4)	mpm XVIII
298	1	*Forum Voconi* (5)	mpm XII
	2	*Matavanio* (6)	mpm XII
	3	*Ad Turrem* (7)	mpm XIIII
	4	*Tegulata* (8)	mpm XVI
	5	*Aquis Sextiis* (9)	mpm XVIII
299	1	*Massilia* (10)	mpm XVIII
	2	*Calcaria* (11)	mpm XIIII
	3	*Fossis Marianis* (12)	mpm XXXIIII
	4	*Arelate*, Arles (13)	mpm XXXIII

(1) *Varum flumen*, le Var. (2) *Antipoli*, Antibes. (3) *Ad Horrea*, La Napoule. (4) *Forum Iuli*, Fréjus. (5) *Forum Voconi*, Les Arcs, Vidauban, Pont de l'Argens. (6) *Mataviono*, Cabasse (Var). (7) *Ad Turrem*, Tourves, St-Maximin. (8) *Tegulata*, Tretz, Auriol. (9) *Aquis sextiis*, Aix-en-Provence. (10) *Massilia*, Marseille. (11) *Calcaria*, Callissanne (Bouches-du-Rhône. (12) *Fossis Marianis*, les Fosses Mariennes, à l'embouchure du Rhône. (13) *Arelate*, Arles.

IV

Itinerarivm Provinciarvm
Antonini Avgvsti

339	6	De Italia in Gallias	
	7	A Mediolano Arelate per Alpes	
	8	Cottias	mpm CCCCXI sic
340	1	*Ticinum* (a)	mpm XXII
	2	*Laumellum* (b)	mpm XXII
	3	*Cottiæ* (c)	mpm XII
	4	*Carbantia* (d)	mpm XII
	5	*Rigomago* (e)	mpm XII
	6	*Quadratis* [(f)	mpm XV
341	1	*Taurinis* (g)	mpm XXIII
	2	*Fines* (h)	mpm XVIII
	3	*Segusione* (i)	mpm XXXIII
	4	*Ad Martis* (j)	mpm XVI
	5	*Brigantione* (k)	mpm XVIII
341	6	*Ramæ* (l)	mpm XVIII
342	1	*Eburoduno* (m)	mpm XVIII
	2	*Caturrigas* (n)	mpm XVII
	3	*Vapincum* (o)	mpm XII
	4	*Alabonte* (p)	mpm XVIII
	3	*Segusterone* (q)	mpm XVI

(a) *Ticinum*, Pavie. (b) *Laumellum*, Lomello. (c) *Cottiæ*, Cozzo, Candia. (d) *Carbantia*, Quazza, Casale. (e) *Rigomago*, Trino, Trino vecchio. (f) *Quadratis*, Londaglio, Morensengo. (g) *Taurinis*, Turin. (h) *Fines*, Ste-Ambrosio. (i) *Segusione*, Suze. (j) *Ad Martis*, *Ould*, Piémont. (k) *Brigantione*, Briançon. (l) *Ramæ*, Rame ou la Roche (Hautes-Alpes). (m) *Eburodono*, Embrun. (n) *Caturrigas*, Chorges (Hautes-Alpes). (o) *Vapincum*, Gap. (p) *Alabonte*, Allemont. (q) *Segusterone*, Sisteron.

343	1	*Alaunio* (a)	mpm XXIIII
	2	*Catuiaca* (b)	mpm XVI
	3	*Apta Julia* (c)	mpm XII
	4	*Fines* (d)	mpm X
	5	*Cabellione* (e)	mpm XII
	6	*Glano* (f)	mpm XVI
344	1	*Ernagino* (g)	mpm XVII
	2	*Arelate* (h)	mpm XVII

(a) *Alaunio,* Montlaux, Limans, Peyruis, l'Hospitalet (Basses-Alpes) (b) *Catuiaca,* Oppedette (Basses-Alpes). (c) *Apta Julia,* Apt. (d) *Fines,* confluent de la Limerque et du Calavon, Merindol (Vaucluse). (e) *Cabellione,* Cavaillon. (f) *Glanum,* St-Remy sur le versant nord des Alpines. (g) *Ernaginum,* Saint-Gabriel, près Tarascon, à la pointe occidentale des Alpines. (h) *Arelate,* Arles.

V

344	3	ITEM A MEDIOLANO PER ALPES	
	4	GRAIAS (a) VIENNA	mpm CCCVIII sic
	5	*Novaria* (b)	mpm XXXIII
	6	*Vercellas* (c)	mpm XVI
345	1	*Eporedia* (d)	mpm XXXIII
	2	*Vitricium* (e)	mpm XXI
	3	*Augusta prætoria* (f)	mpm XXV
	4	*Arebrigium* (g)	mpm XXV
	5	*Bergintrum* (h)	mpm XXIIII
346	1	*Darantasia* (i)	mpm XVIIII
	2	*Obilinnum* (j)	mpm XIII
	3	*Ad Publicanos* (k)	mpm III
	4	*Mantala* (l)	mpm XVI
	5	*Lemincum* (m)	mpm XVI
	6	*Labiscone* (n)	mpm XIIII
	7	*Augustum* (o)	mpm XIIII
	8	*Bergusia* (p)	mpm XVI
	9	*Vienna* (q)	mpm XX

(a) *Alpes Graias*, Alpes Grées. (b) *Novaria*, Novare. (c) *Vercellas*, Verceil. (d) *Eporedia*, Ivrée. (e) *Vitricium*, Verres. (f) *Augusta prætoria*, Aoste. (g) *Arebrigium*, Morgex ou Villaret. (h) *Bergintrum*, St-Maurice ou Centron (Savoie). (i) *Darantasia*, Moutiers (Savoie). (j) *Obilinnum*, La Balie, près Aigue-Blanche (Savoie). (k) *Ad Publicanos*, Conflans. (l) *Mantala*, St-Pierre-d'Albigny, Montailleu. (m) *Lemincum*, Chambéry. (n) *Labiscone*, Beauvoisin, Les Échelles. (o) *Augustum*, Aouste et Dieois (Drôme). (p) *Bergusia*, Bourgoin. (q) *Vienna*, Vienne.

VI

346	10	ITEM A MEDIOLANO PER ALPES GRAIAS	
	11	ARGENTORATO (a)	mpm DL sic
347	1	*Ticinum* (b)	mpm XXII
	2	*Laumellum* (c)	mpm XXII
	3	*Vercellas* (d)	mpm XXVI
	4	*Eporedia* (e)	mpm XXXIII
	5	*Vitricium* (f)	mpm XXXI
	6	*Augusta prætoria* (g)	mpm XXV
	7	*Arebrigium* (h)	mpm XXV
	8	*Bergintrum* (i)	mpm XXIIII
	9	*Darantasia* (j)	mpm XXIIII
	10	*Casuaria* (k)	mpm XXIIII
	11	*Bautas* (l)	mpm XVII
	12	*Genava* (m)	mpm XXV
348	1	*Equestribus* (n)	mpm XXVI
	2	*Lacu Lausonio* (o)	mpm XX
	3	*Urba* (p)	mpm XVIII
	4	*Ariorica* (q)	mpm XXIIII
	5	*Visontione* (r)	mpm XVI
349	1	*Velatudoro* (s)	mpm XXII
	2	*Epamantuduro* (t)	mpm XII
	3	*Gramato* (u)	mpm XVIIII
	4	*Larga* (v)	mpm XXV

(a) *Argentorate*, Strasbourg. (b) *Ticinum*, Pavie. (c) *Laumellum*, Lomello d) *Vercellas*, Vesceil. (e) *Eporedia*, Sprée. (f) *Vitricium*, Verres. (g) *Augusta prætoria*, Aoste. (h) *Arebrigium*, Morgex ou Villaret. (i) *Bergintrum*, St-Maurice ou Centron (Savoie). (j) *Darantasia*, Moutiers (Savoie). (k) *Casuaria*, Ugine. (l) *Bautas*, Annecy. (m) *Genava*, Genève. (n) *Equestribus*, Colonie équestre de Nyon. (o) *Lacus Lausonius*, Lausanne sur le lac. (p) *Urba*, Orbe. (q) *Ariorica*, Pontarlier. (r) *Visontione*, Besançon. (s) *Velatudoro*, Velero, Villargente. (t) *Epamantuduro*, Mandeure. (u) *Gramato*, Les Granges, Grenne vel Mertzen. (v) *Larga*, Large, Largitzen..

5 *Orincis* (a) .... mpm XXV
350 1 *Monte Brisiaco* (b) .... mpm XV
2 *Helveto* (c) .... mpm XXV
3 *Argentorato* (d) .... mpm XXX

(a) *Orincis,* Einsishein, Brunnstadt. (b) *Mons Brisiacus,* Alt-Breisach. (c) *Helveto,* Ell, Ehl. (d) *Argentorato,* Strasbourg.

VII

350	4	ITEM A MEDIOLANO PER ALPES PENNINAS MOGONTIACVM (a)	mpm CCCCXVIIII sic
	5	*Novaria* (b)	mpm XXXIII
	6	*Vercellas* (c)	mpm XVI
351	1	*Eporedia* (d)	mpm XXXIII
	2	*Vitricio* (e)	mpm XXI
	3	*Augusta prætoria* (f)	mpm XXV
	4	*Summo Pennino* (g)	mpm XXV
	5	*Octoduro* (h)	mpm XXV
	6	*Tarnaias* (i)	mpm XII
	7	*Penne locos* (j)	mpm XIII
352	1	*Vibisco* (k)	mpm VIIII
	2	*Bromago* (l)	mpm VIIII
	3	*Minnodunum* (m)	mpm VI
	4	*Aventiculum Helvetiorum* (n)	mpm XIIII
353	1	*Petinesca* (o)	mpm XIII
	2	*Salodurum* (p)	mpm X
	4	*Augusta Rauracum* (q)	mpm XXII
354	1	*Cambete* (r)	mpm XII
	2	*Stabulis* (s)	mpm VI
	3	*Argentovaria* (t)	mpm XVIII
354	4	*Helvetum* (u)	mpm XVI

(a) *Mogontiacum*, Mayence. (b) *Novaria*, Novare. (c) *Vercellas*, Verceil. (d) *Eporedia*, Ivrée. (e) *Vitricium*, Verres. (f) *Augusta prætoria*, Aoste. (g) *Summus Penninus*, col du grand St-Bernard. (h) *Octodurum*, Martigny. (i) *Tarnaias*, St-Maurice en Valais. (j) *Penne locus*, Villeneuve, sur le lac de Genève. (k) *Vibisco*, Vevey. (l) *Bromago*, Promasens, canton de Vaud. (m) *Minnodunum*, Moudon. (n) *Aventiculum Helvetiorum*, Avenches. (o) *Petinesca*, Lyss, Biel, Buren. (p) *Salodurum*, Soleure. (q) *Augusta Rauracum*, Augst. (r) *Cambete*, Gross-Kembs. (s) *Stabulis*, Ottmarsheim. (t) *Argentoria*, Artzenheim, Horburg. (u) *Helvetum*, Ell, Ehl.

	5	*Argentorato* (a)	mpm XII
	6	*Saletione* (b)	mpm VII
355	1	*Tabernis* (c)	mpm XIII
	2	*Noviomago* (d)	mpm XI
	3	*Borbitomago* (e)	mpm XIIII
	4	*Bauconica* (f)	mpm XIII
	5	*Mogontiacum* (g)	mpm XI

(a) *Argentoratum*, Strasbourg. (b) *Saletione*, Seltz. (c) *Tabernæ*, Saverne. (d) *Noviomago*, Speier. (e) *Borbitomago*, Worms. (f) *Bauconica*, Oppenheim. (g) *Mogontiacum*, Mayence.

VIII

356	1	A Mediolano per Alpes Cottias	
	2	Viennam	mpm CCCCVIIII
	3	Inde Durocortoro (a)	mpm CCCXXX
	4	*quae fiunt leugae*	mpm CXX
	5	Inde Gessoriaco (b)	mpm CLXXIII
	6	*quae fiunt leugae*	mpm CXVI
	7		sic
	8	*Ticinum* (c)	XXII
	9	*Laumello* (d)	XXII
	10	*Rigomago* (e)	mpm XXXVI
	11	*Quadratis* (f)	mpm XVI
	12	*Taurinis* (g)	mpm XXI
	13	*Ad Fines* (h)	mpm XVI
357	1	*Segusione* (i)	mpm XXIIII
	2	*Ad Martis* (j)	mpm XVI
	3	*Brigantione* (k)	mpm XVIIII
	4	*Ramae* (l)	mpm XVIII
	5	*Eburoduno* (m)	mpm XVII
	6	*Caturrigas* (n)	mpm XVI
	7	*Vapinco* (o)	mpm XII
	8	*Monte Seleuco* (p)	mpm XXIII
357	9	*Luco* (q)	mpm XXVI
	10	*Dea Bocontiorum* (r)	mpm XII

(a) *Durocortorum*, Reims. (b) *Gessoriacum,* Boulogne. (c) *Ticinum,* Pavie. (d) *Laumellum,* Lomello. (e) *Rigomagum,* Trino, Trino Vecchio. (f) *Quadratis,* Londaglio, Morensengo. (g) *Taurinis,* Turin. (h) *Ad Fines,* S. Ambrosio. (i) *Segusio,* Suze. (j) *Ad Martis,* Oulx (Piémont). (k) *Brigantio,* Briançon. (l) *Ramæ,* Rame ou La Roche (Hautes-Alpes). (m) *Eburodunum,* Embrun. (n) *Caturriga,* Chorges (Hautes-Alpes). (o) *Vapincum,* Gap. (p) *Mons Seleucus,* Mont-Saléon (Hautes-Alpes). (q) *Lucus,* Luc (Drôme). (r) *Dea Bocontiorum,* Die, ancienne capitale des Voconces (Drôme).

358	1	*Augusta* (a)	mpm XXIII
	2	*Valentia* (b)	mpm XXII
	3	*Ursolis* (c)	mpm XXII
	4	*Vienna* (d)	mpm XXVI

(a) *Augusta,* Aoste en Dieois (Drôme). (b) *Valentia,* Valence. (c) *Ursolis,* St-Vallier. (d) *Vienna,* Vienne en Dauphiné.

IX

358	5	*Lugduno* (a)	mpm XXIII
359	1	(*aut per compendium* mpm XVI)	
	2	*Asa Paulini* (b)	mpm XV leugas XXII
	3	*Lunna* (c)	mpm XV leugas X
	4	*Matiscone* (d)	mpm XV leugas X
	5	*Tinurtium* (e)	mpm XVIIII leugas XIII
360	1	*Cavilunno* (f)	mpm XXI leugas XIIII
	2	*Augustodunum* (g)	mpm XXIII leugas XXII
	3	*Sidoloucum* (h)	mpm XXVII leugas XVIII
	4	*Aballone* (i)	mpm XXIIII leugas XVI
361	1	*Antesiodorum* (j)	mpm XXXIII leugas XXII
	2	*Eburobriga* (k)	mpm XVIII leugas XII
	3	*Tricasis* (l)	mpm XXXIII leugas XXII
	4	*Artiaca* (m)	mpm XVIII leugas XII
	5	*Durocatelaunos* (n)	mpm XXXIII leugas XXII
362	1	*Durocortoro* (o)	mpm XXVII leugas XVIII

(a) *Lugdunum,* Lyon. (b) *Asa Paulini,* Anse. (c) *Lunna,* Belleville. (d) *Matisco,* Macon. (e) *Tinurtium,* Tournus. (f) *Cavilunno,* Chalons-sur-Saône. (g) *Augustodunum,* Autun. (h) *Sidoloucum,* Sarlieu. (i) *Aballone,* Avallon. (j) *Antesiodorum,* Auxerre. (k) *Eburobriga,* Avrolles, Brinon, St-Florentin. (l) *Tricasis,* Troyes. (m) *Artiaca,* Arcis-sur-Aube. (n) *Durocatelaunos,* Chalons-sur-Marne. (o) *Durocortoro,* Reims.

X

387 4 De Italia in Hispanias
5 *A Mediolano* (a) *Vapinco* (b) *trans Alpes Cottias*
6 *mansionibus supra scriptis* .... mpm CCLV
7 *Inde ad Galleciam ad leg.* VII *ge-*
8 *minam* .... mpm XII sic ·
388 1 *Alamonte* (c) .... mpm XVII
2 *Segustorone* (d) .... mpm XVI
3 *Alaunio* (e) .... mpm XXIIII
4 *Apta Julia* (f) .... mpm XXVIII
5 *Cavellione* (g) .... mpm XXII
6 *Arelate* (h) .... mpm XXX
7 *Nemausum* (i) .... mpm XVIIII
389 1 *Ambrussun* (j) .... mpm XV
2 *Sextantione* (k) .... mpm XV
3 *Foro Domiti* (l) .... mpm XV
4 *Araura sive Cessero* (m) .... mpm XVIII
5 *Beterras* (n) .... mpm XII
6 *Narbone* (o) .... mpm XVI
7 *Salsulis* (p) .... mpm XXX
390 1 *Ad Stabulum* (q) .... mpm XLVIII
2 *Ad Pyrenæum* (r) .... mpm XVI

(a) *Mediolanum*, Milan. (b) *Vapiscum*, Gap. (c) *Alamonte*, Allemont (Hautes-Alpes. (d) *Segustorone*, Sisteron. (e) *Alaunio*, Montlaux, Limans, Peyruis, L'Hospitalet (Hautes-Alpes). (f) *Apta Julia*, Apt. (g) *Cavellione*, Cavaillon. (h) *Arelate*, Arles. (i) *Nemausus*, Nîmes. (j) *Ambrussum*, ville ruinée sur le Vidourle, près Lunel. (k) *Sextantion*, ville ruinée sur le Lez, près Montpellier. (l) *Foro Domiti*, Frontignan. (m) *Araura sive Cessero*, St-Thibéry sur l'Hérault, *Arausis flumen*. (n) *Beterra*, Béziers. (o) *Narbone*, Narbonne. (p) *Salsulæ*, Salces (Pyrénées-Orientales). (q) *Ad Stabulum* ou *Centuriones*, Le Boulou sur le Tech (Pyrénées-Orientales). (r) *Ad Pyrenæum*, Château de Réart (Pyrénées-Orientales).

390 3 *Juncaria* (a) .... mpm XVI

....

....

396 1 ITEM AB ABELATO NARBONE .... mpm CI

2 INDE TARRACONE (b) .... mpm CCXXXIIII, sic:

....

5 *Nemausum* .... mpm XIIII

6 *Ambrussum* .... mpm XV

7 *Sextantione* .... mpm XV

8 *Foro Domiti* .... mpm XV

9 *Cesserone* .... mpm XVIII

397 1 *Beterris* .... mpm XII

2 *Narbone* .... mpm XII

---

3 *Ad Vicensimum* (c) .... mpm XX

4 *Combusta* (d) .... mpm XIIII

5 *Ruscione* (e) .... mpm VI

6 *Ad Centuriones* (f) .... mpm XX

7 *Summo Pyrenæo* (g) .... mpm V

8 *Juncaria* .... mpm XVI

....

(a) *Juncaria*, Figueras (Espagne). (b) *Tarracone*, Tarragone (Espagne). (c) *Ad Vicentimum*, Pont de Treille, près l'étang de la Palme (Aude). (d) *Combusta*, Rivesaltes (Pyrénées-Orientales). (e) *Ruscione*, Castel-Roussillon, près Perpignan. (f) *Ad Centuriones* ou *ad Stabulum*, Le Boulou sur le Tech (Pyrénées-Orientales). (g) *Summum Pyrenæum*, col de Pertuis, près Bellegarde (Pyrénées-Orientales).

XI

ITINERARIVM
A BVRDIGALA (a) HIERVSALEM VSQUE
ET AB HERACLEA (b) PER AVLONAM (c)
ET PER VRBEM ROMAM
MEDIOLANVM (d) VSQUE

....

....

....

551	9	*Castellum Carcassonne* (e)	mil VIII
	10	*Mutatio Tricensimum* (f)	mil VIII
552	1	*Mutatio Hosverbas* (g)	mil XV
	2	*Civitas Narbone* (h)	mil XV
	3	*Civitas Biterris* (i)	mil XVI
	4	*Mansio Cessarone* (j)	mil XII
	5	*Mutatio Foro Domiti* (k)	mil XVIII
	6	*Mutatio Sostantione* (l)	mil XVII
	7	*Mutatio Ambrosio* (m)	mil XV
	8	*Civitas Nemauso* (n)	mil XV
	9	*Mutatio Ponte Ærarium* (o)	mil XII
	10	*Civitas Arellate* (p)	mil VIII

(a) *Burdigala,* Bordeaux. (b) *Heraclea,* Héraclée en Thrace, près de Byzance. (c) *Aulona,* Valona, sur la côte de l'Epire, vis-à-vis le canal d'Otrante. (d) *Mediolanum,* Milan. (e) *Castellum Carcassone,* Carcassonne. (f) *Tricensimum,* Trèbes. (g) *Hosverbas,* Lézignan. (h) *Narbone,* Narbonne. (i) *Biterris,* Béziers. (j) *Cessarone,* St-Thibéry. (k) *Fornm Domitii,* Frontignan. (l) *Sostantio,* Substantion, sur le Lez, près Montpellier. (m) *Ambrosio,* Ambrussum, sur le Vidourle, près Lunel. (n) *Ncmauso,* Nîmes. (o) *Pons Ærarius,* Bellegarde. (p) *Arellate,* Arles.

553	1	*Fit a Burgala Arellata usque millia* CCCLXXI	
	2	*mutationes* XXX, *mansiones* XI	
	3	*Mutatio Arnagine* (a)	mil VIII
	4	*Mutatio Bellinto* (b)	mil X
	5	*Civitas Avenione* (c)	mil V
	6	*Mutatio Cypresseta* (d)	mil V
	7	*Civitas Arausione* (e)	mil XV
	8	*Mutatio Ad Letoce* (f)	mil XIII
	9	*Mutatio Novem Craris* (g)	mil X
	10	*Mansio Acuno* (h)	mil XV
554	1	*Mutatio Vacianis* (i)	mil XII
	2	*Mutatio Umbenno* (j)	mil XII
	3	*Civitas Valentina* (k)	mil VIIII
	4	*Mutatio Cerebelliaca* (l)	mil XII
	5	*Mansio Augusta* (m)	mil X
	6	*Mutatio Darentiaca* (n)	mil XII
	7	*Civitas Dea Vocontiorum* (o)	mil XVI
	8	*Mansio Luco* (p)	mil XII
	9	*Mutatio Vologatis* (q)	mil VIIII
555	1	*Inde ascenditur Gaura mons* (r)	
	2	*Mutatio Cambono* (s)	mil VIII
	3	*Mansio Monte Seleuci* (t)	mil VIII
	4	*Mutatio Davino* (v)	mil VIII
	5	*Mutatio Ad Fine* (u)	mil XII
	6	*Mansio Vapinco* (x)	mil XI

(a) *Arnagine*, Ernaginum ou St-Gabriel, près Tarascon. (b) *Bellinto*, Barbentane. (c) *Avenione*, Avignon. (d) *Cypresseta*, pont de Sorgue (Vaucluse). (e) *Arausione*, Orange. (f) *Ad Letoce*, Mondragon. (g) *Novem Craris*, Pierrelatte. (h) *Acuno*, Montélimar. (i) *Vacianis*, Baix (Ardèche) ? (j) *Umbenno*, Beauchâtel (Ardèche). (k) *Valentia*, Valence. (l) *Cerebelliaca*, Chabeuil, Upie, Montloison (Drôme). (m) *Augusta*, Aouste en Dieois (Drôme). (n) *Darentiaca*, Saillans (Drôme). (o) *Dea Vocontiorum*, Die. (p) *Luco*, Luc (Drôme). (q) *Vologatis*, Vaugelas, Boulingon, Lesches (Drôme). (r) *Gaura Mons*, Mont Toussières, Col de Cabre. (s) *Cambono*, la Combe, la Beaume, St-Pierre-d'Argentan (Hautes-Alpes). (t) *Mons Seleucus*, Mont Saléon (Hautes-Alpes). (v) *Davino*, Veynes (Hautes-Alpes). (u) *Ad Fine*, passage de la Buèche, Blaynie-Sept-Fonds (Hautes-Alpes). (x) *Vapincum*, Gap.

555	7	*Mansio Catorigas* (a)	mil XII
	8	*Mausio Hebriduno* (b)	mil XVI
	9	*Inde incipiunt Alpes Cottiæ* (c)	
	10	*Mutatio Ramæ* (d)	mil XVII
	11	*Mansio Byrigantum* (e)	mil XVII
556	1	*Inde ascendis Matronam* (f)	
	2	*Mutatio Gesdaone* (g)	mil X
	3	*Mansio ad Marte* (h)	mil VIIII
	4	*Civitas Secussione* (i)	mil XVI
	5	*Inde incipit Italia*	
	6	*Mutatio ad Duodecimum* (j)	mil XII
	7	*Mansio ad Fines* (k)	mil XII
	8	*Mutatio ad Octavum* (l)	mil VIII
	9	*Civitas Taurinis* (m)	mil VIII

(a) *Catorigas,* Chorges (Hautes-Alpes). (b) *Hebridunum,* Embrun. (c) *Alpes Cottiæ,* Alpes Cottiennes. (d) *Ramæ,* Hannon-la-Roche (Hautes-Alpes. (e) *Byrigantum,* Briançon. (f) *Matrona, Mons Matrona,* mont des Matrones ou mont Genèvre. (g) *Gesdaone,* Cézane (Piémont). (h) *Ad Marte,* Oulx (Piémont). (i) *Secussione,* Suze. (j) *Ad Duodecimum,* Giaconnera ou La Gialnera (Piémont). (k) *Ad Fines,* St-Ambrosio (Piémont). (l) *Ad Octavum,* Rivoli. (m) *Taurinis,* Turin.

XII

IMPERATORIS
ANTONINI AVGVSTI
ITINERARIVM MARITIMVM

....

....

497 9 ITINERARIVM PORTVVM VEL POSITIONVM
10 NAVIVM AB VRBE ARELATO
11 VSQUE

....

....

503 2 *A Tavia* (a) *Vintimilio* (b) *plagia*............mpm XII
4 *A Vintimilio Hercle Manico* (c), *portus*....mpm XVI
5 *Ab Hercle Manico Avisione* (d), *portus*.......mpm XXII
504 1 *Ab Avisione Anaone* (e), *portus*..............mpm IIII
2 *Ab Anaone ad Olivulam* (f), *portus*...........mpm XII
3 *Ab Olivula Nicia* (g), *plagia*...............mpm V
4 *A Nicia Antipoli* (h), *portus*...............mpm XVI
5 *Ab Antipoli Lero et Lerino* (i), *insu-*
lae..mpm XI
505 1 *A Lero et Lerino Foro Iuli* (j), *portus*......mpm XXIIII
2 *A Foro Iuli sinus Sambriatanus* (k),
3 *plagia*.......................................mpm XXV
4 *A sinu Sambracitano Heraclia Caccabaria* (l),
5 *portus*.......................................mpm XVI

(a) *Tavia*, la Tavia, rivière de la côte ligurienne. (b) *Vintimilio*, Vintimille. (c) *Hercle Manico*, Monaco, port d'Hercule. (d) *Avisione*, Eza. (e) *Anaone*, Beaulieu ou port St-Jean. (f) *Olivula*, anse de Passable, dans la rade de Villefranche. (g) *Nicia*, Nice. (h) *Antipoli*, Antibes. (i) *Lerino* et *Lerino*, Ste-Marguerite et St-Honorat, îles de Lérins. (j) *Forum Julii*, Fréjus. (k) *Sinus Sambracitanus*, golfe de St-Tropez. (l) *Heraclia Caccabaria*, Héraclée, ville ruinée dans le fond du golfe de Cavalaire (côte des Maures).

505	6	*Ab Heraclia Cacabaria, Alconis* (a)	mpm. XII
	7	*Ab Alconis Pomponianis* (b), *portus*	mpm XXX
	8	*A Pomponianis Telone Martio* (c), *portus*	mpm XV
506	1	*A Telone Martio Taurento* (d), *portus*	mpm XII
	2	*A Taurento Carsicis* (e), *portus*	mpm XII
	3	*A Carsicis Citharista* (f), *portus*	mpm XVIII
	4	*A Citharista portu Æmines* (g), *posi-*	
	5	*tio*	mpm VI
	6	*A partu Æmines Immadras* (h), *po-*	
	7	*sitio*	mpm XII
507	1	*Ab Immadris Massilia Græcorum* (i),	
	2	*portus*	mpm XII
	3	*A Massilia Græcorum Incaro* (j), *po-*	
	4	*sitio*	mpm XII
	5	*Ab Incaro Dilis* (k), *positio*	mpm VIII
	6	*A Dilis Fossis Marianis* (l), *portus*	mpm XX
	7	*A Fossis ad Gradum Massilitanorum* (m),	
	8	*Fluvius Rhodanus*	mpm XVI
508	1	*A Gradu per Fluvium Rhodanum Arela-*	
	2	*tum* (n)	mpm XXX

(a) *Alconis,* Alcone, ville ruinée dans le fond de la rade de Bormes (côte des Maures. (b) *Pomponianis,* Pomponiana, ville ruinée, près de la presqu'île de Giens, sur la côte d'Hyères. (c) *Telo Martius,* Toulon. (d) *Taurento,* Tauroentum, ville ruinée dans le golfe de la Ciotat. (e) *Carsicis,* Cassis. (f) *Citharista,* la Ciotat. (g) *Æmines,* l'île des Embiez. (h) *Immadras,* l'île Maire. (i) *Massilia Græcorum,* Marseille. (j) *Incarus,* Carry. (k) *Dilis,* port de Dilis, près Ste-Croix. (l) *Fossæ Marianæ,* Fosses Mariennes. (m) *Gradus Massilitanus,* grau des Marseillais, embouchure occidentale du Rhône. (n) *Arelate,* Arles.

Avignon. — Imprimerie adm. SEGUIN frères.

E

Cimiex

Antipolis

Cannes

T E





